

REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES
EN
LANGUES MODERNES APPLIQUÉES

INTERNATIONAL REVIEW OF STUDIES
IN
APPLIED MODERN LANGUAGES

Numéro 10 / 2017

RIELMA, n° 10

Publicație LMA sub egida CIL

Comitet științific:

Rodica BACONSKY	Universitatea Babeș-Bolyai, România
Liana POP	Universitatea Babeș-Bolyai, România
Mihaela TOADER	Universitatea Babeș-Bolyai, România
Georgiana LUNGU BADEA	Universitatea de Vest, România
Willy CLIJSTERS	Hasselt Universiteit, België
Martine VERJANS	Hasselt Universiteit, België
Jean-Paul BALGA	Université de Maroua, Cameroun
Bernd STEFANINK	Universität Bielefeld, Deutschland
Miorita ULRICH	Otto-Friedrich-Universität, Deutschland
Dima EL HUSSEINI	Université Française d'Égypte
Joël MASSOL	Université de Nantes, France
Valérie PEYRONEL	Université de Paris III, France
Frédéric SPAGNOLI	Université de Franche-Comté, France
Hoda MOUKANNAS	Université Libanaise, Liban
Mohammed JADIR	Université Hassan II Mohammedia-Casablanca, Maroc
Izabella BADIU	Parlement européen
Małgorzata TRYUK	Uniwersytet Warszawski, Polska

Director:

Mihaela TOADER Universitatea Babeș-Bolyai, România

Editori responsabili:

Alina PELEA și Manuela MIHĂESCU

Comitet de redacție:

Bogdan ALDEA, Iulia BOBĂILĂ, Anamaria CUREA,
Renata GEORGESCU, Adriana NEAGU

ISSN 1844-5586
ISSN-L 1844-5586

Tiparul executat la:

S.C. ROPRINT S.R.L.

400188 Cluj-Napoca • Str. Cernavodă nr. 5-9
Tel./Fax: 0264-590651 • roprint@roprint.ro

Table des matières

Éditorial / 5

L'invité des entretiens RIELMA : Mihaela Toader / 7

Les aléas de l'interprétation / 15

Peter László-Herbert, Bogdan Aldea, *The Interpreting Profession in Romania, 2016 / 17*

Paul Zang Zang, Richard Bertrand Etaba Onana, *Les tabous linguistiques au cours des consultations médicales au Cameroun : mi-figue mi-raisin / 27*

Pédagogie de la traduction / 43

Iulia Bobăilă, Cătălin Mocodean, *A Plea for Incorporating Science Fiction in the Translation Curriculum / 45*

Les rendez-vous terminologiques / 53

Elvin Abbasbeyli, *Traduire le concept d'État dans un empire. L'exemple du traité de Küçük Kaynarca signé entre l'Empire ottoman et l'Empire de Russie en 1774 / 55*

Rim Ben Yacoub, *Le sucré, le mielleux, le mièvre : figuration et transfiguration langagière du sucre / 63*

Études culturelles et discours / 73

Albert Jiatsa Jokeng, Alvine Lyris Njanjo Ngogang, *Les lieux incertains de la culture au Cameroun. Entre apories d'une politique multiculturelle et perspectives interculturelles / 75*

Alice Defacq, *Le musical américain en France. Trois stratégies de traduction / 84*

Rania A. Khalifa, *Le sous-titrage interlinguistique : comment transférer les valeurs sémantiques des marqueurs discursifs / 94*

Silvia Blanca Irimiea, *The Contribution of Systemic Functional Linguistics to the Study of the Relationship between Discourse and Social Practice / 109*

Brèves LEA Monde / 122

Comptes rendus / 124

Jean Delisle, Alain Otis, *Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2016 (Rodica Baconsky) / 124

- Epaminonda I. Stamatiade, *Biografiile marilor dragomani (interpreți) greci din Imperiul otoman*, traducere de Constantin Erbiceanu, cuvânt înainte de Ioan-Aurel Pop, ediție îngrijită de Rodica Baconsky și Alina Pelea, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2016 (Ion Vlad) / 128
- Michel Bourse, *Les mots et les idées : l'interculturel et/ou le multiculturel*, Paris, L'Harmattan, 2017 (Mihaela Toader et Alina Pelea) / 132
- Diana Florina Moțoc, *O întâlnire catalană-română. Traducerea literară*, Florești/Cluj, Limes, 2017 (Olivia Petrescu) / 135
- Alessandro Duranti, *The Anthropology of Intentions: Language in a World of Others*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015 (Adriana Neagu) / 137
- Silvia Irimiea, *Rethinking Applied Linguistics from Applied Linguistics to Applied Discourse Studies*, Presa Universitară Clujeană, 2017 (Dorin Chira) / 139
- Xiaoshan Dantille et Corinne Wecksteen-Quinio (éds.), *Ici et Ailleurs dans la littérature traduite*, Arras, Artois Presses Université, 2017 (Alina Pelea) / 141
- Xavier Montoliu Pauli, Ilinca Matei (ed.), *Viața printre vieți / La vida entre vides. Festschrift für Jana Balacciu Matei*, București, Editura Omonia, 2017 (Oana-Dana Balaș) / 144
- Applied Medical Informatics*, special issue « Communication et découverte(s) au contact des langues », edited by Aurora Băgiag, Vol. 38, Suppl. 1/2016 (Anca Murar) / 147

En vitrine / 153

ÉDITORIAL

Chères lectrices, chers lecteurs,

Nous voilà arrivés à un tournant de notre existence : la fin de la première décennie. Articulée autour de quatre axes thématiques, RIELMA 10 réunit des contributions venant de collaborateurs de longue date, ainsi que de nouveaux auteurs. Les textes sont un reflet de l'état des lieux actuel dans notre domaine, ainsi que de sa diversité.

Nous marquons également cette belle occasion qu'est notre 10^e anniversaire par trois nouveautés qui, nous l'espérons, feront désormais partie de notre « routine ».

Il s'agit, pour commencer, de l'entretien qui ouvre le volume. Notre première invitée est Mihaela Toader, présidente de l'AILEA (Association Internationale des LEA), fondatrice de RIELMA, porte-parole, en Roumanie et ailleurs, de la formation LEA, celle aussi qui a imprimé le rythme et la direction du Département de Langues Modernes Appliquées pendant de nombreuses années. C'est, d'ailleurs, à son initiative que nous inaugurons les « Brèves LEA Monde », dont le but est de renforcer la connaissance réciproque des départements de notre domaine. Nous attendons donc vos nouvelles à partager ! L'autre nouveauté, c'est la rubrique « En vitrine », qui présente en bref les dernières parutions de spécialité en attendant que des comptes rendus détaillés soient publiés dans le numéro à venir.

Nous vous invitons donc à découvrir RIELMA 10 qui, à son habitude, fait encore une fois peau neuve tout en restant fidèle à sa mission traditionnelle.

*Alina Pelea
Manuela Mihăescu*

L'invité des entretiens RIELMA : Mihaela Toader

Mihaela Toader, professeur des universités, directrice du Département de langues modernes appliquées de Cluj pendant de nombreuses années, présidente de l'AILEA, est depuis longtemps un des défenseurs et des promoteurs les plus efficaces de la « marque » LMA Cluj. Sa riche expérience pédagogique, traductologique et administrative fait que sa touche se retrouve tant dans le profil actuel de la spécialisation que dans chacune des réussites et des activités du Département. Dans les pages qui suivent, elle partage avec les lecteurs ses réflexions sur cette filière bien particulière, réflexions qui sont à même d'inspirer et de guider, tant en Roumanie qu'ailleurs dans le monde.

RIELMA : Le Département de langues modernes appliquées de Cluj a fêté récemment 25 ans d'existence, occasion pour plusieurs membres-fondateurs, dont vous-même, de retracer un parcours qui, malgré les embûches, a été constamment ascendant. Pourriez-vous commenter pour nos lecteurs l'évolution des ces sept dernières années ?

M.T. : Ce ne sera pas facile. C'est, en effet, un vrai parcours du combattant durant lequel presque tout a été compliqué, voire anormalement compliqué pour que l'on puisse envisager les aboutissements espérés. Et pourtant, nous voilà nous ressaisir, repartir à chaque fois avec autant d'énergie et de confiance... Pour essayer de répondre à la question, je dirai d'abord que l'histoire parsemée d'épreuves, d'écueils, de difficultés, voire d'adversités, mais aussi de petites ou de grandes victoires et surtout de nouveaux défis, bref, tout ce parcours vécu et marqué de hauts et de bas, remonte principalement à la période 2005-2006. Le passage, en 2005, au système LMD, a trouvé l'enseignement des langues modernes appliquées (LMA) de Roumanie en plein essor. Ouverte à La Faculté des Lettres, en 1991, avec 26 étudiants et 8 enseignants, la première filière roumaine de spécialité allait connaître en 2005 une véritable période de gloire, à savoir une très haute visibilité nationale et internationale au niveau de l'enseignement supérieur. Et là, j'avoue, franchement, ce moment, nous l'avons tous vécu avec une énorme satisfaction : la spécialisation LMA s'était fait reconnaître officiellement comme domaine distinct d'études Bac+5 (Master) en *langues modernes appliquées*, elle apposait déjà sa propre politique linguistique, proposait un tableau de prérequis et de compétences bien définis, s'interrogeant en même temps sur les débouchés des jeunes diplômés. Pragmatique et professionnalisante, elle évoluait sur des paramètres nouveaux, donnait une approche interdisciplinaire des contenus, offrant par là, un exemple convaincant d'ouverture au monde du travail sans cependant diminuer le poids et l'importance du savoir. L'enseignement des langues à l'université s'est enrichi

d'une valeur ajoutée et d'une visibilité incontestables. Voilà bien des éléments qui lui ont permis de s'offrir de nouvelles perspectives. Et par la suite, grâce à ces nouvelles valeurs et dimensions, elle s'est vue assigner de nouvelles missions aussi. En effet, l'enseignement LEA (LMA) s'est vu reconnaître le mérite d'avoir apporté un nouveau souffle dans l'enseignement des langues, devenant une interface intéressante entre les langues et les disciplines d'application. On dirait une option d'or qui attire les jeunes même dans des périodes où les statistiques indiquent une baisse de la population scolaire.

Bien sûr, si à l'échelle de l'histoire on assimile cette période à un « moment de grâce » qui s'identifie à un état de bonheur, de contentement professionnel et ne s'épuise pas dans la satisfaction d'un simple moment de gloire académique et si l'on admet aussi qu'en fin de compte, une vie intellectuelle et professionnelle aboutie est, au moins en partie, une vie que ceux qui la mènent jugeront d'enrichie, ou de réussie, alors, inévitablement, mes propos sur « notre moment de gloire » impliquent aussi un certain rapport à la temporalité. De ce fait, le renvoi à la temporalité dans l'évocation de la période où, en Roumanie, qui disait LMA disait Cluj, loin de poser problème, nous rend un incroyable service, car aujourd'hui c'est pareil : LMA de Cluj est une voix qui s'entend toujours plus fort et qui s'affirme et se confirme sans cesse, sans porter ombrage aux autres spécialités qui impliquent les langues étrangères.

RIELMA : Le Département de langues modernes appliquées de Cluj a été le premier de ce type en Roumanie et a servi de modèle à bien d'autres départements à travers le pays. Parlez-nous, s'il vous plaît, de la spécificité de cette filière en Roumanie et du rôle de votre Département dans la constitution de ce profil universitaire.

M.T. : Sans vouloir reprendre mes propos antérieurs, je rebondirai pourtant sur l'an 2005 pour rappeler que c'est l'an de notre affiliation à l'ANLEA, encouragés par le Rectorat de l'UBB et les universités françaises partenaires qui étaient déjà membres et qui avaient épaulé la mise en place de la filière de Cluj. Le moment me semble d'une importance cruciale, car la présence active du représentant du DLMA Cluj au sein des réunions, des activités et des projets d'une association professionnelle qui ne s'adressait pas encore aux universités non françaises a conduit l'Association française des LEA à l'idée de la création d'une branche internationale : l'Association Internationale des LEA (AILEA), en 2009. Lors des élections du Congrès de Paris (2009) le représentant de notre département s'est fait assigner par l'Assemblée Générale la fonction de vice-président de l'AILEA et, à partir de 2016, celle de président. Désormais le DLMA Cluj s'est attaché à rester l'image fidèle du modèle authentique LEA et à le promouvoir en Roumanie et ailleurs.

Dans son pays d'origine, la spécialisation LEA (Langues Étrangères Appliquées) est une licence qui dure trois années et qui peut être continuée jusqu'au Master (bac+5). Deux parcours sont possibles en LEA : le parcours LCI (Langues et commerce international) et le parcours TCM (Traduction et communication multilingue). En Roumanie, le premier LEA/LMA proposait déjà en 1991, à l'instar des DLEA de France, les mêmes deux parcours de base : *Affaires – Commerce* et *Traduction et communication multilingue*. Nous avons déploré en 2006 la perte de la composante *Affaires-Commerce* et la perte du domaine propre de master avec le passage à la réforme Licence-Master-Doctorat (LMD).

Malencontreusement, les masters LMA de Roumanie appartiennent actuellement au domaine philologique. Mais le combat est loin d'être achevé : une nouvelle génération d'enseignants, dont je suis très fière, est déjà là pour prendre la relève. Dans la mesure où elle s'emploie à comprendre le fond du problème, elle sera certainement à la hauteur de sa mission. C'est par elle que nous allons reprendre le dessus et non seulement récupérer ainsi les masters pour le domaine LMA, mais aller plus loin encore, jusqu'à l'obtention du domaine d'études doctorales en LMA. Si en Roumanie, comme à l'international, nous passons pour un modèle très haut-niveau et que plusieurs universités de Roumanie, de Moldavie, de Hongrie, de Macédoine, de Pologne voire du Kazakhstan ou de l'Azerbaïdjan sont venues nous demander conseil et appui pour la mise en place des LEA et si, en ce moment, elles sont déjà pour la plupart membres de l'AILEA, c'est qu'elles sont venues vers nous avec beaucoup de confiance et qu'à notre tour, nous n'avons pas déçu leurs attentes. Nous les avons secondées dans leurs efforts et le travail que nous avons mené ensemble pour la mise en place des filières LEA n'a pas tardé à montrer ses fruits en termes de compatibilité avec les principes de la Charte Internationale des LEA, de performance, de qualité et de visibilité, tant dans leur pays qu'à l'international.

RIELMA : Qu'est-ce qui fait la spécificité du Département LMA de Cluj ?

M.T. : En très peu de mots, il ne s'est jamais contenté d'être considéré comme le meilleur du pays et parmi les plus performants d'Europe, comprenant dès le début qu'il est beaucoup plus facile d'accéder à un niveau très haut que de s'y maintenir. D'autre part, à la différence d'autres filières LMA de Roumanie, la nôtre ne fonctionne pas au sein d'un département de langues et littératures et n'a rien en commun avec des enseignements du type LANSAD (Langues pour spécialistes en d'autres domaines). Notre LMA fonctionne dans un département distinct, ce qui constitue un avantage immense. À mon sens, ce n'est qu'ainsi que la construction institutionnelle nommée LMA a la chance de suivre de plus près son modèle français, de développer sa politique linguistique spécifique, de construire au fur et à

mesure ses propres liens avec les milieux professionnels d'intérêt. À Cluj, la licence LMA connaît un incontestable succès auprès des bacheliers lors de la procédure d'admission à l'université. Elle les attire, malgré les épreuves écrites et orales bilingues à passer pour l'admission en 1^{ère} année. En effet, le baccalauréat en poche, de plus en plus nombreux sont les jeunes qui souhaitent s'orienter vers une filière LMA pour se destiner à la communication professionnelle multilingue, à la traduction ou à l'interprétation de conférence. Ceci s'explique d'une part par le parcours interdisciplinaire assez spécifique qui part de la maîtrise d'au moins deux langues vivantes, comme par le programme dynamique et éminemment pragmatique proposé et les types de cours donnés (des cours réunissant des disciplines linguistiques et un nombre important de disciplines d'application). L'approche didactique en est particulière aussi car en LMA on fait couramment recours à des méthodes spécifiques pour mettre en avant l'interdisciplinarité et la complexité de la formation (reposant surtout sur des jeux d'entreprise et sur des simulations). Ceci a ouvert la voie vers des liens de plus en plus serrés avec les milieux professionnels et avec les spécialistes de haut niveau, appelés à intervenir directement dans le processus d'enseignement. Par leurs interventions, venant d'un milieu professionnel authentique, ceux-ci font découvrir aux étudiants des aspects inédits ou moins visibles de l'exercice des métiers pour lesquelles ils se préparent. D'autre part, ce qui attire les candidats et accentue le caractère spécifique d'une formation LMA consiste en la découverte rapide et déterminante des différences avec la licence en langues et littératures.

RIELMA : Vous avez joué un rôle important dans la définition des compétences spécifiques aux langues modernes appliquées en Roumanie. Quelle en est la formulation actuelle ? Y a-t-il des adaptations à avoir en vue dans les années à venir, étant donné les conditions du marché actuel et, si oui, lesquelles ?

M.T. : En effet, notre contribution à la description des compétences n'est guère négligeable. Le premier souci de l'équipe enseignante initiale a été d'assurer l'harmonisation et la compatibilisation de l'ensemble des compétences à celles reconnues à l'international. La plupart de nos propositions ont été prises en compte. Il a été crucial de faire d'abord comprendre aux autorités roumaines que, si nous souhaitons rester visibles à l'international et si nous souhaitons accueillir des étudiants et des enseignants en mobilité internationale ou que nos étudiants puissent effectuer des mobilités LMA/LEA dans les universités partenaires, alors ces chances à la mobilité doivent être favorisées par des mesures conséquentes et cohérentes et que, de ce fait, nous ne pouvons pas inventer un autre LEA en Roumanie, ni le faire confondre avec quoi que ce soit. Par contre, nous sommes tenus d'enraciner le LEA international dans l'enseignement supérieur roumain en œuvrant à ce que l'adéquation en soit juste sans cependant mépriser le côté créatif

de celle-ci. Et là, nous n'aurions rien à craindre, car une adaptation souple et créative est toujours possible.

RIELMA : Quel serait, dans les conditions actuelles, le profil du candidat LEA idéal en Roumanie ?

M.T. : Le candidat idéal serait, certes, quelqu'un qui maîtrise à un niveau supérieur au moins deux langues et cultures étrangères, qui communique très bien tant à l'écrit qu'à l'oral dans ces langues et dans sa langue maternelle, un candidat qui possède une large culture générale, souhaitant vraiment se former pour la communication professionnelle multilingue ou pour les professions de la traduction, donc un candidat doté aussi de curiosité et très motivé. Subséquemment, avant de faire son choix, tout candidat devrait s'informer correctement sur les différences entre les licences en langues et littératures et une licence en LEA.

RIELMA : Il y a un moment déjà, vous avez mis en place un système permettant l'étude d'une 3^e langue (choisie dans une liste qui met à profit toute la richesse de votre équipe de collaborateurs) en plus du cursus LEA obligatoire, comportant deux langues étrangères. Quels sont jusqu'ici les résultats de cette option ? Quels seraient les moyens de rendre ce système encore plus efficace et plus attractif ?

M.T. : L'étude de la 3^e langue est un atout spécifique de la spécialisation en LMA. À vrai dire, l'idée ne m'appartient pas car l'étude intensive d'une 3^e langue remonte à l'année de la mise en place de la filière (1991), sauf que le format de ce parcours intensif d'étude d'une nouvelle langue à partir du niveau débutant, pendant six semestres, ne permettait pas à l'époque la certification dont les bénéficiaires avaient pourtant besoin auprès des recruteurs. Il nous a fallu trouver donc une solution pour le faire. Avec la mise en place du *Centre pour les Industries de la langue*, en 2008, nous avons pu transférer l'administration de ce parcours au CIL qui, une fois accrédité, avait aussi le droit de le certifier. L'offre en est désormais très riche comprenant des parcours intensifs en plusieurs langues (anglais, français, allemand, italien, espagnol, russe, polonais, norvégien, finlandais, japonais, coréen, néerlandais) et attire un nombre toujours plus grand d'étudiants. Il nous faut admettre aussi que bien des étudiants ont réussi à avancer plus tard dans leur carrière surtout grâce aux compétences en une autre langue que celles de la spécialisation. Ce module de six heures par semaine, comme les avantages du choix de cette 3^e langue sont très populaires parmi les étudiants, mais l'offre doit être toujours expliquée surtout en termes d'atouts par rapport aux autres modules linguistiques proposés à la Faculté des Lettres qui durent autant mais s'en gardent à un régime de deux heures par semaine.

RIELMA : Le Centre pour les Industries de la langue, que vous avez fondé, épaulé le Département par ses activités connexes (remise à niveau, cours de langues, services linguistiques divers, recherche, publication) depuis 2008. Comment voyez-vous son évolution dans le proche avenir ?

M.T. : Le mot « épaulé » est correct. Initialement conçu pour être subordonné au DLMA, le CIL s'est retrouvé dans la situation où la plupart de ses collaborateurs n'étaient pas que des titulaires du DLMA. Pourtant, il n'a pas renoncé à ses objectifs et à sa mission et, de ce fait, tout en fonctionnant au sein du DLMA, il garde son autonomie financière mais il s'identifie toujours par sa mission à celle de la filière au sein de laquelle il fonctionne et soutient la publication de la *Revue Internationale d'Études en Langues Modernes Appliquées*, la publication des travaux scientifiques de ses membres, la recherche en LMA, les stages d'entreprise, la communication avec les partenaires professionnels du département, les cours de langues, des services linguistiques de traduction, d'interprétation, de sous-titrage et de traitement terminologique, continuant ainsi à seconder et à épauler exclusivement le domaine d'études en LMA. La structure et le fonctionnement actuel offrent déjà les bases pour sa transformation prochaine en un *spin-off* universitaire. C'est un projet que nous forgeons depuis un bon moment pour notre CIL et qui n'attend que le moment favorable pour voir le jour.

RIELMA : Vous êtes intervenue à chaque occasion en faveur d'une amélioration et d'une clarification du statut du traducteur et de l'interprète en Roumanie, mais la situation reste encore relativement précaire. Quelles pensez-vous être les urgences à cet égard et quels sont les partenaires les plus à même de mettre en œuvre un changement ?

M.T. : C'est un sujet douloureux. Là, nous sommes repartis de zéro, plusieurs fois, car à chaque fois que nous nous approchions du but, nos interlocuteurs étaient autres, les décideurs changeaient et le parcours du combattant recommençait... Pourtant, notre voix a été suffisamment forte pour qu'on prenne en compte au moins une partie de nos propositions d'amélioration. Malheureusement, le débat national autour de ce problème n'est qu'un simulacre. À vrai dire, il n'y a pas eu de débat. Voilà un autre sujet de réflexion pour les générations à venir. Cette réflexion, nos jeunes collègues qui défendent les droits et le statut du traducteur et qui souhaitent continuer le combat pour mettre en œuvre un changement sont tenus de la mener.

RIELMA : En tant que présidente de l'AILEA vous avez une perspective panoramique sur l'état des lieux dans le domaine des langues étrangères appliquées. Quelles sont les tendances qui s'y dessinent à votre avis ?

M.T. : L'Association Internationale des LEA, qui est une branche de l'Association Nationale (française) des LEA, attire chaque année de nouveaux membres désireux d'adhérer aux principes de la Charte Internationale des LEA. À ce jour, tous les continents y sont représentés, moins l'Australie, et les demandes d'adhésion sont en hausse. L'intérêt des universités pour l'AILEA est légitime car elles y voient un modèle d'enseignement fonctionnel dont les principes se retrouvent dans les politiques éducatives contemporaines, un modèle à suivre. L'approche pluridisciplinaire, multilingue et pragmatique des matières, l'étude des disciplines linguistiques et des disciplines d'application et non en dernier lieu les débouchés spectaculaires de la plupart des jeunes diplômés sont autant de raisons pour tenter d'adapter un cursus universitaire et le rendre compatible LEA pour rejoindre l'Association Internationale des LEA.

RIELMA : Et une question sur notre revue, que vous avez fondée et que vous parrainez. RIELMA a vu son profil se préciser, elle s'est enrichie récemment d'un supplément et d'un numéro thématique annuels, le nombre de collaborateurs a augmenté régulièrement. Où sera RIELMA dans dix ans, d'après vous ?

M.T. : L'idée d'une revue consacrée entièrement au domaine d'études en langues modernes appliquées prend contour dès 2005 avec la reconnaissance officielle par le Ministère roumain de l'Enseignement de ce domaine distinct d'études universitaires. La publication que nous avons eu la joie de lancer en 2008 reste fidèle à sa vocation et s'emploie à accueillir et à mettre en avant les contributions scientifiques des chercheurs ou des enseignants chercheurs LEA de tous les coins du monde étant d'ailleurs la seule publication internationale entièrement consacrée à LEA. Réservée à la linguistique appliquée, aux industries des langues et à la communication professionnelle multilingue, RIELMA réunit dans ses pages des contributions inédites dans les domaines de la traductologie, de la terminologie, de l'interprétation de conférence, ainsi que dans des domaines d'interférence qui peuvent ouvrir des approches nouvelles : linguistique appliquée, médiation linguistique et culturelle, études culturelles et interculturelles, informatique appliquée et multimédias, sous-titrage et surtitrage. L'équipe rédactionnelle et le comité scientifique international sont formés de professionnels réputés qui jouissent de notoriété à l'international. Dans dix ans, il est possible qu'elle ne soit plus la seule revue LEA du monde, mais en restant fidèle à sa mission, elle gardera certainement son prestige et son éclat à l'international, demeurant une publication de référence dans le domaine.

RIELMA : Le CIL, RIELMA et tous ces projets qui vous tiennent à cœur, comment les avez-vous réussis ? Quelle est la clé de votre réussite ?

M.T. : S'il s'agit de vraies réussites ou non, je ne saurais le dire maintenant, car ce jugement vient avec le temps. En effet, ce sont des projets que j'ai crus et je crois de longue haleine, des projets qui me tiennent très à cœur. J'ai mis plus de vingt ans à les achever. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? Je m'en suis tenue aux choses simples, fondamentales. D'abord, ne gardant du passé que ce qui m'a davantage motivée à garder une vision positive, une vision d'équipe, m'a énormément aidée. Essayant d'identifier les valeurs de mes coéquipiers, j'ai appris à les cultiver avec soin comme si elles étaient les miennes. En cultivant aussi nos points forts j'ai encouragé l'autonomie, mais aussi l'esprit d'équipe et j'ai toujours adopté une vision de succès, avançant en dépit de mes craintes. Un travail dur, incessant et pas toujours gratifiant. Mais au moins, je crois avoir bien compris ma tâche et je n'ai pu qu'aller jusqu'au bout.

Les aléas de l'interprétation

The Interpreting Profession in Romania, 2016

Peter László-Herbert
AIIC

Bogdan Aldea
Babeş-Bolyai University

Abstract. The information regarding the dominant trends on the interpreting market in Romania, as well as the status and perception of the profession, remains rather scant. The present paper presents the results of a survey meant to assess the general situation and possibly the future prospects of the interpreting profession in the country, drawing essentially on information regarding demand, workload, remuneration, and the general satisfaction of the professionals in the field. The identification of the relevant trends, albeit tentative, can play a significant part in terms of career choices, for those seeking to enter or to remain on the market, and of curriculum and even programme design, for the institutions providing training in the field. The conclusions point to a disorganized market and to the need for a professional organization in the field.

Keywords: interpreting, Romanian market, professional associations, quality standards, pay rates.

INTRODUCTION

In Romania – and throughout Eastern Europe in general – the interpreting profession gained new impetus and increased prominence after the fall of communism. In response to the rather sudden market demand for professional interpreting services, several Romanian universities gradually set up a variety of programmes aimed at training professional conference interpreters, initially at undergraduate and then at postgraduate level. Over the years, these formally trained graduates joined the interpreters who had entered the market right after the fall of communism and who, while having in most cases a background in foreign languages, had never received systematic training in interpreting, for the simple reason that no such training had been offered in Romania prior to 1989.

Now, nearly three decades on, our information regarding the dominant trends on the interpreting market, as well as the status and perception of the profession, remains rather scant. And this is crucially important information, both for the institutions that provide professional training, and for the interpreters themselves. This situation is hardly unique to our country. As argued by Gile, today ‘instructors do not know the professional interpreting market and are therefore not in a position to give much-needed advice to students as regards optimum professional strategies and behaviour’ (2005:145). This, we might add, despite the fact that the major schools tend to abide by the principle whereby trainers should also be active interpreters. However, there is probably a relevant difference here between a part-time interpreter and an individual who seeks to make a living exclusively from interpreting.

The information necessary to both trainers and professionals can only come from a rather complex analysis of the market, and this is no easy feat. According to David Sawyer,

research on interpreting is often applied research conducted in the field and, as such, faces multiple constraints. They include a variety of situational factors and variables, the availability and confidentiality of subjects and material, the ability to collect data, and the logistics of coordinating and conducting the research itself. (2004:131)

Despite these difficulties, professional associations, major employers such as the European institutions, and academics regularly carry out such surveys of perform analyses of the interpreting market, focusing on a wide variety of topics, from general demand and customer satisfaction (D'haen-Bertier, 2008; Fox, 2011), through the new trends shaped by the new technologies and economic imperatives (Bowman, 2014), to the status and perception of the profession itself (Gentile, 2013).

In what follows, we shall present the findings of a survey carried out in 2016, focusing on the interpreting profession in Romania.

I. AIM

The survey was conducted at the request of the Private Market Sector (PriMS) working group of the AIIC (Association Internationale des Interprètes de Conférence, www.aiic.net), and its results were presented at the PriMS meeting held in Warsaw in July 2016, as part of an effort to draw a comprehensive picture of the private interpreting market in countries of Central and Eastern Europe. It was meant to assess the general situation and possibly the future prospects of the interpreting profession in our country, drawing essentially on information regarding demand, workload, remuneration, and the general satisfaction of the professionals in the field. The identification of the relevant trends, albeit tentative, can play a significant part in terms of career choices, for those seeking to enter or to remain on the market, and of curriculum and even programme design, for the institutions providing training in the field. The last question of the survey regarded membership in a professional association, in an attempt to assess the influence of professional associations upon the market.

II. METHOD

A simple, 10-item questionnaire was devised, containing multiple-choice questions. The questionnaire was sent to 92 recipients, full-time and part-time interpreters, via a SurveyMonkey link. All recipients were professionals with their domicile in Romania, as the inclusion of the otherwise significant number of

Romanian interpreters who live and work mostly abroad would have defied the aims of the survey. The number of validated responses stood at 37. The responses were processed and the data expressed in corresponding percentages.

III. RESULTS AND DISCUSSION

1. The first question regarded the respondents' years of activity in the field. As Figure 1 below indicates, nearly half (18 out of 37) of the respondents have been on the market for more than 10 years, and less than 20% (6 out of 37) are relative newcomers, having been present on the market for less than 5 years. The result is interesting because it sets the following responses into a more precise context: we are dealing largely with interpreters that have managed, over the years, to gain a reputation and create a customer base. As a general rule, this category of interpreters is likely to get more work and better pay.

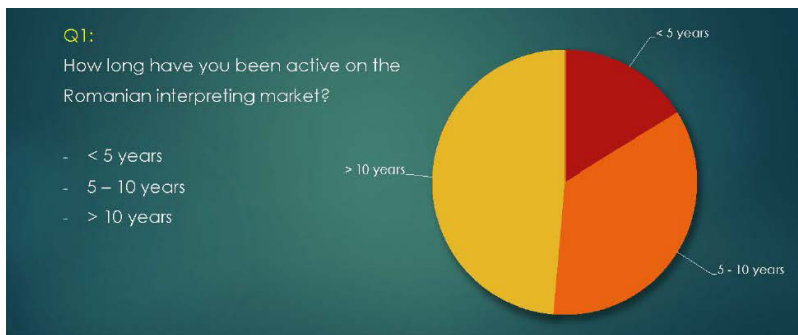


Figure 1. Years of activity on the interpreting market

2. The second question (see Fig. 2 below) concerned the degree of satisfaction with one's professional situation. It is rather encouraging that the responses ranging from 'very good,' through 'stable,' to 'satisfactory' are in the majority (60% in total), with only 27% of respondents explicitly expressing dissatisfaction. This is an indication that the profession remains a valid career choice even in the limited context of the Romanian market. However, we must not overlook the fact that nearly half of respondents are veterans with more than 10 years of activity in the field: their degree of overall satisfaction is bound to be higher.



Figure 2. Degree of satisfaction

3. Somewhat less optimistic are the responses to the third question, namely, ‘Do you think that the Romanian interpreting market is currently expanding?’ (with Yes, expanding/Stationary/Shrinking/Do not know as possible answers). Only 13.51% of the respondents saw the Romanian market as expanding (at a time when the consequences of the latest economic crisis can no longer be blamed for any negative dynamics). In precisely equal proportions—32.43% each—the other respondents described the market as ‘Stationary’ and ‘Shrinking,’ respectively. The remaining 21.62% expressed no opinion. This result is a bit surprising, as at world level the prospects for the interpreting market are brighter. Thus, according to Bowman (2014), “[T]he U.S. Bureau of Labor Statistics estimates that there will be 42% growth in the job market for interpreters and translators from 2010 to 2020.”

4. Question four (‘How was your workload during the first six months of 2016 compared to Q1-Q2/2015’ – Much bigger/Bigger/Same/Lower/Much lower) was designed as a companion to the previous one, bringing additional precision to any estimate regarding the current trends on the market. Indeed, there is a certain contrast between the dominantly pessimistic general assessment under question three and the more concrete measurement of individual workload associated with question four. This because this time around 76% of respondents indicated either a stable or increased workload in 2016 as compared to 2015 (‘Much bigger’ workload for 3%, ‘Bigger’ for 19%, ‘Same’ for 54%), and only 24% of respondents declared a diminishing workload (‘Lower’ for 19% and ‘Much lower’ for 5%). For question three, only 45.94% of the respondents formulated their response in terms of stability or increase (30% less than for question four!). We can conclude that general assessments tend to be more pessimistic, and that the perspectives are of a stable or modestly rising market.

5. Question five regards the number of interpreting days worked in the previous year (2015).

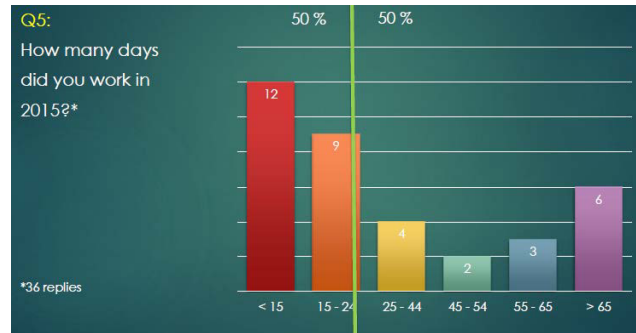


Figure 3. Yearly workload (2015)

The results are interesting in the sense that, alongside the estimates concerning pay rates, they are likely to indicate whether in Romania a career devoted *exclusively* to conference interpreting is possible or not. As a preliminary conclusion, the data in Fig. 3 indicate that most respondents work less than 25 days a year (12 worked less than 15 days and 9 worked between 15 and 24 days). Less than half of the respondents worked more than 25 days. This does raise some concerns in terms of the quality of services, as conference interpreting skills need to be constantly honed, which cannot happen when one works one or two days a month. The same results also suggest that living exclusively off conference interpreting, while indeed possible, is not very likely under the present circumstances in Romania. Career choices should factor in this element, additional specialization in translation or other aspects of professional communication being highly advisable.

6. As to question six, this concerns the main method of recruitment. Ten of the respondents indicated ‘Directly by the client,’ nine ‘Through an agency I usually work with,’ while three get most of their work ‘Via the conference equipment provider.’ The remaining 15 respondents could not be specifically associated with any dominant pattern of recruitment. It is not surprising to see that the customer base built on reputation/advertising or the relations with intermediaries or equipment providers are the main ways of getting work in a dominantly freelance profession, and the situation is not likely to change very soon.

7. The following question focuses on the working relationship between interpreters and their employers, and the respondents were given the possibility to choose more than just one answer (Fig. 4 below). It is interesting to notice here that better pay and better technical conditions are not at the top of the list in what most interpreters are concerned, being chosen by only 29.73% and 18.92% of respondents, respectively. Considerably more significant is the desire to have the relevant documents sent in a timely fashion (45.95% of respondents) and,

generally, to see a better understanding of the requirements of the profession (56.76%). This goes to show that, despite the fact that by now most conference organizers and other categories of employees have had plenty of time to become acquainted with the profession, after the threshold moment of 1989, there is still considerable room for improvement. Thus, even if only 29.73% of the respondents listed better remuneration as a desirable development, the fact that more than half consider that the requirements of the profession are not understood can be read as having both a direct and indirect effect on interpreter revenues and recruitment criteria. This situation is by no means specific to Romania. ‘Educating clients has become a big part of the job,’ as Bowman (2014) pointed out when discussing the ‘flooding of the market with less qualified interpreters’.

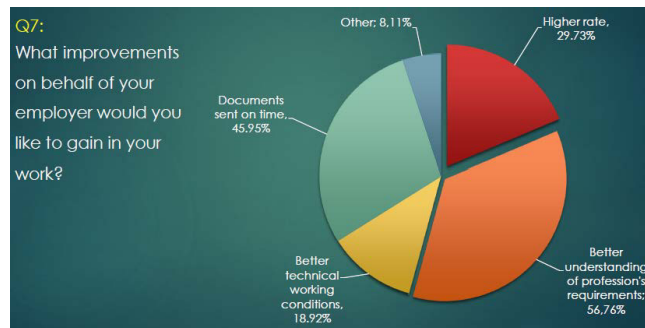


Figure 4. Relation with employers

8. Question eight concerns the more delicate matter of remuneration and introduces a certain element of subjectivity, being phrased as ‘What is your estimate of a fair daily rate (full day, sim./consec.) contracted in Romania?’ (Fig. 5). The dominant bracket is the 150-200 € one, followed, with identical percentages (21.62%) by the higher ones of 200-250 € and over 250 €. Only 18.29% of respondents indicated as ‘fair’ the lower bracket of 100-150 € a day.

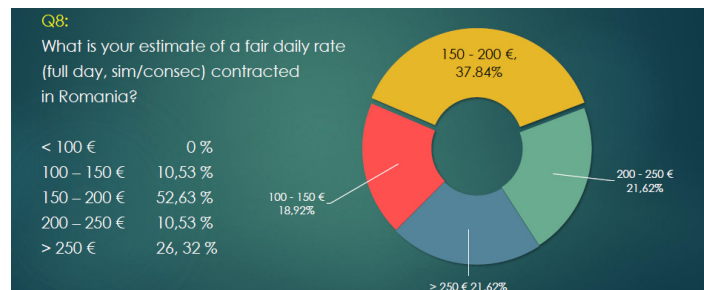


Figure 5. Estimates of a ‘fair rate’

The results, which show considerable differences in terms of expectations, must also be seen in light of the answers given to Question 1, regarding the years of presence on the market, as it would be natural for the more seasoned interpreters, with an established reputation and a wider network of contacts, to expect, demand, and receive higher rates. Also relevant would be to corroborate this data with the workload estimates at Question 5. This only reinforces the preliminary observation whereby working solely as a conference interpreter may not be sufficient on the current Romanian market.

Drawing on the work of the Profitability Working Group within AIIC Germany (Böhm et al., 2015), it can be estimated that, in order to ensure a baseline monthly gross income of 1000 €, in a given year an interpreter has to work 60 full days at a daily rate of 330 €. While 1000 € may be seen as a bit ambitious for the Romanian economy of today—according to the National Institute of Statistics (www.insse.ro), in 2015 the average gross income in Romania was around 2500 lei (roughly 570 €)—it is nevertheless significantly below the levels recorded in Western states and even in other countries of Eastern Europe, especially since we are talking about a profession that normally requires a postgraduate level of qualification. At any rate (in both senses of the word), the situation outlined by the responses to the questions above places us far below this level, with average values of 150-200 € a day and an average workload of less than 30 days in a year.

9. Question nine completes the previous one, establishing a rapport between the actual and the expected rates ('Does your average daily rate for 2015 match what constitutes a fair rate for a full working day?'). Only 17 of the 37 respondents answered in the affirmative, the other 20 indicating that their rates were actually below what they deemed to be a 'fair rate'. This only comes to confirm the observations above. Romania appears to follow the general trend identified in the case of the United States, whereby

there is a genuine market for interpreters who charge less than the 'going' rates, and qualified interpreters who want more work are agreeing to lower rates [...]. Conference interpreters who accept lower rates need to know that they are helping to set new precedents but they may also be working more than in the past. (Bowman, 2014)

10. The final question concerned interpreters' affiliation with professional organizations. Rather disturbingly, only 3 of the 37 indicated that they belonged to a professional association (2 AIIC, 1 ATR). Of the others, the more than 90% who are not members of a professional organization, 20 (55.88% of total) did nevertheless express the intention to join such an organization. The importance of professional associations in the field simply cannot be overstated, especially in the context of a disorganized market. To quote David Sawyer,

[a]fter the Second World War, much time and effort was spent on heightening the profile of the professional conference interpreter to improve and maintain *adequate working conditions and levels of remuneration*. These efforts have been successful, thanks to the work of professional associations, such as the International Association of Conference Interpreters (AIC) and The American Association of Language Specialists (TAALS). (2004:2; italics ours)

In a similar vein, Gentile argued that

membership of a professional association is an important factor which marks the difference between professionals and amateurs. In designating who is qualified to practise interpreting, professional associations exert control over the possession of specialised skills, therefore guaranteeing trustworthiness and accountability (2013:71).

Romania does have a number of such professional associations—ARIC (Romanian Association of Conference Interpreters), ATR (Romanian Translators' Association, with a section for interpreters), AFIT (Romanian Association of Interpretation and Translation Companies), ANIALMG (National Association of Authorised Sign Language Interpreters), and APIT (Professional Association of Interpreters and Translators)—but so far, despite some praiseworthy initiatives and actions, their impact on the interpreting market has been minimal.

CONCLUSIONS

The data above point to a rather disorganized national market, which could definitely benefit from the presence of a strong and active professional organization. The modest volume of available work, while not shrinking, seems nevertheless insufficient to accommodate the increasing number of graduates entering the market every year (once again, the less than optimistic responses above came largely from seasoned interpreters, with a long presence on the market). The inescapable conclusion is that, as a general rule, working full-time as an interpreter is not possible, and additional skills such as translating may be required. The limited volume of available work also raises questions about the quality of the services provided, as interpreting skills need to be put to constant use in order to be maintained at the necessary level.

Turning once again to Bowman's observations (2014), we are currently dealing with 'a new market that is hungry for efficiency at lower costs' following the recent 'changes in technology, IT, and the global economy'. If we add to this the presence on the market of a large number of professionals seeking work, we begin to understand why the concerns regarding low rates and the deteriorating quality of the services provided are justified.

Future empirical studies may shed light on additional aspects concerning the national market and potentially contribute to its better functioning. In this

respect, it would be interesting to see how many of the active interpreters actually received postgraduate training in interpreting—the global survey conducted by Gentile in 2013 indicated that ‘61.8% of conference interpreters throughout the world have a degree in translation/ interpreting’ while ‘the remaining 38% is made up of conference interpreters who do not have an MA in translation/interpreting’ (Gentile, 2013:71). A functional distinction between conference interpreting and liaison/public service/community interpreting may be to the benefit of both employers and interpreters, with a positive impact upon service quality and expected rates. In order to put the results of the survey into a larger, prospective context, the authors intend to repeat it annually—with some amendments that emerged from the analysis of these results, and streamlined with AIIC’s general workload survey. Thus, we hope to be able to offer not only a snapshot of the interpreting market in Romania, but to also reveal the major trends in the profession.

As to the institutions providing training in interpreting, additional market surveys may lead them to consider an adaptation of training to the demands of specific service sectors, such as public/governmental, private, entertainment, healthcare and social services (see Snell-Hornby, 1998:32-33). Such empirical studies could also reveal the impact of the new technologies likely to change working and recruitment practices, from videoconferencing and remote interpreting to voice recognition software.

Bibliography

- Bohm, J. et al. (2015) “How to Make a Living as a Conference Interpreter: Part 1 – Understanding expenses and fees” in *AIIC.net*, January 27, 2015, <http://aiic.net/p/7128>, last accessed on April 12, 2017.
- Bowman, N. (2014) “Current Trends in the High-End Conference Interpreting Market” <https://www.gala-global.org/publications/current-trends-high-end-conference-interpreting-market>, last accessed on March 23, 2017.
- D’haen-Bertier, A. (2008) “Main Trends in Interpretation” SCIC Universities Conference, http://ec.europa.eu/dgs/scic/docs/uni_conf/2008, last accessed on March 15, 2017.
- Fox, B. (2011) “Trends in Interpreting” SCIC Universities Conference, http://ec.europa.eu/dgs/scic/cooperation-with-universities/universities-conferences/15th_dg_interpretationuniversities_conference/docs/2011, last accessed on March 15, 2017.
- Gentile, P. (2013) “The Status of Conference Interpreters: A Global Survey into the Interpreting Profession” in *Rivista Internazionale di Tecnica della Traduzione*, Vol 15, December 2013, pp. 63-83.
- Gile, D. (2005) “Teaching Conference Interpreting: A Contribution” in M. Tennent (ed.), *Training for the New Millennium. Pedagogies for Translation and Interpreting*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins, pp. 127-152.
- Sawyer, D. B. (2004) *Fundamental Aspects of Interpreter Education*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.
- Snell-Hornby, M. (1998) “Ausbildungssituation in Europa” in M. Snell-Hornby, H. G. Hönl, P. Kussmaul, & P. A. Schmitt (eds.), *Handbuch Translation*, Tübingen, Stauffenburg.
- Snell-Hornby, M., H. G. Hönl, P. Kussmaul, & P. A. Schmitt (eds.) (1998) *Handbuch Translation*, Tübingen, Stauffenburg.

Tennent, M. (ed.) (2005) *Training for the New Millennium. Pedagogies for Translation and Interpreting*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.

Peter LÁSZLÓ-HERBERT, MA, has been working as conference interpreter since 1996. He is an active member of AIIC (www.aiic.net) and VKD (www.vkd.bdue.de), and has been involved in interpreter training since 2007.

Bogdan ALDEA, PhD, is a lecturer in the Modern Applied Languages Department at the Faculty of Letters of Babeş-Bolyai University. He is also a freelance conference interpreter, accredited with the European institutions.

Les tabous linguistiques au cours des consultations médicales au Cameroun : mi-figue mi-raisin

Paul ZANG ZANG

Université de Yaoundé I

Richard Bertrand ETABA ONANA

Centre National d'Éducation (MINRESI)

Abstract. It is often difficult in a bilingual and multicultural state like Cameroon, which has adopted two foreign languages as its official languages, to evoke certain sacred things (such as parts of the body or diseases), especially in the context of medical consultations. Depending on the patient's culture, the evocation of these subjects could be considered inappropriate if it is not done by means of circumlocutions, which are not always accessible to medics. For this purpose, interactions between medics and patients can be complicated. Based on a sociolinguistic survey we conducted in six Cameroonian hospitals, we show in this article that linguistic taboos, as managed in our hospitals, pose a medical risk. This article leads to the question of knowing whether these taboos could not be better managed with appropriate linguistic actions such as training workshops for medics on the linguistic habits of populations and the drawing up of an appropriate medical lexicon wherein they could find the scientific name / current / local / ethnic name of sacred objects or subjects.

Keywords: medical consultation, verbal interaction, multiculturalism, intercomprehension, linguistic taboo.

INTRODUCTION

En Afrique, plus particulièrement au Cameroun, il n'est pas souvent aisé d'aborder certains sujets en public et même en famille. Il est, par exemple, inapproprié pour un parent de parler de sexe à son enfant. Il existe ainsi, dans presque toutes les sociétés, des choses, objets ou sujets sacrés, dont l'évocation en public est considérée comme inadéquate si elle n'est pas faite au moyen des circonlocutions. Avec le phénomène de la mondialisation, les mots appropriés pour désigner ces sujets varient, d'un pays à l'autre et, au sein d'un même pays, d'une région à l'autre. Cet ensemble de mots à éviter au quotidien fait partie de ce que nous appelons avec Widlak (1965) des « tabous linguistiques ». Cela dit, dans le cadre d'une consultation médicale, l'une des clés fondamentales de la parfaite intercompréhension entre médecins et patients est un langage précis et concis. Mais l'intercompréhension peut « être entravée par des disparités linguistiques et culturelles liées aux rencontres interculturelles au sein d'un hôpital, malgré les efforts du médecin pour expliquer et ceux du patient pour comprendre » (Zang Zang et Etaba Onana, 2014 : 157-158). Dès lors, les patients, en fonction de leurs cultures, peuvent éviter d'utiliser certains mots ou expressions pour exprimer les réalités de leur maladie. Certains gestes peuvent également être considérés comme

tabous par et pour eux. De par sa formation, le médecin, pour se faire comprendre, peut avoir recours à des mots et expressions tabouïsés, préjudiciables aux patients.

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier, à partir d'une enquête sociolinguistique que nous avons menée dans six hôpitaux camerounais dans le cadre de nos recherches doctorales¹, les enjeux des tabous linguistiques au cours des consultations médicales. Nous montrerons que le tabou linguistique, même quand médecins et patients ont en partage la même culture et langue, constitue un véritable amphibène dont l'effet est à neutraliser.

Notre travail s'articulera comme suit : 1) le cadre méthodologique, 2) les manifestations des tabous linguistiques dans des consultations médicales, 3) les enjeux des tabous linguistiques dans des consultations médicales.

I. LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE

L'étude a nécessité une enquête que nous avons menée dans les hôpitaux suivants : l'Hôpital général de Yaoundé (HGY), l'Hôpital gynéco-obstétrique et pédiatrique de Yaoundé (HGOPY), l'Hôpital régional de Garoua (HRG), l'Hôpital de district de Guider (HDG), l'Hôpital régional de Bertoua (HRB) et l'Hôpital de district de Mbalmayo (HDM).

Après l'obtention des autorisations administratives et une mise en accord sur des considérations éthiques, l'enquête sociolinguistique au sein des hôpitaux sus cités a démarré le 14 août 2009 et a duré jusqu'au 27 février 2015. L'enquête a prévu d'observer des médecins et des patients en situation de consultation. Après avoir expliqué les objectifs de notre étude et notre méthode de collecte des données aux patients, les intéressés ont rempli un formulaire de consentement éclairé, signé librement (voir annexe). Après l'obtention des consentements du médecin et du patient, nos observations ont été faites via un caméscope situé, de manière discrète, à l'intérieur de la salle des consultations. Il était placé en face du médecin et du patient, ce qui nous a permis d'obtenir une source de données orales² à partir des observations *in situ* des salles des consultations médicales. Les détails pratiques de l'étude par hôpital sont présentés dans le Tableau 1 (voir annexe).

En dehors de l'HGY et l'HGOPY qui sont situés dans la capitale et desservent des populations dont la majorité est allogène, les autres hôpitaux desservent des populations majoritairement autochtones. Les résultats de notre enquête révèlent que les langues véhiculaires de ces populations sont fonction du

¹ Une partie de ces travaux a déjà été présentée dans les numéros 7 et 9 de *RIELMA* (Etaba Onana, 2014 ; Zang Zang et Etaba Onana, 2016).

² Certains patients n'ont pas accepté l'enregistrement vidéo et ont plutôt préféré la transcription directe de leur propos ; aussi, nous n'avons pas pu avoir la bande sonore avec le rendu direct des dialogues. Nous avons procédé à des « auto-transcriptions » des interactions visant à saisir *in vivo* des situations de communication.

lieu d'implantation des hôpitaux. Ainsi, à l'HRG et à l'HRB, la langue la plus parlée et considérée comme langue véhiculaire entre les différentes ethnies est le fulfulde³, il en est de même de l'HRB. À L'HDM, en dehors du français et de l'anglais, langues officielles, la langue ewondo est la langue véhiculaire dominante tandis qu'à l'HDG, la plupart des patients reçus, pendant notre séjour, sont des autochtones qui s'expriment soit en fulfulde, soit en guiddar – langues véhiculaires dominantes de la ville de Guider – soit en français. Les tableaux 2 à 7 (voir annexe) nous donnent une répartition des patients par hôpital et par langues parlées.

La plupart des patients de l'HRG et de l'HDG sont musulmans, vu que ces hôpitaux sont situés dans une zone où l'islam est la religion la plus pratiquée. On y retrouve tout de même des chrétiens et aussi des animistes. En ce qui concerne l'HRB, à partir des langues parlées, nous constatons une rencontre entre deux cultures : la culture baya et la culture foulbé. Avec la crise centrafricaine, nous avons des Centrafricains qui sont présents dans la région de l'est. Parmi ces patients, 65 sont des réfugiés, 132 sont des Camerounais et 4 sont de nationalités autres que celles de la RCA et du Cameroun. Cette même enquête révèle le fait que les réfugiés ne s'expriment ni en anglais ni en français. Ils s'expriment soit en fulfulde, soit en sango, langue officielle de la RCA. Quant aux obédiences religieuses, sur 201 patients, 119 sont musulmans, 77 chrétiens et 5 ne sont ni musulmans, ni chrétiens. En dehors du français et de l'anglais, langues officielles, la langue ewondo est la langue véhiculaire dominante dans la ville de Mbalmayo. Sur 145 patients interrogés à l'HDM, 127 sont chrétiens et 18 musulmans. Parmi ces patients, un est de nationalité équato-guinéenne et les autres sont des Camerounais.

Ces résultats montrent que, dans les hôpitaux où nous avons mené notre enquête, il y a un brassage culturel intéressant. Les patients sont, non seulement des Camerounais mais aussi, des étrangers, cependant que les médecins sont des Camerounais et des Chinois. Les enregistrements ont été transcrits puis analysés⁴. Nous avons pris en compte une analyse morphosémantique et syntaxique desdits échanges. Nous nous sommes intéressés aux seuls endroits où les tabous linguistiques apparaissent.

II. LES MANIFESTATIONS DES TABOUS LINGUISTIQUES DANS DES CONSULTATIONS MÉDICALES

Selon la *Loi n° 96-06 du 18 Janvier 1996* portant révision de la Constitution du 2 juin 1972, dans son article premier, alinéa 3, la République du Cameroun « adopte l'anglais et le français comme langues officielles

³ Le fulfulde appartient à la sous-famille ouest-atlantique du pylum Niger-kordofan. C'est une des langues locales du Cameroun.

⁴ Certains échanges se sont tenus en langue locale. D'autres, par contre, étaient inaudibles et nous ne les avons pas pris en compte.

d'égale valeur. Elle garantit la promotion du bilinguisme sur toute l'étendue du territoire. Elle œuvre pour la protection et la promotion des langues nationales ». À la faveur du Référendum du 20 mai 1972, la République fédérale du Cameroun devient la République unie du Cameroun. Dès lors, la politique linguistique de territorialité⁵ est abandonnée en faveur de la politique linguistique de personnalité qui est régie par le principe de personnalité. Selon ce principe, tout citoyen est désormais libre de parler la langue de son choix partout où il se trouve. Par exemple, le Camerounais issu de l'ancien Cameroun occidental anglophone qui se retrouve dans l'ancien Cameroun oriental francophone n'est plus obligé de parler français. Il est libre de parler anglais partout où il se trouve dans son pays. Cette législation linguistique ne laisse aucune place aux langues autochtones. À la suite de ladite loi, le 23 janvier 2017, le président de la République signe un décret⁶ portant création, organisation et fonctionnement de la Commission nationale pour la promotion du bilinguisme et du multiculturalisme. Ces deux textes font du Cameroun un État bilingue et multiculturel. Ce décret du chef de l'État montre clairement que la politique linguistique en vigueur au Cameroun est en train de changer. De manière implicite, l'État reconnaît déjà les langues et cultures nationales. Toutefois, il n'existe pas encore de texte parlant du choix de ces langues nationales⁷. Sur le plan communicationnel, l'on devrait dès lors prendre en compte les langues et les cultures des Camerounais, quelle que soit leur origine. Nous entendons par là un brassage culturel qui consiste en le respect des valeurs de l'autre. Le non-respect de ces valeurs linguistico-culturelles pourrait être sans doute à l'origine de certains accidents.

Nous allons présenter quelques accidents que l'on peut considérer comme liés au non-respect des valeurs linguistico-culturelles des patients dans le cadre d'une consultation médicale.

2.1. Quelques accidents

Les accidents ci-dessous ont été vécus en situation réelle de communication entre médecins et patients. Des erreurs de traitement ou de posologie dues à l'usage d'un langage non tabouisé.

Vignette 1 : le 10 février 2015, madame Z se présente en consultation. Son médecin et elle partagent la même tribu. Cependant, la consultation se tient en français. Après la consultation médicale, le médecin gynécologue va lui prescrire des ovules. Ces ovules s'administrent par voie vaginale. Le médecin va lui

⁵ Le choix de la langue est lié au territoire. Dès qu'on change de territoire, on est obligé de parler la langue du territoire d'accueil.

⁶ *Décret n° 201/013 du 23 janvier 2017* portant création, organisation et fonctionnement de la Commission nationale pour la promotion du bilinguisme et multiculturalisme, in *Cameroon Tribune* n°11270/7469 du 24 janvier 2017.

⁷ Il existe près de 300 langues nationales au Cameroun.

demander de « prendre les ovules par voie basse ». Lors de son rendez-vous de routine, la dame va dire au médecin qu'elle a plutôt pris les ovules par voie anale.

Vignette 2 : nous sommes le 20 août 2014 ; madame Y, après avoir consulté son médecin, a pour traitement des bains de siège au Cytéal. Le médecin et la patiente ont en partage la même langue, le fulfulde. La consultation s'est tenue en français et en fulfulde. Il va lui demander de « laver ses fesses » avec du Cytéal. La patiente, au lieu de faire des bains vaginaux, va plutôt faire des bains fessiers.

Vignette 3 : Nous sommes le 5 novembre 2009 dans un des sites de notre étude. Monsieur F, âgé de 52 ans se présente en consultation pour une toux sèche chronique et une diarrhée qu'il traîne depuis des mois. Les examens complémentaires vont révéler que monsieur F est porteur du VIH. Au cours de son interrogatoire, le médecin a constaté que son patient, s'il est mis au courant de sa maladie, ne pourra pas supporter la triste réalité. Il décide de lui cacher, au cours des six premiers mois, la vérité. Pour le mettre sous ARV (antirétroviraux), il lui dit qu'il développe une infection urinaire et que la trithérapie est le seul moyen efficace pour neutraliser cette infection. C'est un prétexte pour amener monsieur F à consentir au traitement. Pendant six mois, monsieur F va suivre son traitement et son état général va s'améliorer. Dans presque tous les hôpitaux camerounais où l'on prend en charge des patients séropositifs, la pharmacie des antirétroviraux est située à un endroit bien distinct. Un jour, au cours des entretiens avec d'autres patients venus à la pharmacie, F apprend par hasard qu'il est séropositif. Après avoir interrogé la pharmacienne, F en aura la confirmation. Courroucé par cette information, F va retourner auprès de son médecin qui va lui confirmer son statut. Quelques mois plus tard, l'état de santé de F va se dégrader et il ne survivra plus à la révélation.

Vignette 4 : Madame MJ se présente en consultation de gynécologie le 28 novembre 2009. Elle est mariée et âgée de 64 ans. Son mari est un infirmier à la retraite. Souffrant de douleurs vaginales depuis 2004, elle explique le problème à son mari. Ce dernier, sans examiner sa femme, va plutôt lui prescrire des médicaments qui n'auront aucun effet. Déjà en 2006, elle s'était confiée à son fils âgé de 40 ans et lui avait dit qu'elle avait des « abcès » au niveau des fesses – myosites – qui lui faisaient atrocement mal, mais qu'elle était en train de prendre des médicaments. Comme il est de coutume chez le peuple bété au Cameroun, lorsqu'une personne souffre de myosites, cela veut dire qu'il existe au sein de la famille une personne qui est enceinte. Par coïncidence, sa belle-fille est enceinte et la déduction est facile : c'est elle qui serait la cause de l'apparition de ces myosites. En 2009, la situation va se compliquer et MJ décide de se rendre à l'hôpital. Son fils va l'y conduire et les médecins seront tous surpris de la présence d'une grande masse tumorale au niveau du vagin que MJ traîne depuis des années. La biopsie de la vulve va montrer des aspects histologiques conformes à un carcinome épidermoïde bien différencié infiltrant et ulcéré de la vulve. Vu le stade avancé de

ce carcinome et l'âge de MJ, aucun traitement curatif n'a été possible. Un an plus tard, elle passera de vie à trépas.

Vignette 5 : Le 18 août 2014, madame G se présente en consultation de gynécologie. Elle est musulmane et s'exprime en fulfulde. Son médecin est chrétien et s'exprime aussi en fulfulde. Pour être sûr de son diagnostic, son médecin veut compléter ses investigations par un toucher vaginal. Il va lui expliquer le bien-fondé de cet examen clinique. Mais G ne va pas l'accepter et son médecin doit plutôt avoir recours aux examens complémentaires. Plus tard, G sera incapable de se faire faire ces examens pour manque de moyens financiers.

Vignette 6 : En octobre 2009, madame P se plaignait au départ d'une dilatation vaginale. Selon la patiente, quand elle a des rapports sexuels avec son mari, ce dernier se plaint de l'élargissement de son vagin. Pour trouver une solution aux plaintes de son mari, elle se confie à son amie qui va lui donner des médicaments traditionnels à base de plantes pour le rétrécissement du vagin. Malheureusement, après l'insertion vaginale desdits médicaments, son vagin va complètement se rétrécir. Prise de panique, madame P va se rendre à l'hôpital pour atrésie vaginale. Après avoir subi une plastie vaginale au bloc opératoire, son médecin traitant va lui recommander une dilatation vaginale qui consiste à introduire de manière permanente un pénis artificiel dans son vagin. Mais cette pratique est considérée comme proscrite par la patiente qui va refuser de la faire. Ce qui compliquera davantage son traitement.

Un bref aperçu de ces accidents laisse apparaître clairement l'usage des mots et des sujets tabouisés comme l'une de leurs principales causes ; nous y reviendrons.

2.2. Des tabous linguistiques dans des consultations médicales

« Tabou » est un mot emprunté du tongan, une langue parlée par les Polynésiens. Il est défini par Wardhaugh (2000 : 234) comme « l'interdiction ou l'abstention d'un acte qui dans toute société est perçu par ses membres comme néfaste, inapproprié ou immoral, dans la mesure où sa transgression pourrait leur causer de l'anxiété, de l'embarras ou un sentiment de honte ». On range derrière le mot « tabou » toute une série de questions liées à la divinité, à la malédiction, au racisme, au sexe, aux excréments corporelles, à certaines maladies, à la mort, aux habitudes alimentaires et vestimentaires, à certaines orientations politiques et religieuses, bref à un ensemble d'objets et de trajectoires jugés offensants. C'est ainsi que le peuple Walebo, au centre de la Côte d'Ivoire, dira par exemple « le roi a mal au pied » pour annoncer le décès d'un roi. Le tabou est donc un interdit d'ordre moral ou religieux frappant des actions, des objets, des lieux. L'enfreindre, dans certains milieux, est un sacrilège et expose le coupable à une sanction lourde de la part des hommes ou des dieux. C'est à ce titre que Maurois (1956 : 27) dira que, « [n]ous sentons à la fois que nous abordons des sujets tabous dont l'évocation

seule pourrait déchaîner la colère céleste et que nous commettons ce sacrilège dans une confortable sécurité ». Freud (1912), quant à lui, a étendu le sens originel du mot « tabou » à la prohibition de comportements outrepassant gravement les règles morales qui régissent la plupart des sociétés. Ces mots, pour la plupart, concernent la mort, certaines maladies, les excréments corporelles, etc. Évoquer, par exemple, tout ce qui a une orientation sexuelle en public dérange nombre de personnes si l'on n'a pas recours aux euphémismes.

En admettant avec Widlak (1965) que le tabou linguistique est une « interdiction linguistique », une « censure linguistique », nous nous sommes posé la question de savoir si les médecins et les patients font face aux interdictions linguistiques au cours de leurs interactions verbales, vu que, dans la médecine moderne, le diagnostic clinique comprend l'anamnèse, qui est l'art d'écouter et de questionner le malade, et l'examen physique, qui est l'art d'observer le malade avec les sens (Fattorusso&Ritter, 1988 : 1). L'analyse des différentes consultations médicales nous a permis de constater avec Bouché (1994 : 434) que, en dehors du langage médical dont se servent les professionnels de la santé, l'homme de la rue possède lui aussi un vocabulaire médical qui lui permet de dissenter avec ses congénères de ses ennuis de santé. La plupart du temps, il s'agit soit d'une explication du mécanisme de l'affection soit d'un euphémisme dicté par la pudeur, soit encore d'une chose de connu, par analogie de forme ou de fonction.

En tenant compte de la classification des causes de l'interdiction linguistique faite par Correra cité par Widlak (1965 : 937), l'on distingue : les tabous de superstition, de magie et de religion ; les tabous de bienséance, de décence et de pudeur ; les tabous de délicatesse, de politesse, de gentillesse, de compassion et de pitié ; les tabous de prudence, d'étiquette, de prévoyance, d'intérêt et de mégalomanie. Au cours des interactions verbales entre les médecins et les patients, c'est la culture du patient qui exerce une influence sur sa façon de parler. Ainsi, pour désigner certaines réalités, le patient a recours, soit aux euphémismes, soit à l'argot. Ce sont des moyens linguistiques qui lui permettent d'éviter d'utiliser les mots et expressions tabouisés.

Selon Bacry (1992 : 105),

Le terme d'euphémisme vient des mots grecs *phêmi* qui signifie « je parle », et *eu*, qui signifie « bien, heureusement, sous de bons auspices ». Avoir recours à l'euphémisme, étymologiquement, c'est parler sans prononcer aucune parole de mauvais augure. L'euphémisme fait partie de ces procédés, [...], qui ne se reconnaissent qu'à l'effet qu'ils produisent. Cet effet, en l'occurrence, est de rendre « supportable » l'expression d'une idée qui, sans cela, serait désignée par un mot ou un tour considérés comme « inconvenants ».

C'est donc une figure de style qui consiste à émousser le caractère désagréable d'une idée.

L'argot, quant à lui, est, d'après Guiraud (1985 : 7), « la langue spéciale de la pègre, c'est-à-dire l'ensemble des mots propres aux truands et des malfaiteurs, créés pour eux, employés par eux à l'exclusion des autres groupes sociaux qui les ignorent ou ne les utilisent pas en dehors des circonstances exceptionnelles ». Le vocabulaire argotique des patients procède par la substitution des formes : on cache le mot sous un autre mot d'un sens différent, on peut lui substituer une forme nouvelle dérivée de la forme claire. Le but de l'argot est de ne pas se faire comprendre par les non-initiés. Or, dans le cadre d'une consultation médicale, il y a transfert de ce langage dans la communication avec le médecin. L'argot sort ici de son cadre habituel pour se retrouver dans des échanges formels. Le patient croit que le médecin est un initié et par conséquent utilise ce langage face à lui. Imaginons les malentendus qu'une telle communication peut produire.

La différence entre l'euphémisme et l'argot est que l'effet produit par l'argot peut être de bon ou de mauvais augure alors que, dans l'euphémisme, on atténue l'expression des faits ou des idées considérés comme désagréables dans le but d'adoucir la réalité. On peut avoir des euphémismes de bienséance lorsqu'il y a déguisement d'idées désagréables. L'effet produit par l'argot peut consister soit à adoucir une idée, soit à l'amplifier. Dans le cadre de cette étude, nous allons considérer l'argot des patients comme étant celui de bon augure (ayant pour effet de cacher une vérité, de l'atténuer).

Dans les interactions verbales entre les médecins et les patients, l'euphémisme est employé en lieu et place des expressions « indécentes » ou « sales ». Selon Widlak (1965 : 939),

La décence et la pudeur nous font ne pas désigner certaines choses par leur nom propre. On recourt à d'autres mots, à d'autres moyens linguistiques pour communiquer en termes voilés de quoi il s'agit. C'est une sorte de contrat social, d'après lequel les deux parties, en se servant, dans la conversation, de mots « jolis » et « innocents », qui prennent la liberté de parler des choses les plus gênantes. On peut parler ici d'une certaine entente et collaboration entre celui qui parle et son interlocuteur, accord qui permet de voiler les choses désagréables et indécentes, pour ne pas créer une atmosphère gênante.

Dans le domaine de la vie sexuelle et de l'amour, nous avons entendu certaines patientes dire, lorsqu'elles sont face à leur médecin, « J'ai mal aux fesses » pour désigner des douleurs vaginales. Le mot « fesse » est substitué au mot vagin. Pour la patiente, il est plus aisé de prononcer « fesse » que « vagin ». Les stylisticiens peuvent y voir une métonymie du contenu par le contenant. Pour désigner des douleurs lors des rapports sexuels, la patiente dira, « quand je couche avec mon mari, j'ai très mal ». La désignation de certaines parties du corps obéit aussi à cette combinabilité. Il y a des patientes qui désignent les seins par la poitrine, d'autres, pour parler de leur amant ou fiancé préfèrent dire « ami », ou bien « mon voisin ». Ces euphémismes sont utilisés par la plupart des patients reçus en consultation, quelle que soit leur obédience religieuse et culturelle.

Les euphémismes sont utilisés aussi comme substituts des tabous de délicatesse. Dans la nomenclature de certaines maladies, selon Widlak (1965 : 940), ces tabous consistent « à passer sous silence les mots qui pourraient provoquer chez l'interlocuteur une impression désagréable ou même pénible, ou bien un ennui ». L'auteur cite le recours aux euphémismes concernant la mort, « les maladies compromettantes et honteuses, contagieuses, graves et mortelles ». Pour parler de gonococcie, le malade dira : « J'ai mon tuyau qui est cassé » ou bien « je coule ». Dans ces expressions, il s'agit des métaphores. L'un des symptômes de la gonococcie est l'écoulement urétral. Le pénis du patient est comparé à un tuyau d'eau cassé et qui coule à profusion. Pour parler de leur séropositivité, certains patients disent : « J'ai l'affaire dont on parle partout dehors là » (il s'agit du SIDA). Ces euphémismes ne sont pas seulement l'apanage des patients, les médecins les utilisent aussi.

Selon Bouché (1994 : 377), les praticiens français, lorsqu'un patient souffre d'une affection grave et est incapable de supporter la réalité ou risque de prendre un diagnostic peu honorable en mauvaise part, sont amenés à user de circonlocutions ou de subterfuges afin d'éviter les mots fatidiques. Pour dire au patient qu'il a une tuberculose, le médecin lui dira par exemple qu'il a une infection pulmonaire. Pour parler de « cancer » au patient, le médecin dira au patient qu'il a une « tumeur ». De même, pour parler du SIDA, le médecin dira au patient qu'il développe une infection. Pour parler du diabète, le médecin peut dire que le malade a « une insuffisance rénale » ; « la maladie du sucre » ou « du sucre dans les urines ». Le principe reste celui proposé par Widlak (1965 : 940), « quand on parle à une personne malade, on cherche à ne pas prononcer le nom de la maladie qui la tourmente, et quand on doit en parler, on emploie les mots moins fâcheux possibles ». C'est la raison pour laquelle les médecins ont, pour la plupart des cas, recours aux euphémismes face à leurs patients.

Sur un plan purement communicationnel, l'emploi de ces langages peut, selon Etaba Onana (2014), être sujet à des divergences de sens. Le patient est parfois face à un médecin qui n'a aucune notion de sa culture et vice versa. Les risques dans le langage deviennent, à cet effet, élevés et peuvent être à l'origine de troubles de la communication.

III. LES ENJEUX DES TABOUS LINGUISTIQUES DANS DES CONSULTATIONS MÉDICALES

Selon Freud (1966 : 5),

Les mots faisaient primitivement partie de la magie, et de nos jours encore le mot garde beaucoup de sa puissance de jadis. Avec les mots un homme peut rendre son semblable heureux ou le pousser au désespoir, [...]. Les mots provoquent des émotions et constituent pour les hommes le moyen général de s'influencer réciproquement.

Au cours des interactions verbales entre les médecins et les patients, nous venons de le voir, les mots peuvent avoir une influence dans la prise en charge, voire la vie d'un patient. Lorsque le médecin et le patient ont en commun une culture, l'usage de certains mots et expressions peut contribuer à une bonne prise en charge médicale. Dans le cas contraire, ils sont exposés à de gros risques. Bouché (1994 : 377) le précise en disant qu'

on ne saurait imaginer le nombre d'horreurs qui peuvent être énumérés au chevet d'un patient au cours de la visite où il voit surgir auprès de son lit un patron hospitalier accompagné de toute sa suite d'assistants et d'internes, sans que le malheureux s'en rende compte, au fur et à mesure que les diagnostics possibles sont envisagés, discutés, puis repoussés.

Imaginons quelle peut être la réaction d'un patient séropositif qui apprend, au moment des échanges entre les médecins à son chevet au cours d'une ronde médicale, qu'il est séropositif.

Les effets des tabous linguistiques peuvent être plus ou moins néfastes dans la prise en charge d'un patient. L'examen des vignettes qui recensent quelques situations que nous avons vécues *in vivo* lors des consultations médicales en dit long (voir *supra*).

Dans la vignette 1, nous constatons que le médecin et son patient appartiennent à la même culture mais il y a eu quiproquo. La consultation s'est tenue en français et le médecin a évité d'utiliser les mots taboués et le résultat est là. La « voie basse » réfère, selon le médecin, au vagin. Cependant, il a conscience que cette partie du corps est sacrée. Une manière de faire d'une chose sacrée, interdite, un objet de conversation consiste, pour le médecin, à utiliser une formule, une expression permettant d'en parler sans crainte. Malheureusement, la patiente attribuera un autre sens à son expression. Conséquence : la patiente confond le mode d'administration du médicament. L'une des causes de ce quiproquo serait liée aux noms des organes sexuels qui, le plus souvent, sont taboués et dans les sociétés primitives, comme nous le dit Niceforo cité par Widlak (1965 : 935), « ces organes étaient de caractère sacré et, par conséquent, les noms qui les désignent appartenaient au système des tabous qui les gardait ». En plus, dans l'anatomie humaine, la patiente a dû considérer l'anus comme étant la voie la plus basse. Si le médecin avait eu recours aux déictiques permettant de référer à la partie du corps concernée, ce quiproquo ne serait pas survenu. Peut-être, mieux encore l'aurait-il nommée dans la langue maternelle de la patiente.

Le recours à l'euphémisme dans la vignette 2, « laver les fesses » au lieu de « laver le vagin », serait à l'origine de ce quiproquo, même si la patiente et le médecin parlent la même langue. Les mêmes raisons évoquées à la vignette 1 peuvent être valables ici.

La vignette 3 confirme l'hypothèse selon laquelle, en évitant de donner le nom réel de la maladie dont souffre le patient, on évite de provoquer chez ce

dernier une peine, un désagrément ou un ennui. Le patient a peur du SIDA suite aux commentaires et faits vécus dans son entourage. Si son traitement donne de bons résultats, c'est qu'il ne sait pas qu'il développe cette maladie. Son médecin a bien géré la situation pendant six mois et monsieur F a respecté toutes ses injonctions jusqu'au jour où la vérité lui a été dévoilée. C'est sans doute à ce moment qu'intervient le facteur psychique et le patient refuse désormais d'affronter la maladie.

Dans la vignette 4, la dame s'est confiée à son fils en lui disant qu'elle a des abcès aux fesses. Comme il est de coutume au Cameroun, les parents n'abordent presque jamais des sujets liés au sexe avec leurs enfants. Ce sont des sujets sacrés. Elle n'a pas voulu parler vertement des pathologies liées à son sexe à son fils. La décence et la pudeur l'ont amenée à avoir recours à un euphémisme pour éviter les expressions tabouisées. L'ampleur de son mal ne sera pas perçue par son fils et c'est sans doute ce qui va le pousser à négliger la souffrance de sa mère, en l'attribuant aux croyances ancestrales en liaison avec la grossesse de sa femme. Si la patiente avait utilisé un langage clair, peut-être ce cancer aurait-il été dépisté à temps.

Selon la coutume de madame G dans la vignette 5, les attouchements vaginaux seraient signe d'infidélité. Or, dans le domaine médical, ils permettent au médecin d'infirmier ou de confirmer son diagnostic. Ce geste épargne à la patiente des examens complémentaires qui sont parfois coûteux. Si la patiente l'avait accepté, sans doute, cela aurait réduit le coût desdits examens.

Dans la vignette 6, les convictions religieuses ne permettent pas à madame P d'accepter cette pratique curative. Avant même son opération, le médecin aurait dû prendre la peine de lui expliquer sa démarche curative.

CONCLUSION

Nous venons d'étudier le phénomène des tabous au cours des consultations médicales. Nous avons montré, d'une part, que, quand même le patient et le médecin ont en partage une même culture et une même langue, l'usage des euphémismes comme substituts des tabous linguistiques ne garantit pas toujours une bonne communication. L'une des raisons liées à ce principe serait l'usage de la langue française qui est la langue officielle des consultations. D'autre part, nous avons montré que, dans certaines situations, en utilisant le nom populaire de la pathologie dont souffre le patient, l'on court le risque d'aggraver son pronostic. Il est par conséquent difficile de trouver une solution panacée pour briser cette barrière qu'est le tabou linguistique. Une meilleure prise en charge des patients passerait sans doute par cette solution de Gajo (2004 :1-2) qui consiste à enseigner la culture médicale au patient. Selon lui, l'hôpital possède sa langue et ses propres codes et, dans la mesure où les patients se les approprient, on pourra parler de lieu

d'apprentissage. Ces codes et valeurs sont parfois explicités mais restent le plus souvent implicites tant pour les soignants que pour les patients. À l'arrivée à l'hôpital, le patient est porteur d'une culture « pré-hospitalière » ainsi que de représentations sur le monde dans lequel il pénètre. La meilleure solution consisterait donc, avec l'aide des soignants, d'amener les patients à s'acclimater au langage tabou. En outre, comme nous le disions (Zang Zang et Etaba Onana, 2014), la consultation médicale n'est pas l'affaire d'un médecin et d'un patient qui, autant que faire se peut, « se battent » pour se comprendre. Elle doit faire l'objet d'une volonté politique manifeste à travers des actions linguistiques⁸ appropriées : séminaires, recyclages, critères linguistiques dans la politique de recrutement malgré la promotion du multiculturalisme. Il est question ici de prendre en compte l'identité culturelle des médecins avant leur affectation. Ainsi, des patients musulmans doivent prioritairement être référés aux médecins musulmans puisqu'ils ont en partage la même culture. En outre, une sensibilisation des médecins aux accidents liés aux tabous linguistiques est nécessaire. On pourra aussi former le corps médical dans les habitudes linguistiques des populations, élaborer un lexique médical du Cameroun où on trouvera le nom scientifique / le nom courant / le nom local / le nom ethnique des objets et sujets sacrés. Pourquoi ne pas encourager aussi la tenue des consultations médicales en langues locales ? Des recherches appropriées doivent donc être menées pour surmonter cette barrière linguistique, sinon, il y a péril en la demeure.

Bibliographie

- Bacry, P. (1992) *Les Figures de style*, Paris, Belin.
 Bouché, P. (1994) *Les Mots de la médecine*, Paris, Belin.
 Corbeil, J. C. (1980) *L'Aménagement linguistique du Québec*, Montréal, Guérin.
 Etaba Onana, R. B. (2014) « Les risques du langage au cours d'une consultation médicale » in *Revue internationale d'études en langues modernes appliquées*, n°7/2014, pp. 41-52.
 Fattoruso, V., Ritter, O. (1988) *Vademacum Clinique: du diagnostic au traitement*, Paris, Masson.
 Freud, S. (1966) *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot.
 Freud, S. (1912), *Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, édition électronique réalisée à partir du livre de Sigmund Freud, http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/totem_tabou/totem_et_tabou_SV.pdf
 Gajo, L., (éd.) (2004) « Langue de l'hôpital, pratiques communicatives et pratiques de soins » in *Cahiers de l'ILSL* N° 16/2004, pp. 1-6, Lausanne, Université de Lausanne.
 Guiraud, P. (1985) *L'Argot*, Paris, PUF.
 Maurois, A. (1956) *Les silences du colonel Bramble*, Cambridge, Cambridge University Press.
 Wardhaugh, R. (2000) *An Introduction to Sociolinguistics* (Third edition), Oxford, Blackwell Publishers Ltd.
 Widlack, S. (1965) « L'interdiction linguistique en français aujourd'hui » in *Revue belge de philologie et d'histoire*. Tome 43 fasc. 3, 1965, disponible sur

⁸ Une action linguistique est une action menée en vue de résoudre un problème linguistique (Corbeil, 1980). Ce terme regroupe un ensemble de réalités différentes telles que : la création d'un alphabet, l'aménagement d'un corpus ou du statut d'une langue, l'élaboration des dictionnaires ou des livres de grammaire, l'interprétation et la traduction dans des consultations médicales, etc.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescrit/article/rbph_0035-0818_1965_num_43_3_2587 consulté le 17 juin 2015.

Zang Zang, P., Etaba Onana, R. B. (2016) « Les interactions verbales entre médecins chinois et patients dans les hôpitaux camerounais » in *Revue internationale d'études en langues modernes appliquées*, n°9/2016, pp. 31-45.

Zang Zang, P., Etaba Onana, R. B. (2014) « Problèmes linguistiques dans les milieux hospitaliers au Cameroun : cas de l'Hôpital général de Yaoundé et de l'Hôpital gynéco-obstétrique et pédiatrique de Yaoundé » in *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines : mélanges offerts en hommage au Pr. Joseph-Marie Essomba*, n°16, Université de Yaoundé 1, pp.136-165.

ANNEXES

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN
PAIX-TRAVAIL-PATRIE

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

FACULTÉ DES ARTS,
LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROON
PEACE- WORK- FATHERLAND

THE UNIVERSITY OF
YAOUNDE I

FACULTY OF ARTS, LETTERS
AND SOCIAL SCIENCES

DEPARTMENT OF FRENCH

Formulaire de consentement éclairé _____

FORMULAIRE DE PARTICIPATION À L'ENQUÊTE

Le but de cette étude est de mieux comprendre les divers facteurs influençant les échanges entre les médecins et patients, à l'effet d'améliorer la prise en charge de tous les patients. Les objectifs de l'enquête et les modalités de participation vous ont été clairement expliqués par l'enquêteur et une notice d'information vous a été remise.

Vous avez été informé des conditions de participation suivantes et les avez comprises :

- votre participation est totalement volontaire et vous pouvez l'interrompre à tout moment sans avoir à en préciser les raisons ;
- votre participation n'aura aucune conséquence sur votre prise en charge et ne perturbera pas le déroulement habituel de votre consultation ;
- votre participation est confidentielle : les informations concernant votre identité ne seront pas conservées dans les fichiers après la fin de l'enquête ;
- la protection des données vous concernant et relatives à votre participation à cette étude sera garantie : seules les personnes en charge de l'enquête y auront accès ;
- les données de cette enquête seront utilisées uniquement pour la recherche scientifique ;
- conformément aux dispositions légales en vigueur, vous bénéficiez à tout moment d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant.

Ayant disposé d'un temps de réflexion suffisant avant de prendre votre décision, vous avez accepté librement de participer à cette enquête.

Merci de bien vouloir préciser vos coordonnées :

Nom :

Prénom :

Préférences pour un appel téléphonique 15 jours après la consultation :

Jour d'appel :

Heure d'appel :

Téléphone :

Fait à, le ... / ... / 201... Signature :

✂.....✂

_____ Merci de bien vouloir préciser vos coordonnées :

Nom :

Prénom :

Ce bordereau a pour objectif d'informer votre médecin de votre participation à l'enquête, il ne sera pas conservé.

Tableau 1 : détails pratiques de l'étude par site

Détails de la collecte Sites	Lieu	Période de collecte	Médecins		NCO	NCE	E T
			C	CH			
HGY et HGOPY	Centre	Du 14/08/2009 - 14/02/2010	37	14	2130	150	36h
HRG	Nord	Du 18 - 22 /08/2014	12	-	147	74	13h47
HDG	Nord	Du 23 - 30/08/2014	-	09	80	30	12h
HDM	Centre	Du 1 ^{er} /12/2014 - 31/01/2015	02	12	145	34	14h
HRB	Est	Du 1 ^{er} - 27/02/2015	17	-	274	41	26h15

(Légende : NCO : nombre de consultations observées ; NCE : nombre de consultations enregistrées ; ET : durée totale de l'enregistrement ; C : camerounais ; CH : chinois.)

Tableau 2 : répartition des patients de l'HGY par pays et par langues parlées (février 2010)

Pays d'origine Enquêtés	Cameroun	Tchad	RCA	Nigéria	Guinée E.	Chine
s'exprimant en français et/ou anglais	169	02	02	02	00	00
Ne s'exprimant ni en anglais ni en français	50	18	00	00	05	02
Total 1	219	20	2	2	5	2
Total	250					

Tableau 3 : répartition linguistique des patients de l'HGOPY (janvier 2010)

Enquêtés Pays d'origine	Français et/ou anglais	Ni anglais ni français	Chinois	Total
Cameroun	117	33	0	150

Tableau 4 : répartition des patients de l'HRG par langues parlées (22/08/2014)

Enquêtés Langues parlées	Patients
Français et /ou anglais avec ou sans langues du nord	45
Fulfulde avec ou sans autres langues du Nord	87
Total	132

Tableau 5 : répartition des patients de l'HRB par langue parlée (février 2015)

Enquêtés Langues parlées	Patients
Français et/ou anglais avec ou sans autres langues nationales	91
Baya et/ou fulfulde	84
Autre(s) langue(s)	26
Total	201

Tableau 6: répartition des enquêtés de l'HDG par langues parlées (août 2014)

Enquêtés Langues parlées	Patients
Français et/ou anglais avec ou sans fulfulde/ guiddar	27
Fulfulde et/ou guiddar	44
Ni fulfulde, ni guiddar, ni français, ni anglais	09
Total	80

Tableau 7 : répartition des patients de l'HDM par langues parlées (janvier 2015)

Enquêtés Langues parlées	Patients
Français et/ou anglais	102
Ewondo (seulement)	31
Ni français, ni anglais, ni ewondo	12
Total	145

Paul ZANG ZANG is an Associate Professor of French linguistics at the University of Yaoundé I. Author of several scientific publications; he is currently the Coordinator of the IFACAM project (Inventaire du Français du Cameroun). He is also the Director of the project *Dictionnaire du Français en Afrique*. He is also the acting Deputy Director of the Institute Governance, Humanities and Social Sciences of The Pan-African University at the University of Yaoundé 2 and the acting Head of the Department of French of the University of Yaoundé 1.

Richard Bertrand ETABA ONANA is a research officer at the National Center for Education of the Minister of Scientific Research and Innovation of Cameroon. His research expertise embraces the following areas: linguistic, sociolinguistic, social sciences, communication and photography. He is currently making researches in the linguistic policies in medical area.

Pédagogie de la traduction

A Plea for Incorporating Science Fiction in the Translation Curriculum

Iulia Bobăilă Cătălin Mocodean
Babeş-Bolyai University *Connect Global*

ABSTRACT. The paper seeks to explore some of the issues related to the contemporary status of science fiction as a tool of knowledge transfer between the sciences and the humanities. Regardless of its name – science fiction, speculative fiction, paraliterature – this genre succeeded in convincing of its potential to educate and entertain the reader. The initial controversies about its place within the literary canon served as incentives for more nuanced definitions, as well as better articulated views on its capacity to inspire fresh and thought-provoking world perspectives. We argue that the inclusion of science fiction into the curriculum should not be reduced to an attempt to add an ‘alien touch’ to the texts usually approached in the classroom. In the last part of the paper, we aim at lending another dimension to the debates surrounding translation practice, focusing on science fiction translators’ testimonies, in order to cast light on prejudices and compare theoretical assumptions with the reality of the translation process.

Keywords: science fiction, curriculum, otherness, cognition, translation.

THE AVATARS OF A DEFINITION

No longer relegated to the fringes of culture, science fiction has become a genre in its own right and there is no stigma for a scholar to be involved in its study. Stemming from the desire to endow science-fiction with legitimacy, various definitions have been proposed along the years, from all-encompassing descriptions to the most succinct statements. Science-fiction may be one of those umbrella terms whose boundaries have expanded and contracted successively, depending on the fluctuations of different literary canons. Nonetheless, Suvin’s definition is still regarded as unrivalled by many fans and scholars alike:

[SF] is a literary genre whose necessary and sufficient conditions are the presence and the interaction of estrangement and cognition and whose main formal device is an imaginative framework alternative to the author’s empirical environment, and [...] is distinguished by the narrative dominance of a fictional ‘novum’ (novelty, innovation) validated by cognitive logic. (Suvin, 1979:7-8)

He establishes two key parameters within the confines of which science fiction operates – estrangement and cognition. The two notions anchor each other and while they may not necessarily dovetail seamlessly, they distinguish the genre within the grand scheme of literature. While estrangement might bring to mind

associations with the fantastic (fairytale, myth), the presence of cognition and the subsequent interactions between the two parameters create a sense of dynamism lacking in the latter genre. In other words, while estrangement might dull an audience's sense of reality, cognition brings critical intransigence to the table. Moreover, the two are bound together by the *novum*, which represents the object of both.

It is also true that the parameters Suvin refers to come across as rather abstract – in that sense, there are also more straightforward alternatives such as Rod Serling's symmetrical and poetic 'Fantasy is the impossible made probable. Science Fiction is the improbable made possible' (qtd. in McLean 2007) as well as the concise one proposed by Ann and Jeff Vandermeer in their 2016 anthology *The Big Book of Science Fiction* (2016:xvi), '[science fiction] depicts the future, whether in a stylized or realistic manner.'

I. COGNITIVE PATTERNS AND THE 'TWO CULTURES'

Despite being dubbed the 'literature of ideas' (Vint, 2014:113), science fiction was for a long time dismissed as a genre lacking in genuine literary quality, more often than not because of its associations with robots, aliens or androids. Scepticism regarding this genre has gradually subsided over the years, due to both the volume of works it has produced, as well as the wide acclaim received by Herbert's *Dune*, Gibson's *Neuromancer* or Bradbury's *Fahrenheit 451*, to cite just a few specific examples, which have facilitated a better understanding of both its specific stylistic choices and the deeper meanings that subsequently become apparent. With perceptions shifting, the genre's value as a cultural phenomenon came under the microscope – this is the reasoning Samuelson (1996) provides for seeking to get his students interested in science fiction:

My aim is to get them to read sf as a kind of literature (used as a description, not an honorific), worth examining as texts and cultural phenomena for what they contribute to our language and our understanding of ourselves.

The key concept of otherness is also worth mentioning in this particular context – indeed, in spite of being inextricably linked to science fiction works, it can be argued that it is precisely this trait which has led to some of the contemptuous perceptions of the genre. To understand otherness' importance in speculative fiction, one needs to delve a little deeper: what are the imaginary beings present in science fiction stories if not various projections of ourselves based on a certain author's experiences? The 'other' is, of course, a representation of the self:

Images of otherness in science fiction can be understood as a metaphor for forms of Otherness within society, or between societies, which have traditionally been built upon gendered divides or upon distinctions based on racial differences. (Cornea, 2013:275)

Merril's approach touches upon how science fiction can make us aware of certain aspects and realities in our own world by taking us on a journey to a seemingly puzzling or alien one.

Speculative fiction: stories whose objective is to explore, to discover, to learn, by means of projection, extrapolation, analogue, hypothesis-and-paper-experimentation, something about the nature of the universe, of man, or 'reality'. (Merril, 2017:27)

As such, far from being merely a kind of escapist literature, science fiction is a genre with a vast potential for interculturality. This was not a prevailing viewpoint in the past, however. More than two decades ago, Gunn was deploring the reluctant integration of science fiction into the teaching materials: 'Science-fiction courses may have to be smuggled into the curriculum under the pretense of serving other, more easily sanctioned purposes.' (Gunn, 1996:377)

Since then, the conflict between high-culture and low-culture has decreased in intensity, blurring boundaries and encouraging the proliferation of hybrid cultural forms. The academia has finally reacted by mitigating the harshness of its standards regarding the topics deemed acceptable for a higher education curriculum. We are not going to adopt Gunn's extreme, enthusiastic slogan – 'Let's save the world through science fiction' (McKitterick, 2017:7) – we cannot but acknowledge, however, the contribution of this genre to the cultural dynamic of the humanities. Science fiction texts are often very eclectic and their heterogeneity makes it difficult to strike the right balance between rigorous concepts and intricate narrative strategies. The willingness to approach speculative fiction texts in the curriculum can therefore yield surprising results:

Students who take pleasure in science fiction's speculative qualities, its engendering of a sense of wonder or estrangement, its exploitation of language's rich possibilities and inherent tensions, can be introduced to theoretical concepts and reading protocols specific to the genre which will enhance both their learning experiences and their understanding of literature's diverse potential. (Sawyer and Wright, 2011:6)

From a pedagogical perspective, articulating the connections between the discipline of thought required by science and the imaginative stimuli of literature encourages the emergence and consolidation of a more comprehensive worldview. Moreover, due to the science fiction genre's increasing quality, Westfahl (Westfahl, Slusser 2009:2) highlights its potential to educate less-informed readers 'by presenting accurate information in the palatable context of an entertaining story.' We can expand upon this idea by reminding the deeply entrenched view according to which those who have an affinity to the humanities are often reluctant

to explore scientific theories riddled with abstract concepts. Let's not forget that, in 1959, C. P. Snow was worried about the rift he identified between the sciences and the humanities, which finally led him to assume that we could unfortunately speak of 'two cultures'. In this sense, science fiction texts can become a fertile ground for debate, bridging the gap between the two. As Sawyer and Wright put it, when they argue their case for the study of science-fiction:

Its speculative nature, its incessant philosophizing on 'what if?', invites a comparative speculative response; it requires engagement with thought-experiments that confront and often overturn passive acceptance of contemporary conditions; it has the capacity to stimulate, to unsettle, to provoke the reader into an intellectual response. Constantly reinventing itself to react imaginatively to transformations in its cultural and ideological milieu, it remains the most vibrant of popular genres and affords considerable scholarly pleasure to those involved in its teaching and study. (Sawyer, Wright, 2011:1)

No wonder, then, that some science fiction texts question the reliability of knowledge and put to test the limits of epistemology, whereas others can trigger lively debates regarding the tensions between emotions and moral standards. They can serve as 'pretexts' for discussing a wide range of topics, from history to science and to the art of fiction, as long as they are selected depending on specific pedagogical aims.

II. SCIENCE FICTION IN THE TRANSLATION CURRICULUM – TEXTS AND (PEDAGOGICAL) PRETEXTS

We can start from the obvious assumptions that the translation of science fiction may inspire scientists, facilitate the dissemination of innovative scientific ideas and favour the understanding of the inner working of new inventions. In order to achieve all these aims, the translators of said texts may have to ransack terminological databases, while striving to render the author's style and flights of imagination. On a number of occasions, flexing their 'lexical muscles' when dealing with invented words and summoning up courage to interpret an 'otherworldly' sense of humour in the conversation between a human being and an alien might also come in handy. We therefore think that, when discussing the curricular implications, both literary and technical translation courses could benefit from using science fiction texts as a pedagogical tool.

In the 'Foreword' to an anthology of *The Best Japanese Science Fiction Stories* (1997), a book dedicated to the team of translators who made it possible, Grania Davis brings to the fore three main elements in the translator's work: linguistic proficiency, familiarity with the discursive patterns in science fiction, and the ability to resonate strongly with the essence of the story. Her comment

represents a salutary recognition of the explicit and implicit hurdles encountered in this type of texts, which can be even more daunting when the cultural dissimilarities of the source culture and target culture are taken into account:

Consider the difficulties of translating science fiction from Japanese to English. The complex nuances of language and culture are often very subtle, and Japanese uses three interchangeable alphabets! How many people are fluent in both languages, familiar with the SF genre, and able to capture the 'soul' of a story? (Davis, 1997:10)

Being familiar with the profile and expectations of the reader is a first step towards identifying adequate translation options. Unjustly denigrated by the scholars, prior to the acceptance of science fiction by the academia, the reader of these texts was considered as unsophisticated as the genre itself. Perhaps exasperated by science fiction's early struggle for status, Brian Aldiss expressed his views in a rather trenchant statement, reminding us that the target reader of science fiction is no stranger to the literary standards of his time: 'Science fiction – the fact needs emphasizing – is no more written for scientists and technologists than ghost stories were written for ghosts.' (Aldiss, 1961:10) Translation students should know, therefore, that many science fiction texts can spark an intense emotional response and their translation has to reflect that.

Additionally, one of the salient features of science fiction is that the short story is still thriving within this genre. As a result, it becomes possible to tackle the translation process in all its facets, from the discourse analysis stage to the finite target text, making it easier for the translator apprentice to check the terminological consistency in the target language. Consequently, while assessing the completion of all translation tasks may be intimidating in the case of longer texts, the sense of achievement triggered by what might turn out to be – why not? – a publishable short story is undeniable.

Science fiction's residence in a sort of third space between the humanities and scientific thought brings with it a series of particular challenges. Various translators around the world have pointed out that science fiction deals with an amalgam of socio-political and cultural issues, technical jargon, as well as bold speculations on the future. Michael Kandel, widely-acclaimed English translator of Polish science fiction writer Stanisław Lem, puts it thusly:

A writer, writing about an alternate reality or a world of the future makes up words wholesale. The translator must do something analogous in the second language – meaning that the original wordplay and the original concepts both need to be understood. (Kandel, qtd. in Pinchefskey, 2006)

Contrary to expectations, a number of science fiction translators claim that rendering the technical terms and jargon which are staples of this type of texts represents the straightforward part of their task – indeed, Ken Liu, renowned

English translator of Chinese science fiction was rather curt when asked about this specific aspect in an interview:

This is a common misconception. Technical language and jargon are extremely easy to translate because the worldwide modern language of science and technology is English. Therefore, most technical terms and even made-up jargon in Chinese are direct translations from English or are patterned on English terms. (Liu, 2016)

In other words, while imagination and creativity should certainly be key components of a science fiction translator's 'arsenal', perhaps it is not on the technical side that these two come in. That is not to say that dealing with the aforementioned aspect of science fiction translation does not require any sort of preparation – quite the contrary. The aforementioned Kandel, for example, highlights the importance of at least some semblance of scientific background on the translator's part with the following the glaring mistake attributed to a fellow translator from Polish, '[...] the term *Brownian motion*, the random motion of particles in a liquid or gas, named after the botanist Robert Brown, [was translated] as *brown movements*.' (Kandel, 2015)

While it is clear that rendering technical terms and jargon requires either a degree of familiarity or a period of immersion in the relevant material and/or fields, creative solutions to translation conundrums can be discovered at this 'straightforward' stage of the process as well – Kandel cites one such example when translating a mathematical poem from Lem's *Cyberiad*. In order to make the translation sound genuine he had resorted to using terminology from various advanced math books, discovering during later conversations with Lem that the author's creative process had followed a similar path.

But what is the solution when the notion a translator has to render does not exist in the target language/culture? Kobayashi (qtd. in Pinchefskey, 2006) mentions the example of the word 'uplift', coined in Japanese in the comically transcribed version 'appu-rifuto', a choice which owes a lot to the Japanese language's propensity towards importing neologisms.

Others, such as Liu, resort to the dreaded (among translators) footnote in order to compensate for certain cultural imbalances, such as the lopsided relationship between Chinese culture and the West. As he explains:

They're typically extremely important cultural concepts or well-known historical figures that form the interpretive background of every average Chinese reader. [...] I can't expect the average Anglophone reader to have access to the same interpretive background, and footnotes are thus necessary to help the Anglophone reader understand plots points such as why aiming a powerful radio antenna at the sun during the Cultural Revolution would be a politically provocative act. (Liu, 2016)

Concurrently, there are situations where the translator has to take a step back in order to render the source text's meaning. In this sense, there is the specific example of the first English translation of Lem's magnum opus *Solaris* undertaken by Cox and Kilmartin in 1970. This particular attempt was actually based on a French translation, which in itself is problematic given that it entailed a transition from Slavic to a Romance language and finally into a Germanic one – as Johnston puts it, 'Much is lost when a book is re-translated from an intermediary translation into English' (qtd. in Flood, 2011). This was compounded by outright distortions and omissions such as the decision to translate the titular characters' names, Harey and Snaut, into Rheya and Snow, or the rendering of certain passages of dialogue into unremarkable descriptive narrations, thereby robbing scenes of the originally intended sense of urgency and tension. Needless to say, Johnston's own translation kept the titular characters' original names intact, among other more organic choices, not least due to their contributing to the source text's originality. It serves to underline how sometimes the translator's job comes down to appropriating the role of 'stagehand', as Kandel terms it, '[...] who works offstage, behind the curtain', allowing the author's voice to take centre stage.

CONCLUSIONS

Taking into account the examples that have been put forward in the above lines, it is rather clear that there is no one definitive pattern a translator has to adhere to when it comes to science fiction texts. It is interesting to note that a common theme between the translators cited here, whose language combinations range from Chinese to English, Polish to English, Russian to English and Spanish to English, was that cultural difficulties can be more challenging than technical terms.

Due to its ability to transcend technological and conceptual borders, science fiction remains unique within the so-called 'literature of ideas'. While its readers revel in discovering the host of paradoxes and alternative worlds typical for this genre, it is incumbent upon the translators to make the most of the innovative lexis and intriguing visions of the future.

Bibliography

- Aldiss Brian W. (1961) "Introduction" in B. Aldiss (ed.), *Penguin Science Fiction*, Hammondsworth UK, Penguin.
- Cornea C. (2005) "Figurations of the Cyborg in Contemporary Science Fiction and Film" in D. Seed (ed.), *A Companion to Science Fiction*, Malden, MA: Blackwell, 2005, pp. 275-288.
- Davis G. (1997) "Foreword" in J. L. Apostolou and M. H. Greenburg (eds.) (1997), *The Best Japanese Science Fiction Stories*, Fort Lee, Barricade Books.
- Flood A. (2011), "First ever direct English translation of Solaris published" in *The Guardian*, Wednesday, 15 June 2011, <https://www.theguardian.com/books/2011/jun/15/first-direct-translation-solaris>, Accessed June 10, 2017

- Gunn J. (1996) "Teaching Science Fiction" in *Science Fiction Studies*, Vol. 23, No. 3 (Nov, 1996), pp. 377-384.
- Kandel M. (2015) "Trying to Build a Tower That Reaches Heaven: Interview with Translator Michael Kandel", interview conducted by Maria Khodorkovsky, <https://www.altalang.com/beyond-words/2015/07/14/trying-build-tower-reaches-heaven-interview-translator-michael-kandel/>, Accessed June 12, 2017
- Liu K. (2016) „Q&A: Ken Liu talks translating, Chinese science fiction, and his own writing“, *The National Book Review*, <http://www.thenationalbookreview.com/features/2016/9/22/qa-ken-liu-talks-translating-chinese-science-fiction-and-his-own-writing> (2016), Accessed June 10, 2017
- McKitterick C. (2017) "Foreword" in M.R. Page, E. Donald (ed.) *Saving the World Through Science Fiction: James Gunn, Writer, Teacher and Scholar (Critical Explorations in Science Fiction and Fantasy)*, Jefferson North Carolina and London, McFarlan & Company Inc.
- McLean G. (2007) "The new sci-fi" in *The Guardian*, Wednesday 27 June 2007, <https://www.theguardian.com/media/2007/jun/27/broadcasting.comment>, Accessed June 14, 2017
- Merril J. (2017) "What do you mean: Science? Fiction?" in Rob Latham *Science Fiction Criticism: An Anthology of Essential Writings*, London /New York: Bloomsbury Academic.
- Pinchefsky C. (2006) „How Do You Say "Uplift" in French? A look at translation in science fiction“ in *InterGalactic Medicine Show*, February, 2016, http://www.intergalacticmedicineshow.com/cgi-bin/mag.cgi?do=columns&vol=carol_pinchefsky&article=005, Accessed June 12, 2017
- Samuelson, D. N. (1996) "Adventures in Paraliterature" in *Science Fiction Studies*, no. 70, Volume 23, Part 3, November 1996, <http://www.depauw.edu/sfs/backissues/70/samuelson70art.htm> Accessed June 9, 2017
- Sawyer, A. and Wright P. (2011) *Teaching Science Fiction*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- Snow C.P. (1961) *The Two Cultures and the Scientific Revolution. The REDE Lecture*. New York, Cambridge University Press.
- Suvin D. (1979) *Metamorphoses of Science Fiction*, New Haven, Yale University Press.
- Vandermeer J., Vandermeer A. (ed.) (2016) *The Big Book of Science Fiction*, New York, Vintage.
- Vint S. (2014) *Science Fiction: A Guide for the Perplexed*, London /New York, Bloomsbury Academic.
- Westfahl G., Slusser G. (2009) (ed.) *Science Fiction and the Two Cultures: Essays on Bridging the Gap Between the Sciences and the Humanities*, Jefferson North Carolina and London, McFarlan & Company Inc.

Iulia BOBĂILĂ PhD is a lecturer in the Department of Applied Modern Languages of the Babeş-Bolyai University, Romania. Her main research interests are applied linguistics, conference interpreting and translation studies. She has translated several works from Spanish into Romanian and published articles on scientific and literary translation.

Cătălin MOCODEAN holds a Bachelor's Degree in Applied Modern Languages, as well as a Master's Degree in British Cultural Studies (both at Babeş-Bolyai University). His main research interests are multiculturalism, linguistics and history. His current position in a US-based multinational translation services company, with offices in Europe, involves significant work in intercultural communication.

Les rendez-vous terminologiques

Traduire le concept d'État dans un empire. L'exemple du traité de Küçük Kaynarca¹ signé entre l'Empire ottoman et l'Empire de Russie en 1774

Elvin ABBASBEYLI

Université de Strasbourg / INALCO

Abstract. The translation of concepts belonging to different political cultures is always difficult but not insurmountable. The dragomans of the Ottoman and Russian Empires, translators of the peace treaties, did not escape these terminological obstacles. The concept of State was one of those difficult terms to translate in the context of an empire. In this article, we study the strategies used by these dragomans to resolve or to bypass the difficulties of translation. For that purpose, we analyze the Italian word *Stato* used in the original version and the translations (Turkish and Russian) of the Küçük Kaynarca Treaty signed between the Ottoman Empire and the Russian Empire in 1774.

Keywords: terminology, translation, Ottoman Empire, Russian Empire, Treaty of Küçük Kaynarca, concept of State.

*« Un résidu d'intraduisibilité dont aucun traducteur,
bon ou mauvais, ne pourra triompher... »*

(Jean-René Ladmiral, *Traduire : théorèmes pour la traduction*)

INTRODUCTION

Traduire un texte signifie transposer dans une autre culture la pensée émanant de l'original. Ce processus est souvent difficile en raison des notions culturelles et des obstacles terminologiques, en particulier lorsqu'il s'agit d'un texte qui a une valeur juridique. Les termes du texte source sont parfois porteurs de nouveaux concepts dans le texte cible. Ces obstacles ne peuvent être surmontés que grâce à diverses stratégies dont nous allons parler dans cet article.

Un de ces concepts est celui d'État, dont la traduction ne poserait presque aucun problème aujourd'hui, même dans un royaume ou un émirat, car il est bien ancré dans le monde actuel². Mais cela n'a pas toujours été le cas, surtout à l'époque de l'Empire ottoman. Comment ce concept a-t-il été traduit dans des empires tels que l'Empire ottoman et l'Empire de Russie ? Quelles stratégies ont été adoptées par les dragomans chargés de la traduction des documents officiels

¹ Küçük Kaynarca, connu aussi sous le nom de Koutchouk-Kaïnardji.

² Aujourd'hui, certaines monarchies du monde arabe utilisent aussi bien le terme *devlet* (دولة) que *memleket* (مملكة) existant dans le traité de Küçük Kaynarca. Par exemple, l'État du Qatar s'appelle en arabe قطر دولة (*Dawlat Qatar*) alors que le Royaume du Maroc est المغربية المملكة (*al-Mamlakah al-Maghribiyah*).

pour surmonter cette difficulté terminologique ? Ont-ils ainsi contribué à l'enrichissement de la terminologie de leurs pays respectifs grâce aux efforts consentis ? Nous essayerons de répondre à ces questions en nous basant sur un article du traité de Küçük Kaynarca que nous avons choisi afin d'illustrer notre propos.

I. LE TRAITÉ DE KÜÇÜK KAYNARCA

Le traité de Küçük Kaynarca a été conclu dans le village homonyme³ le 21 juillet 1774 entre l'Empire ottoman (Sultan Abdul Hamid I^{er}) et l'Empire de Russie (Catherine II de toutes les Russies). Même s'il a mis fin à la guerre russo-ottomane de 1768-1774⁴, ce traité a été un des plus défavorables signés par l'Empire ottoman. Ses conséquences ont été regrettables aussi bien pour ce dernier que pour le Khanat de Crimée (Beydilli, 2002 : 526). L'Empire ottoman a été obligé de renoncer à sa suzeraineté sur la Crimée et d'octroyer « l'indépendance » aux Tatars de Crimée (Heywood, 1980 : 312) en reconnaissant leur droit de choisir leur khan. La Crimée est ainsi devenue un Khanat indépendant (Beydilli, 2002 : 526). La mer Noire, qui était une mer intérieure de l'Empire ottoman depuis quatre siècles, est sortie de sous son contrôle tandis que l'Empire de Russie a gagné du terrain autour de cette mer (Beydilli, 2002 : 526, Heywood, 1980 : 312) et a obtenu une base stratégique sûre et permanente sur la côte septentrionale de la mer Noire (Heywood, 1980 : 312). En vertu de l'article 13, l'Empire ottoman était obligé de concéder à Catherine II et à ses successeurs le titre de *padişah* (پادشاه) en utilisant l'expression *tamamen Rusyaların Padişahu*, c'est-à-dire « Impératrice/Empereur de toutes les Russies ». Suite à ce traité qui, selon Hammer, était un désastre pour l'Empire ottoman, ce dernier n'a pas pour autant perdu beaucoup de territoires (Hammer, 1833 : 577-852). En revanche, les articles du traité au sujet de l'intervention de l'Empire de Russie dans les affaires de la Valachie⁵ (*Eflak*) et de Bogdan⁶ (*Boğdan*) et la protection des orthodoxes par les Russes étaient vus comme une intervention cachée dans les affaires de l'Empire ottoman. L'Empire de Russie pouvait intervenir dans les affaires ottomanes en prétextant des questions liées aux orthodoxes de l'Empire ottoman (Beydilli, 2002 : 526).

³ Actuellement, le village de Kaynardja (*Кайнарджа*). Il se trouve au nord-ouest de la Bulgarie, à la frontière avec la Roumanie dans la région de la Dobrogée ou Dobroudja (*Добруджа* en bulgare, *Dobrogea* en roumain).

⁴ La sixième guerre russo-ottomane, qui a débuté en 1768 et s'est terminée en 1774. Cette guerre a opposé l'Empire de Russie à l'Empire ottoman, allié du Khanat de Crimée. L'Empire de Russie avait l'intention d'obtenir un débouché sur la mer Noire.

⁵ La Valachie ou Valaquie (*Валачия* en russe, *Eflâk* en turc, *Valacchia* en italien) est une région historique et géographique du sud de la Roumanie.

⁶ Bogdan (*Boğdan*) était un nom que les Ottomans donnaient à la Moldavie et à certaines régions roumaines voisines de la Moldavie (<https://tr.wikipedia.org/wiki/Bo%C4%9Fdan>).

Le traité de Küçük Kaynarca est composé d'une « Introduction » (*Başlangıç*), suivie de 28 articles, d'une « Conclusion » (*Hâtıme*) et de 2 articles séparés. Il a été préparé en italien et traduit en turc et en russe. Nous avons pris la traduction française tirée du recueil de Gabriel Noradounghian (1897 : 319-334) pour expliquer les termes dans les trois langues du traité. La délégation ottomane a signé les versions turque et italienne. Quant à la délégation russe, elle a apposé sa signature sur les versions russe et italienne. Cette information est indiquée dans l'Article 28 du traité (Davison, 1976 : 469). Il est également intéressant de noter que la langue de la délégation ottomane était désignée dans le même article comme « *Türkî lisani* » (langue turque). Les Ottomans n'avaient pas désigné cette langue comme « langue ottomane » ou « turc ottoman »⁷.

Lors de l'échange des exemplaires, le chef de la délégation russe a présenté à la délégation ottomane les exemplaires du traité rédigés en russe et en italien. La délégation ottomane a donné les textes en turc et en italien (Droujinina, 1955 : 272-273). L'analyse complète des trois versions de ce traité nous a permis de constater que le texte original avait été préparé en italien et ensuite traduit en turc et en russe. L'original italien était un document commun pour les deux parties. Selon Davison, si les textes turc et russe ne concordaient pas sur un point quelconque, c'est le texte italien qui devait être vérifié (Davison, 1976 : 469). L'italien, qui était la langue des relations internationales de l'époque dans ce périmètre, semble être « la langue-relais » ou « la langue-compromis ».

Nous avons choisi ce traité de paix pour plusieurs raisons. D'abord, il est signé entre deux empires. Ensuite, il est trilingue, avec l'italien comme texte original et les traductions en turc et en russe. Enfin, il date du XVIII^e siècle. Il est donc assez ancien pour mettre en évidence des difficultés terminologiques. Cependant, les trois langues ne sont pas très difficiles à comprendre si nous utilisons les bons dictionnaires de l'époque. Avant d'analyser en détail et de manière étymologique les termes utilisés en turc et en russe, nous présentons l'article où apparaît le concept d'État dans différents syntagmes. Nous présentons d'abord les textes italien, turc, russe et ensuite la traduction française de Noradounghian. Ces syntagmes sont soulignés en gras.

Article 9

IT

(Martens, 1795 : 606-638)

« I Dragomani, che servono appresso i Ministri Russi che sono in Constantinopoli, di qualunque nazione che fessero, come che sono persone imiegate negli affari di Stato, e consequentemente servono ad ambidue gl'Imperj, debbono essere considerati, a trattati con ogni benignità negli affari imposti loro da' Superiori rispettivi, e non debbono essere molestati. »

⁷ La langue de l'Empire ottoman était souvent appelée l'ottoman (عثمانی لسان *Lisān-ı Osmānī*) ou le turc (تورکی لسان *Lisān-ı Türkî*). Il y avait également la version « le turc ottoman » (en turc : *osmanlı türkçesi*). Dans le traité de Küçük Kaynarca, c'est la version *Türkî lisani* ou *Lisān-ı Türkî* qui est indiquée comme le nom de la langue.

TR
(Erim, 1953 : 121-137)

« *Mahrusa-i Konstantiniyye'den mukim Rusya elçilerinin hidmetinde bulunan tercümanlar her ne milletden olur ise devlet umuruna hidmet eylediklerine binaen hidmetleri iki devlete raci olmagla kemal-i müürvet ile muamele ve itibar olunalar ve mahdûmları tarafından kendulerine sipariş olunan mevad için şayeste-i müahaza olmak caiz olmaya.* »

RU
(Droujinina, 1955 : 349-360).

« *Переводчики, служащие при российских министрах, в Константинополе находящиеся, какой бы нации они ни были, поелику суть люди в государственных делах упражняющиеся, следственно, и обеим империям служащие, должны быть уважаемы и трактуемы со всякой благосклонностью, в налагаемых же на них от начальников их делах не должны они терпеть.* »

FR
(Noradounghian, 1897 : 319-334)

« *Les Drogmans auprès des Ministres russes résidant à Constantinople, de quelque nation qu'ils soient, étant des officiers employés à des affaires d'État, et servant par conséquent les deux Empires, doivent être considérés et traités avec les plus grands égards dans les affaires dont ils sont chargés par leurs supérieurs respectifs et n'éprouveront aucune vexation.* »

II. L'ARTICLE 9 DU TRAITÉ DE KÜÇÜK KAYNARCA

Le concept d'État, qui apparaît dans l'article 9 du traité de Küçük Kaynarca, est nouveau pour les deux empires. Cette nouveauté vient du fait que l'original a été préparé en italien, une langue du monde occidental, qui utilisait déjà ce concept. Dans l'original italien, c'est le mot *Stato* (État) qui est utilisé dans l'expression *gli affari di Stato* (des affaires d'État⁸). La délégation ottomane a pris le mot *devlet* (دولت) pour traduire ce concept comme *devlet umûru* (دولت امورو). Quant aux Russes, ils ont opté pour le terme *государство* (gosudarstvo) et ont rendu l'idée par *государственные дела* (gosudarstvenniyé dela) en utilisant l'adjectif *государственный*⁹ (gosudarstvenniy) que nous pouvons traduire par « étatique ».

Grâce à l'analyse étymologique des mots *devlet* et *государство* nous pouvons comprendre la raison de leur choix par les drogmans des deux délégations.

⁸ La traduction de Noradounghian. Nous indiquerons à chaque fois si la traduction française est de nous ou tirée de son recueil.

⁹ Il s'agit du singulier de *государственные* (étatiques).

III. L'ANALYSE ÉTYMOLOGIQUE DES TERMES TURC ET RUSSE

Nous rencontrons le terme *devlet* (دولت) et ses deux pluriels *düvel* (دول) et *devleteyn* (دولتین) dans de nombreux articles du traité de Küçük Kaynarca, soit-il seul ou dans une expression. Cependant, l'article 9 est le seul endroit où le mot *devlet* est employé pour rendre le concept d'État. Ailleurs, il est utilisé pour traduire les termes italiens tels que *potenza*¹⁰ (puissance), *impero*¹¹ (empire), *provincia*¹² (provinces).

Le mot *devlet* (*dawla* en arabe et *dowlat* en persan) est construit sur la racine trilittère *DWL* (د و ل) et signifie « tourner, alterner ». En syriaque, le radical *DÂL* (د آ ل) exprime l'idée de « mouvoir, remuer » (Amir-Moezzi, 2013 : 54). Selon Orkhan Mir-Kasimov (Mir-Kasimov, 2013 : 403-404), ce mot signifiait à l'origine « l'idée de la roue du temps qui tourne en produisant les changements et en particulier de la chance ». Il pouvait ainsi avoir le sens d'« une conception du pouvoir, des lignées de haut rang, de la fortune royale comme autant d'éléments transmis dans le temps, dans une succession ininterrompue, comme le pouvoir califal » (Mir-Kasimov, 2013 : 403-404). Orkhan Mir-Kasimov avance que l'Empire ottoman, qui se voyait comme l'héritier « du califat de Bagdad à la tête de l'Empire musulman », a adopté tel quel ce mot « qui exprimait la conception du pouvoir califal » (idem). De fait, les dictionnaires arabe et ottoman donnent des définitions proches du mot *devlet* : « changement, surtout un changement pour le mieux » ; « chance, prospérité, succès, haut rang » ; « État, pouvoir » (Mir-Kasimov, 2013 : 403-404). D'après Mohammad Ali Amir-Moezzi, le mot *dawla* est utilisé dans le sens probable de « période de pouvoir » dès la fondation du califat abbasside au milieu du VIII^e siècle. Le fondateur de cette dynastie, Abû l-'Abbâs al-Saffâh (السفاح الله عبد العباس أبو), avait également utilisé ce terme dans son discours d'intronisation (Amir-Moezzi, 2013 : 55).

Ce mot et ses deux pluriels sont présents dans le dictionnaire de Meninski¹³ datant du XVII^e siècle. Il y est transcrit au singulier comme *dewlet*, *dūlet* (دولة) et *düwel* (دول), *dewlāt*, *dūlāt* (دولت). L'auteur fait remonter l'origine de ce mot à l'accadien (*dūlāt*) (Meninski, 1630 : 2185-2186). En consultant ce dictionnaire, nous repérons des significations tels que « fortune, bonheur, prospérité, richesse, royaume, empire, État ». L'auteur cite la phrase de *Eski dewlettür*¹⁴ (اسکی دولتدر) comme exemple et en donne les traductions dans plusieurs langues : *Antiquum est Regnum* (latin), *C'est un ancien Royaume* (français), *Es ist ein altes Reich* (allemand), *È un'antico Stato*, *ò Regno* (italien), *Dawne to Pánstwo* (polonais).

¹⁰ Article 1.

¹¹ Article 2.

¹² Article 24.

¹³ Nous préservons l'orthographe des mots de ce dictionnaire.

¹⁴ Nous gardons l'orthographe en alphabet latin des mots turcs utilisés tels quels dans ce dictionnaire.

Seule une des versions italiennes a le sens d'État (*Stato*). Les autres langues traduisent le mot *devlet* en tant que « royaume ». Selon le dictionnaire, l'expression *dewletī ālīje* (دولت علیہ) est traduite en latin comme « Imperium excelium, dignitas Imperialis, Domus Othomanica ».

Dans ce dictionnaire, l'expression de *iki dewlet* (ایکی دولت) est rendue par « utriusque Imperii » en latin et « duo Imperij » en italien (Meninski, 1630 : 2185-2186). Comme il ressort des exemples cités du dictionnaire de Meninski, le mot *devlet* n'englobait pas encore à cette période la notion moderne d'État¹⁵. Cependant, Orkhan Mir-Kasimov estime que ce mot est « la contrepartie la plus exacte » du concept d'État. Il rend ainsi l'idée d'État « telle qu'on la retrouve dans tous les pays de culture musulmane » (Mir-Kasimov, 2013 : 403).

Quant au terme *государство*, le drogman de la délégation russe l'a employé pour traduire le concept d'État contenu dans l'expression italienne *gli affari di Stato*. La traduction littérale de ce vocable est « souveraineté » (Camus, 2013 : 354). Généralisé en russe au XVI^e siècle, il a pris son acception actuelle d'État au XVII^e siècle (Tchernykh, 1999 : 210). Il vient du mot *государь* (gossouдар)¹⁶ qui signifie en russe le « chef d'un État monarchique/d'une monarchie » (*глава монархического государства*) (Tchernykh, 1999 : 210). Le mot *государь*, qui a commencé à être utilisé en russe à partir du XVI^e siècle (Vasmer, 1986 : 448), est une autre forme de *господарь* (gospodar). Selon le dictionnaire de Tchernykh, il est très difficile d'établir la date exacte de son utilisation généralisée en russe, car il était souvent abrégé dans les manuscrits (Tchernykh, 1999 : 210). Dans le *Словарь русского языка XI - XVII вв* [Dictionnaire de la langue russe des XI^e-XVII^e siècles], nous pouvons voir que le mot *государство* a les valeurs suivantes :

- 1) fonction de souverain: *быть на государстве*¹⁷ (être souverain) ;
- 2) exercice de la fonction du souverain : « *la dixième année du règne [государства] du Grand Prince Vasilij Ivanovič de toute la Russie* » (1515) ;
- 3) territoire défini par la fonction du souverain, État : « *Ivan ne se détournera point du service de l'État [adjectif государственной « du souverain »], n'ira dans aucuns autres États [государства]* » (1635) [sic] (Camus, 2013 : 358).

Il existait deux graphies (*госдарь* ou *госудрство*) de ce mot. Rémi Camus avance les XV^e-XVI^e siècles comme époque de l'apparition du mot *государство*, « au moment même où se forge le latinisme occidental 'État' (*Le Prince* de Machiavel fut publié en 1532). Mais, il faudra beaucoup de temps avant qu'il ne soit employé comme l'équivalent du mot 'État' » (Camus, 2013 : 359). En 1820, c'est par le mot « empire » ou « Patrie » qu'il est traduit en français dans *История*

¹⁵ Les XVII^e et XVIII^e siècles.

¹⁶ Son féminin est *государыня*. Parfois, il peut être traduit par « monarque » et « prince ».

¹⁷ Littéralement, « être à la souveraineté ».

государства российского [L'histoire de l'empire de Russie] de N.M. Karamzine. Certains étymologistes estiment que le mot *государь* est la version déformée du mot *господарь* sous l'influence du mot *суд* (tribunal). Mais, Rémi Camus souligne qu'« il s'agit là d'une étymologie très hypothétique » (2013 : 359-360).

Comme nous l'avons précisé plus haut, le mot *devlet*, employé par le drogman, apparaît dans certains articles du traité. Il sert à traduire des termes italiens tels que *potenza* et *impero*. En employant ce mot, le drogman ottoman lui a donné une nouvelle signification, celle d'État. Contrairement au drogman ottoman, le traducteur russe n'a pas choisi un terme déjà existant dans le traité pour lui donner une nouvelle acception. Il existe dans le traité des termes tels que *страна* (pays), *империя* (empire), *держава* (puissance). Bien au contraire, il a puisé dans la langue russe pour trouver le terme *государство* et lui a donné une nouvelle signification.

CONCLUSION

Après un survol rapide de l'étymologie des termes turc et russe utilisés pour traduire le concept d'État dans le traité de Küçük Kaynarca, nous constatons que les deux délégations n'ont pas inventé de néologismes. Bien au contraire, elles ont puisé dans leur langues respectives et ont su donner aux termes déjà existants des acceptions nouvelles. Il est intéressant de noter que les deux termes choisis en russe et en turc sont très liés au pouvoir en place. Ainsi, le mot *devlet*, qui était synonyme de l'empire, du royaume et de la puissance chez les Ottomans et qui exprimait « la conception du pouvoir califal », a été adapté pour rendre ce concept plus compréhensible dans la langue cible. Le traducteur russe a opté pour la même stratégie. En prenant le mot *государство*, lié à l'exercice de la fonction du souverain, il a su rendre l'idée véhiculée par la version italienne du traité.

Même si les drogman ottoman et russe n'ont pas créé de néologismes, ils ont enrichi leurs langues respectives par cet apport. Aujourd'hui, les mots *devlet* et *государство* sont utilisés en Turquie et en Russie comme l'équivalent parfait du concept d'État véhiculé par le mot italien *Stato* du traité de Küçük Kaynarca.

Bibliographie

- Amir-Moezzi, M.A. (2013) « L'arabe et le persan. État, *dawla* » in Legendre, P. *Tour du monde des concepts*. Nantes, Fayard, pp. 55-57.
- Beydilli, K. (2002) « Küçük Kaynarca antlaşması » [Traité de Küçük Kaynarca] in *İslâm Ansiklopedisi*, Vol. 26, pp. 524-527.
- Breuillard, J. (1998) « Les enjeux de la traduction, dans la Russie au XVIII^e siècle et du début du XIX^e » in *Slavica Occitania*, Université de Toulouse-Le Mirail, pp.118-142.
- Camus, R. (2013) « Le russe. État, государство *gosudarstvo*, штар *štat* » in Legendre, P. *Tour du monde des concepts*. Nantes, Fayard, pp. 354-361.
- Davison, R.H. (1976) « 'Russian Skill and Turkish Imbecility': The Treaty of Kuchuk Kainardji Reconsidered » in *Slavic Review*, Vol. 35, n° 3, pp. 463-483.

- Дружинина, Е.И. (1955) *Кючук-Кайнарджийский мир 1774 года: его подготовка и заключение* (Droujinina, E.I. La paix de Küçük Kaynara de 1774: sa préparation et sa signature). Académie des sciences de l'URSS.
- Erim, N. (1953) *Devletlerarası hukuku ve siyasi tarihi metinleri. Osmanlı İmparatorluğu andlaşmaları* [Textes de droit international et d'histoire politique. Traités de l'Empire ottoman], Ankara, Vol.1, pp. 121-137.
- Фасмер, М., О. Трубачев. (1986) *Этимологический словарь русского языка* (Vasmer, M. et Troubatchev, O. Dictionnaire étymologique de la langue russe). Moscou, Progres, 2^e éd.; Vol. 1, p. 448.
- Hammer, J. (1833) *Geschichte des osmanischen Reiches*, C.A. Hartleben, Vol 8, pp. 577-852.
- Heywood, C.J. (1980) « Küçük Kaynardja. » in *Encyclopédie de l'Islam*, Paris, Brill, Vol 5, pp. 313-313.
- Martens, Ch. (1795) « Recueil des principaux traités d'Alliance, de Paix, de Trêve, de Neutralité, de commerce, d'échange etc. conclus par les Puissances de l'Europe tant entre elles qu'avec les Puissances et États dans d'autres parties du monde, depuis 1761 jusqu'à présent », Gottingue, Vol. 4, pp. 606-638.
- Meninski, F. (1630) *Thesaurus linguarum orientalium, Turcicae, Arabicae, Persicae ... et grammatica Turcica cum adjectis ad singula ejus capita praeceptis grammaticis Arabicae et Persicae linguae etc.* - *Viennae Austriae 1680-87*, Vienne, Autriche, Vol. 1, pp. 2185-2186.
- Mir-Kasimov, O. (2013) « Le turc. État, devlet » in Legendre, P. *Tour du monde des concepts*. Nantes, Fayard, pp. 403-405.
- Noradounghian, G. (1897) *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman, Traités, conventions, arrangements, déclarations, protocoles, procès-verbaux, firmans, lettres patentes et autres documents relatifs au droit public extérieur de la Turquie (1300-1789)*. Paris, Cotillon, Vol 1, pp. 319-334.
- Черных, П.Я. (1999) *Историко-этимологический словарь современного русского языка* (Tchernykh, P.Y. Dictionnaire historico-étymologique du russe moderne), Moscou, Russkiy yazik, 3^e éd., Vol. 1, p. 210.

Elvin ABBASBEYLI is the first Azerbaijani member of the AIIC and an accredited conference interpreter for the President of France and his Government, the European Union, and the Council of Europe. He holds a PhD in Turkish Studies (Translation Studies) from the University of Strasbourg and teaches the Azerbaijani language at INALCO in Paris.

Le sucré, le mielleux, le mièvre : figuration et transfiguration langagière du sucre

Rim Ben Yacoub

Université de Tunis, Université de Carthage

Abstract. This paper proposes a study of linguistic practices sending back to various linguistic uses of the terms *sugar* (sucre) and *honey* (miel) in French and Tunisian. These uses will be treated in their analogical dimension in connection with the sociocultural representations circulating in both societies.

Keywords: analogy, gestalt, linguistic use, social representation, transfiguration.

INTRODUCTION

Symboles importants des cultures et des religions et véritables régals pour les papilles, *miel* et *sucre* ont longtemps marqué les cultures et les nations tant dans leur pratiques artistiques et littéraires que dans leurs pratiques langagières. Dans cette perspective, nous proposons dans le cadre de cet article, une étude sémantico-pragmatique d'un corpus bilingue (français et arabe dialectal) des usages langagiers présentés sous forme de désignations relatives au *miel* et au *sucre* non pas en tant que lexèmes mais plutôt en tant que deux aliments spécifiés par leurs propriétés essentiellement gustatives. Autrement dit, nous focaliserons notre analyse non pas sur la manifestation linguistique du *miel* et du *sucre* mais sur leurs représentations métaphoriques présentes dans certains actes illocutoires circulant dans les deux cultures de référence, à savoir, la culture française et tunisienne. Nous retiendrons, en particulier, les figures ayant été à la base de lieux communs utilisés dans les transfigurations particulières au discours quotidien. Pour cela, nous commencerons par relever les différents types d'analogies présentes dans ces actes de paroles. Nous passerons, ensuite, à l'analyse de la relation axiologiquement marquée entre le *sucré* et le *mièvre*. Nous proposerons, enfin, un classement des différentes représentations socioculturelles relatives au sucré dans les deux sociétés en question et ce, selon leurs effets de sens et leurs éventuelles orientations argumentatives dans le cadre de l'interaction communicative.

I. *MIEL* ET *SUCRE* DANS TOUS LEURS ÉTATS !

Présents dans toutes les civilisations, *miel* et *sucre* ont toujours été liés en premier à *la bouche* non seulement en tant qu'organe du *goût* mais aussi en tant qu'organe de *la parole*. Ainsi, nous les retrouvons dans plusieurs usages langagiers

dans toutes les cultures. Pour le présent article, nous avons opté pour un examen contrastif de deux langues différentes, le français et l'arabe dialectal tunisien, à travers un ensemble d'exemples enregistrés dans le cadre de conversations quotidiennes et d'émissions télévisées, pour y débusquer le *miel* et le *sucre* sous toutes leurs formes. Après la constitution du corpus, nous nous sommes retrouvée face à un constat important : les usages langagiers collectés dans les deux codes renvoient non seulement aux termes *miel* et *sucre* mais aussi à leur *propriété essentiellement gustative*, à savoir, *le sucré*.

1.1. *Miel* et *sucre*: diversité des analogies

Avançons les exemples suivants :

- a) *Une jupe couleur de miel.*
- b) *Une robe de couleur miellée.*
- c) *ʕuyūn ʕasalīyya¹. (Yeux couleur de miel²)*
- d) *Cheveux poivre et sucre.*
- e) *Lune de miel/ fahr el ʕasal (Traduction de lune de miel)*
- f) *Le miel de la parole.*
- g) *Une voix de miel.*
- h) *Un geste, un comportement tout en sucre.*
- i) *Des lèvres sucrées.*
- j) *Flān ʕasal adiniya (Un tel est le miel du monde)*
- k) *Tufla ʕasal (Une fille miel)*
- l) *Ya ʕasal (Miel !)*

L'examen du corpus nous montre que les usages langagiers relatifs aux deux termes *miel* et *sucre*, aussi bien en français qu'en arabe dialectal tunisien, sont des emplois analogiques entre *le miel* et *le sucre* en tant qu'aliments et l'expression d'une autre réalité du monde. Selon Aristote (Aristote, 1980 :21), il y a deux types d'analogie, l'analogie d'attribution et l'analogie proportionnelle. Pour ce qui est de l'analogie attributive, elle relève d'« un lien direct affirmé entre plusieurs termes, les analogates. Pour l'un, la propriété qui est prédiquée est attendue, tandis que pour les autres, elle ne l'est que par extension. » (Garde-Tamine, 2003) Ce qui correspond à cet exemple donné par Aristote : « sain se dit analogiquement de la cause de la santé, du signe de la santé, du sujet de la santé » autrement dit, homme sain donnera, par la relation de cause à effet, médecine saine, et urine saine. » (Aristote, 1997 : Livre I, 4 1096b 27-28).

En ce qui concerne l'analogie proportionnelle, elle unit deux relations comme dans la proportion mathématique. Elle se présentera sous la forme de la formule suivante : A est à B ce que C est à D « il y a analogie lorsque le second

¹ Pour les exemples en arabe dialectal, nous avons adopté la translittération proposée par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, « Tableau de translittération arabe », [en ligne] disponible sur <<http://portal.unesco.org>>, consulté le 20 juin 2016.

² Les énoncés entre parenthèses sont la traduction en français des exemples en arabe dialectal.

terme est au premier ce que le quatrième est au troisième » (Aristote, *ibid* : 21), comme dans l'exemple suivant : « la vieillesse est à la vie ce que le soir est au jour » (idem) où l'analogie met en relation quatre termes répartis en deux couples A/B et C/D appartenant à deux domaines différents. C'est le discours, dans ce cas, qui mettra en relief le rapprochement ou les similitudes existant entre les deux. Par conséquent, on pourra dire que l'analogie est un rapport de ressemblance discursive entre des termes appartenant à deux domaines différents et donc ayant des champs sémantiques différents. Le rapport de ressemblance en question mettra en relief l'opération de ce transfert de sens d'un domaine à un autre, un transfert qui se fonde, essentiellement, sur un écart de nature sémantique établi par l'analogie entre les deux domaines de la relation. L'analogie est ainsi la figure de l'altération du sens et touche donc la classe des tropes.

Ceci dit, vu la diversité des analogies dans les exemples du corpus, nous proposons de les classer en fonction de leur *type*³.

Une jupe couleur de miel.

Une robe de couleur miellée.

Ḥuyūn Ḥasaliyya. (Yeux couleur de miel)

Cheveux poivre et sucre.

Les objets décrits dans ces exemples mettent en relief une caractéristique particulière de ces deux aliments, leur *couleur*. Ainsi, le locuteur décrit la couleur des vêtements, des yeux et des cheveux par le recours à une analogie de couleur avec la couleur jaune, transparente et blonde du miel d'une part et la couleur blanche du sucre, d'autre part. La figure mise ainsi en œuvre résulte d'une focalisation initialement métonymique, ensuite métaphorique par le jeu de la double métonymie. L'effet de sens obtenu permet, par contamination⁴, d'associer la couleur à la douceur, et accessoirement à la beauté.

Dans les exemples :

Le miel de la parole.

Une voix de miel.

Flān Ḥasal adiniya (Un tel est le miel du monde)

Un geste, un comportement tout en sucre.

Nous notons une focalisation sur une autre caractéristique du *miel* et du *sucre* : leur *effet*. Ainsi, dans ces usages, la parole, la voix, la personne, ses gestes et son comportement rappellent la *douceur* gustative du *miel* et du *sucre*. Par conséquent, ils sont décrits sous le signe de la *douceur*, de la *suavité* et du *charme*. Dans ces cas aussi, la contamination comme procédé de rhétorique diatopique permet d'intégrer une validation axiologique positive et servir la fonction laudative du discours.

³ Nous proposons de classer les analogies selon qu'elles sont des analogies de forme, de couleur, d'aspect.

⁴ La contamination est définie comme étant « l'attirance exercée par un terme sur un autre auquel il est associé » (Pougeoise, 2004 : 87).

Enfin, dans les énoncés :

Lune de miel/ Jahr el assal. (Traduction de lune de miel)

Des lèvres sucrées.

Un baiser sucré.

Tufla ħasal (Une fille miel).

Ya ħasal ! (Miel !),

nous relevons des usages analogiques focalisés sur une caractéristique essentielle de ces deux éléments : leur **goût**. Ainsi les premiers temps du mariage, le bien aimé, ses lèvres et ses baisers sont d'un *goût sucré, doux*. Ils sont ainsi *un vrai régal, un délice* comme le *sucre* et le *miel* sont des régals pour les papilles. D'ailleurs, cette analogie est plus accentuée dans l'appellatif affectif en dialectal *ya ħasal ! (miel !)* ; analogie *in absentia*, elle rend plus saillante la similitude entre la personne invoquée et le goût délicieux du *sucre* et du *miel*. Il demeure que, dans certains cas, les locuteurs des deux codes s'impliquent dans des productions langagières focalisées non sur la manifestation linguistique du *miel* et du *sucre* mais sur leur *propriété gustative : le sucré*.

1.2. La métaphore du *sucré*

Prenons les exemples suivants :

C'est du gâteau !

Hādha ħalwa ! (En parlant d'un problème : c'est du bonbon !)

Dar ħlowa, labsa ħlowa... (Maison sucrée, vêtements sucrés)

À partir de ces exemples, nous ne notons aucun recours dans la langue d'origine ni aux termes *sucre* et *miel* ni à leurs dérivés. Nous posons, donc, que les locuteurs construisent leurs discours sur les prédicats issus de ces mots. En effet, les termes *gâteau*, *ħalwa* (bonbon), *ħlowa* (sucré, e) sont des termes subsumés, focalisés non sur *sucre* et *miel*, mais plutôt sur *sucré*. Ainsi *gâteau* et *bonbon* qui contiennent du *sucre* sont des aliments classés comme étant *sucrés* par rapport aux *autres saveurs alimentaires de base* telles que *le salé, l'amer et l'acide*. Par conséquent, nous soutenons que ces prédicats sont bâtis sur un système analogique déjà présent dans le langage par le biais des termes *sucre* et *miel*. L'analogie se focalise, donc, sur leur caractéristique et non sur les aliments en question. Force est de signaler que dans ces exemples, *le sucré* n'est associé ni à l'idée de la douceur du goût ou à celle de l'aspect ni à la couleur comme pour les autres exemples mais, sur d'autres concepts qui n'ont rien à voir avec la saveur de ces aliments. Ainsi, l'analogie avec *gâteau* et *ħalwa* (bonbon) exprime *une idée d'aisance* ou de *facilité*. En revanche, l'adjectif du dialectal *ħlow* ou *ħlowa* (sucré,-e) renvoie à *la beauté* de la maison ou des vêtements décrits. Nous dirons que l'idée du plaisir n'est pas en rapport avec *le sucré* mais associée à *un état* ou plutôt à *un jugement de facilité* et de *beauté*. Nous posons donc, que *la métaphore du sucré est essentiellement bâtie sur la saveur douce, suave et délicate du sucre et du miel, mais elle se décline dans le langage en concepts différents tels que les concepts de beauté et de facilité*.

1.3. Quand le *sucré* vire au *mièvre*...

Si, dans les exemples traités, *sucre* et *miel* sont associés à l'idée du plaisir sous plusieurs formes telles que la douceur, la suavité, la finesse, la facilité, la beauté, il est bien des exemples collectés dans le langage quotidien des deux cultures de référence qui associent ces deux aliments à des connotations péjoratives. En voici quelques-uns :

1. *Être tout sucre tout miel.*
2. *Il est mielleux (En parlant d'une personne).*
3. *Des déclarations mielleuses, un sourire mielleux.*
4. *Il fait le sucré.*
5. *Klām maʿsūl (Paroles mielleuses).*
6. *Dallūl sukīr maḥlūl (Gâté comme du sucre fondu !)*

Nous relevons dans ces exemples des connotations péjoratives relatives à l'analogie avec *le sucre* et *le miel*. Ainsi, pour les exemples 1-5, ces termes et leurs dérivés (adjectifs) renvoient à un défaut de caractère : *l'hypocrisie*. Aussi, l'analogie relevée représente la personne décrite, son attitude et ses propos comme montrant *une amabilité, une douceur flatteuse, affable, hypocrite* parce qu'*excessive*. De même, dans l'exemple 6, l'excès renvoie cette fois à *l'immaturité*. Par conséquent, nous disons qu'*à doses modérées, sucre et miel* renvoient au plaisir sous toutes ses formes : plaisir gustatif (*baiser sucré*), plaisir olfactif (*parfum sucré*), visuel (*tufḥa ḥasal/ une fille miel*), auditif (*voix de miel*) mais, en excès, il renvoie à *l'hypocrisie, l'immaturité, parfois même, à la naïveté* comme dans le proverbe français « *faites-vous miel, les mouches vous mangeront* » et le proverbe tunisien « *kān ṣāḥbik ḥsal māṭāklūf lkol* » (*si ton ami est de miel, ne le mange pas tout entier*). Nous posons, donc, que *l'analogie avec le sucre et le miel est bâtie sur cette ambivalence de la métaphore du sucré*. Utilisé avec parcimonie, elle connote le plaisir, mais en excès elle renvoie à *l'hypocrisie, la naïveté*. Ainsi, *le sucré vire-t-il au mièvre* comme dans le proverbe tunisien « *kthar mil ḥsal yimsāt* » (*trop de miel vire à l'insipide*) et *l'insipide* est à prendre ici dans le sens *des défauts de l'âme*.

Mais, toutes ces connotations mélioratives et péjoratives de l'analogie avec *le sucré* sont communes aux deux codes étudiés. Par conséquent, s'il y a un consensus sur les différents sens relatifs à ces usages entre le français et l'arabe dialectal, c'est nécessairement parce qu'ils renvoient à des représentations sociales elles aussi communes aux deux sociétés. Aussi, nous proposons dans ce qui va suivre d'étudier les différentes représentations sociales de l'analogie avec *le sucré*.

II. MÉTAPHORE DU *SUCRÉ* ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Si nous reprenons les différentes analogies relevées dans les exemples étudiés, nous remarquons que les deux codes s'accordent sur deux niveaux :

- au niveau du focus de l'analogie : la métaphore du *sucré* est bâtie sur *les propriétés* relatives au *miel* et au *sucre*. Ceci dit, l'intérêt qu'accordent les locuteurs des deux sociétés à ces propriétés n'est pas le même. En effet, si *la couleur* de ces aliments entre dans la construction de l'analogie dans quelques exemples, leur *forme*, leur *consistance*, leur *texture* sont complètement négligées⁵. Aucun des exemples relevés ne fait appel à *la viscosité du miel* et à *sa solidification avec le temps*, ni à *la présentation du sucre en morceaux* ou en *cristaux*. Par contre, la propriété dominante est *leur saveur gustative* ;
- le deuxième niveau est celui des représentations relatives aux usages, étant donné qu'il y a consensus entre les deux cultures à attribuer des connotations similaires à ces aliments. Ces connotations peuvent être *mélioratives* renvoyant au plaisir associé à leur douceur et leur suavité, ou *péjoratives* associées à l'image de l'excès qu'on peut en faire.

Ces deux éléments communs aux deux codes nous permettent de poser que ces représentations sont des représentations sociales collectives⁶, de nature essentiellement socioculturelle, qu'on pourrait appeler des *Gestalts*⁷ que nous proposons de regrouper selon leur fondement :

- « *Les bonnes manières sont sucrées* » qu'on retrouve dans *un geste de miel, un comportement de miel*, flān ṡsal dinyia (Un tel est le miel du monde).

⁵ Ceci rejoint les développements présentés par A-M. Diller (1991 : 211-213).

⁶ Le concept de représentations sociales a été introduit en premier dans les travaux d'Émile Durkheim, qui les appelait alors représentations *collectives*. Mais le concept n'a connu sa définition actuelle qu'avec les travaux de Serge Moscovici en 1961 et connaît depuis une trentaine d'années un intérêt particulier dans le domaine de la recherche linguistique, sociologique, anthropologique et surtout dans la recherche relative à la psychologie sociale. Les représentations sociales sont définies comme étant « des théories du savoir commun, des sciences populaires qui se diffusent dans une société » (Moscovici, 1998). Cette définition est affinée par D. Jodelet en 1991 qui soutient que les représentations sociales sont « une forme de connaissance socialement élaborée et partagée ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. » (1991 : 36). « Le concept de représentation sociale désigne une forme de connaissance spécifique, le savoir de sens commun, dont les contenus manifestent l'opération de processus génératifs et fonctionnels socialement marqués [...] Les représentations sociales sont des modalités de pensée pratique orientée vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal » (Jodelet, 1997 : 365)

⁷ Lakoff et Johnson (1985) parlent de *Gestalt* quand il s'agit d'un concept structuré métaphoriquement dans ses manifestations linguistiques.

- « *Le tact est sucré* » comme dans *'šmil lsān ḥluw* (Fais-toi une langue de miel),
- « *qui n'a pas d'argent en bourse, ait miel en bouche* »
- « *La douceur est sucrée* » dans *voix de miel*.
- « *La beauté est sucrée* » : *Tufla ḥsal* (Une fille miel), *dar ḥlowa* (Maison sucrée).

Toutes ces représentations renvoient à des *fondements sensoriels* relatifs à *l'expérience gustative* que font les locuteurs des deux sociétés. Nous soutenons donc que le fondement de ces représentations est un fondement essentiellement expérientiel.

- « *Le plaisir est sucré, l'amour est sucré* » comme dans *lune de miel et fahr al ḥsal* (lune de miel)

renvoie toujours à ce fondement expérientiel qui associe tout plaisir au délice du *miel* et du *sucre* mais aussi à un fondement historique. En effet, il semble que ces expressions remontent à la période où on célébrait le mariage en offrant du miel aux époux, pratique que l'on retrouve parfois encore dans nos campagnes tunisiennes. Il arrive aussi que l'on offre du miel en guise de cadeau de départ ou de séparation.

- « *Le facile est sucré* » comme dans *c'est du gâteau, ce n'est pas du sucre*.

qui renvoie à l'idée du plaisir associé à la facilité. Il s'agit, donc, d'un fondement expérientiel qui stipule que *les plaisirs acquis facilement sont des plaisirs sucrés*.

En revanche, les Gestalts :

- « *l'abus est sucré* » : *casser le sucre sur le dos de quelqu'un*, « *kān šāḥbik ḥsal mātāklūf lkol* » (*si ton ami est de miel ne le mange pas tout entier*) ;
- « *l'hypocrisie est sucrée* » : *il fait le sucré, klām maḥsūl* (*paroles mielleuses*) ;
- « *la naïveté est sucrée* » : *dallūl sukir maḥloul* (*gâté comme du sucre fondu*) ;
- « *la vulgarité est sucrée* » : *Miel !* (*euphémisme du terme merde !*)

ont un fondement expérientiel mais d'un autre type. En effet, ces représentations sont bâties sur l'idée de *l'excès* et de *l'abus* dans la consommation du *sucre* et du *miel*. Par ailleurs, l'expérience réelle a montré que même si ces aliments sont une source de plaisir de plusieurs sortes, il faut les consommer avec parcimonie sinon ils deviennent une source de gêne, de dégoût engendrant ainsi la nausée. Cette sensation d'écoeurement associée à la consommation excessive du sucré est à l'origine de ces représentations péjoratives dans lesquelles l'excès incarne, entre autres, l'hypocrisie, la naïveté et la vulgarité.

CONCLUSION

D'après l'analyse proposée, nous avons pu mettre en relief quatre caractéristiques de la métaphore du sucré :

- elle est bâtie, tout d'abord, sur les deux aliments objets de cette rencontre *le miel* et *le sucre*. L'analogie porte sur leur couleur, leur aspect et surtout leur goût en l'absence de leurs autres propriétés telles que la forme et la texture ;
- elle est aussi fondée sur les prédicats issus de ces deux termes qui font appel à leur caractéristique essentielle, *le sucré*, qui les différencie des autres saveurs de base : le salé, l'amer et l'acide ;
- elle est étroitement liée à *la symbolique du mièvre* rattachée à l'excès ce qui lui assigne son caractère *ambivalent* ;
- elle renvoie à des *représentations socioculturelles communes* et partagées entre les locuteurs des deux sociétés, ce qui fait d'elles des représentations *collectives* dont le fondement est de plusieurs types : expérientiel, sensoriel et historique.

Enfin, nous dirons que *le sucre* et *le miel* constituent un véritable *domaine-source* pour *l'activité verbale* étant donné qu'ils sont à l'origine de plusieurs productions langagières dans la société. Il demeure qu'ils ne sont qu'une sous-partie d'un domaine plus vaste, celui des aliments. Nous n'avons qu'à examiner des exemples comme *des paroles délicieuses*, *une blague de mauvais goût*, *une conversation salée*, *des mots croustillants* en français et *kil milḥ ma yghib fla tṣām* (*comme le sel toujours présent dans les plats*), *klām māsit* (*propos insipides*), *mra mfafla* (*une femme piquante*), *il ṣifa mrārit* (*la vie est devenue amère*) en arabe pour comprendre le rôle important que jouent les aliments (de par leur goût ou leur texture) dans l'expression de différents *domaines-cibles* tels que la parole, la conversation et les personnes...

Bibliographie

- Aristote (1980) *Poétique*, Paris, Seuil.
Aristote (1997) *Éthique à Nicomaque*, Paris, Poche.
Abric, J.-C. (1994) *Pratiques sociales et représentation*, Paris, PUF.
Diller, A.-M. (1991) « Cohérence métaphorique, action verbale et action mentale » in *Communication* n°53, *Sémantique cognitive*, Paris, Seuil, pp.209-228.
Gardes-Tamine, J. (2003) « Métaphore, analogie et syntaxe », [en ligne] disponible sur : http://www.jf-doucet.com/IMG/pdf:Métaphore_Analogie_Syntaxe.pdf, [Consulté le 30 juin 2017]
Jodelet, D. (1997) « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie » in *Psychologie sociale*, Paris, PUF.
Jodelet, D. (2003) *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
Lakoff, G., Johnson, M. (1985) *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
Moscovici, S. (1998) « Comment voit-on le monde ? Représentation sociales et réalité », entretien avec Serge Moscovici, in *Sciences Humaines*, Publié le 01/06/1998, https://www.scienceshumaines.com/comment-voit-on-le-monde-representations-sociales-et-realite_fr_11718.html [Consulté le 30 juin 2017]

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, « Tableau de translittération arabe », [en ligne] disponible sur <<http://portal.unesco.org>>, consulté le 20 juin 2016
Pougeoise, M. (2001) *Dictionnaire de rhétorique*, Armand Colin.

Rim BEN YACOUB holds a PHD in linguistics. She teaches French linguistics at the University of Tunis. She is also member of the research unit *Approches Transversales en Langue et Littérature* at the University of Carthage. Her research focuses on the analogy between languages. She has published several papers on French and contrastive linguistics.

Études culturelles et discours

Les lieux incertains de la culture au Cameroun. Entre apories d'une politique multiculturelle et perspectives interculturelles

Albert Jiatsa Jokeng

École normale supérieure

Université de Maroua, Cameroun

Alvine Lyris Njanjo Ngogang

FLSH

Université de Maroua, Cameroun

Abstract. Each society is essentially cultural. Nowadays, in multiethnic and/or multiracial states, culture constitutes a new epistemological field, that of interculturality. This contribution aims at analyzing in the case of Cameroon – a cultural melting pot – those cultural failures which are obstacles to the implementation of a genuine multicultural policy. Faced with this reality, interculturality is summoned to analyze the possible relations between cultural groups and to propose perspectives for the institutionalization of this policy of living together.

Keywords: culture, interculturality, multiculturalism, Cameroon, locations of cultures, locations of memory.

I. UNE QUESTION DE CULTURE

La notion de culture est un concept qui souffre d'un malaise définitoire, voire terminologique dans un monde où, malgré les efforts de consolidation, persistent, et même se multiplient, des replis identitaires et culturels, des regroupements claniques ou des positionnements tribaux. Il n'est pas question dans ce paragraphe de revenir sur ce qui est déjà bien défini par Hans-Jürgen Lüsebrink (1998 ; 2005). Sa contribution à ce sujet est fort significative, tout comme celle de ses autres confrères occidentaux¹. Mais la question de la culture en Afrique, et particulièrement au Cameroun, revêt une autre dimension. En effet, les sociétés africaines ne sont pas construites sur le même modèle que celles de l'Occident et, par conséquent, la culture, qui en est l'expression, s'en trouve redéfinie selon d'autres critères. Pour commencer, si la culture est considérée comme un ensemble de données, de valeurs acquises et transmises sous forme d'héritages au sein d'un groupe social donné, il serait intéressant d'essayer de l'étudier dans un pays comme le Cameroun qui constitue une mosaïque de langues. Zang Zang (1998 : 10) déclare : « Derrière la langue, il y a un individu ; derrière l'individu, il y a la société ; derrière la société il y a la culture et la civilisation ». Certes, il serait prétentieux d'affirmer tout de go que les centaines d'unités langues du Cameroun

¹ On peut par exemple lire les ouvrages de Turgeon Laurier (1966), de Margaret D. Push (1979), de Jean-René Ladmiral, Edmond Marc Lipiansky (1989), de Edward T. Hall (1959 ; 1966) ou enfin de Geert (1994), etc.

induiraient des centaines de cultures différentes, dans la mesure où il faut également tenir compte des familles de langues qui présentent des aspects culturels plus ou moins identiques. Cette multiplicité des langues camerounaises a engendré tout un champ de recherche sur les contacts des langues ; celles-ci, au lieu de se constituer en un réel facteur de développement renforcent plutôt cet « état non honteux »² de la culture.

Certes, une telle multiplicité aurait pu être un levier de la politique multiculturelle. Malheureusement, les politiques et les intellectuels camerounais à qui revenait la tâche de mener constamment ce combat ont échoué lamentablement dans leur mission. Il faut le reconnaître, tout projet portant sur les masses sociales se doit d'être l'aboutissement d'un profond « travail intellectuel »³. Or, ceux qui devaient le mettre en œuvre ont au contraire évité soigneusement la question au lieu de se mêler à l'action. On se rappelle Jean-Paul Sartre (1946 : 2) : « L'intellectuel, c'est quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et qui entend contester l'ensemble des vérités reçues au nom d'une conception globale de l'homme et de la société ». C'est ainsi que, par exemple, se pose aujourd'hui un problème insidieux dit « marginalisation des anglophones » au Cameroun, qui a bousculé le calendrier scolaire et même politique des régions du Sud-Ouest et du Nord-Ouest. Au-delà des revendications de ce groupe linguistique d'expression anglaise, se profile en sourdine une question de culture, dont les racines s'embourbent dans le rapport « déséquilibré » établi entre l'anglais et le français, qui sont pourtant considérés comme des langues officielles du Cameroun. Comme le dit si bien Noumsi (2017 : 2)

Dans le souci majeur de consolider la cohésion nationale, l'État camerounais conserve, au lendemain de son indépendance, une politique linguistique définie et mise en place par les puissances coloniales (France et Angleterre) et qui consistera essentiellement à imposer le français et l'anglais comme langues officielles, en attribuant aux langues nationales des statuts et fonctions secondaires.

La raison en est simple : les langues camerounaises étaient nombreuses (entre 250 et 300 unités), diverses (enchevêtrement de langues des familles nigéro-congolaises, nilo-sahariennes, bantoues et chamito-sémitiques), et parlées parfois par si peu de locuteurs que, au moment de l'Indépendance, il paraissait plus pratique de maintenir le français et l'anglais comme langues co-officielles de l'État.

Par ailleurs, on peut également envisager les questions culturelles dans la perspective religieuse, dans un pays où foisonnent des religions multiples (catholique, musulmane, luthérienne, évangélique, presbytérienne, « révélées », animistes et autres). Ces religions, en s'appuyant sur des données propres à chaque peuple ou groupements humains, se constituent aussi et en même temps comme un

² Terme de Sony Labou Tansi, parodié par Alain-Poire Kamki (in Jiatsa Jokeng, 2015 : 8).

³ Au sens où l'entendait Jean Guilton (1951).

vecteur culturel au point où on parle aisément au Cameroun de culture musulmane, chrétienne, païenne. Les codes culturels de chaque groupe religieux sont définis et difficilement franchissables par un sujet sous peine d'apostasie même si on ressent un penchant interculturel des fidèles, penchant qui se matérialise par des mariages interreligieux, etc. Face à ce foisonnement culturel, on peut se demander quelle est la nature des rapports que ces cultures entretiennent entre elles au quotidien.

II. L'INTÉGRATION NATIONALE AU CAMEROUN PEUT-ELLE EXISTER SANS UNE POLITIQUE CULTURELLE ?

Le premier paragraphe de la Loi n° 96 / 06 du 18 jan. 1996 portant révision de la constitution du 2 juin 1972 stipule en son premier paragraphe :

Fier de sa diversité linguistique et culturelle, élément de sa personnalité nationale qu'elle contribue à enrichir, mais profondément conscient de la nécessité impérieuse de parfaire son unité, proclame solennellement qu'il constitue une seule et même nation, engagée dans le même destin et affirme sa volonté inébranlable de construire la patrie camerounaise sur la base de l'idéal de fraternité, de justice et de progrès.

Cette belle déclaration, qui constitue en elle-même tout un programme institutionnel, peut être considérée comme la reconnaissance étatique du multiculturalisme au Cameroun dont nous avons essayé d'expliquer les postulats au début de cette réflexion. Mais, comme la plupart des lois de notre pays, elle souffre dans son implémentation réelle. En effet, le Cameroun est une société multiculturelle et, à ce titre, il se pose logiquement le problème de l'identité culturelle. Cette loi constitutionnelle reconnaît donc implicitement l'existence des identités monoculturelles portées, nous l'avons dit, par des communautés ethniques, religieuses, claniques ou tribales. L'intégration nationale doit donc être considérée comme la représentation des différences, la consolidation des groupes culturels et leurs promotions. Or, on constate au Cameroun, comme partout ailleurs dans les États démocratiques ou qui se veulent démocratiques (même occidentaux), les limites de cette politique multiculturaliste : comment concilier droits individuels et droits collectifs (droits des particuliers – chose assez rare d'ailleurs – et droits des groupes communautaires), principes universalistes et principes particularistes, politique de droit commun et traitement différencié, différence et égalité, identification à la communauté politique nationale et identification à la communauté culturelle, etc. ? Le risque majeur est l'accentuation des particularismes, des replis identitaires, des stéréotypes et des clichés. On n'a qu'à descendre par exemple dans n'importe quelle ville du Sud-Cameroun, essentiellement chrétien, pour voir l'existence d'un « quartier haoussa » et, au Nord-Cameroun, des « quartiers bamiléké » ou encore essentiellement habités par

des « gadamayos⁴ ». Pire encore, dans des villes comme Douala ou Nkongsamba, des blocs sont exclusivement habités par des communautés sous-culturelles : cela signifie que, même dans un groupe culturel donné, des sous-groupes culturels sont divisés au point où ils se regroupent au sein même de la macrostructure culturelle. Par exemple, les blocks 7 et 8 de Nkongsamba sont habités par les bangangté, en dehors des autres communautés bamiléké avec qui ils forment pourtant une même culture. Il en est de même pour le quartier Maképé Missokè habité par les ressortissants de la Menoua. Ces replis identitaires sont un système de mode de vie que peut adopter un peuple, un groupe de personnes ou une communauté qui refuse tout contact avec l'extérieur pour se centrer ou se recentrer uniquement sur les principes et valeurs de sa culture, soit par égocentrisme, par protectionnisme, soit par xénophobie ou racisme. Ces particularismes peuvent se révéler des freins à l'intégration nationale si l'on ne cultive pas en même temps des réflexes de *manie* et de *philie*⁵ qui, à coup sûr, aboutiront à la tolérance culturelle.

En un mot, l'intégration nationale ne peut avoir lieu que si les pouvoirs publics l'intègrent comme une pratique quotidienne marquée par le mélange des valeurs culturelles du vivre ensemble (liens de mariages, d'affaires, intellectuels, professionnels, etc.).

III. DES LIEUX DE MÉMOIRE ET DES LIEUX CULTURELS

Stéphanie Tabois (2006 :149), reprenant Halbwachs (1994) qui a estimé « que la pensée sociale est essentiellement une mémoire et que, par ailleurs, pour durer, celle-ci doit s'attacher à quelques points du sol. Ces espaces d'ancrage, indispensables à la survie de la communauté, sont rendus visibles par la présence d'*objets concrets* pensés comme des *marqueurs territoriaux*, ratifiés individuellement ou collectivement » (nous soulignons). Se pose ainsi le problème de l'ancrage spatial comme celui devant se constituer comme un lieu de mémoire. Pour qu'une mémoire soit donc ancrée sur un point du sol, il faut, au-delà de toute la valeur qu'on accorde au lieu où est enterré le nombril de chaque nouveau-né, autre chose qui renforce ce sentiment particulier.

3.1. Des lieux de mémoire

Les lieux de mémoire sont donc des théâtres d'exaction, de crimes, de joies, d'actions, de commémorations ou autres faits majeurs ayant marqué un groupe social. Pour reprendre les propos d'Amadou Lamine Sall (2004 :174), c'est « un lieu de souvenir ». Certes, on ne parle pas de souvenirs individuels, mais de

⁴ Expression péjorative fulfuldé (langue camerounaise) signifiant « ceux qui sont venus de l'autre côté du fleuve », donc les étrangers.

⁵ Nous reviendrons par la suite sur ces deux éléments.

souvenirs communs. Comme la plupart des sociétés coloniales, l'indépendance du Cameroun ne s'est pas faite de manière pacifique. Elle a été couronnée par une terrible guerre que Thomas Deltombe, Manuel Domergue et Jacob Tatsita ont décrite dans un livre récemment paru, *La Guerre du Cameroun* (2016) : le massacre des milliers de personnes souvent appelés « maquisards », le rasage au napalm des villages entiers et les exécutions sommaires des leaders (Um Nyobe, Ernest Ouandié, Felix Moumié, etc.).

L'évènement doit devoir se conformer par exemple à une certaine sacralisation, c'est-à-dire qu'il doit être considéré comme un objet sacré (sans rapport avec la religion) : on peut à juste titre citer par exemple « la place de l'indépendance » des grandes villes, le lieu de l'assassinat de Ruben Um Nyobe, Foumban, où fut signée la réunification du Cameroun, le « Carrefour Maquisard »⁶ à Bafoussam. Pas loin de là ; à dix kilomètres de la Nationale N°4 à Bamougoum, aux chutes de la rivière Metche, c'était un lieu d'exécutions sommaires des maquisards. Une nuit, vers deux heures du matin, un maquisard nommé Fossi Jacob décide de se confier au gendarme blanc chargé de donner l'ordre d'exécution. Quand les deux hommes furent proches, il s'agrippe à lui et les deux périssent dans les flots. Aucun corps n'a jamais été retrouvé et le lieu en a acquis une célébrité légendaire. Le choix de ces lieux peut se faire par un vote des élus du peuple ou des organisations civiles qui peuvent justifier et motiver leurs choix.

Ensuite sa confirmation comme élément fédérateur : dans la mesure où les députés ou les forces vives sont capables de décider des lieux de mémoires, la prochaine étape sera d'en faire un élément fédérateur qui, de même que les mythes (d'ailleurs, à la longue, des lieux de mémoires revêtent le caractère mythologique) se constitue comme la boussole d'un peuple. Si tout le monde s'accorde pour donner tout son sens au Mur des lamentations, pourquoi n'en ferait-on pas autant pour des lieux où ont péri des martyrs camerounais?

3.2. Des lieux culturels

Il est facile de franchir le pas des lieux de mémoire au lieu culturel. Au pays bamiléké, « Azaah » par exemple désigne la place des fêtes, qui est souvent localisée près des chefferies qui sont pour la plupart des lieux de mémoire. La cohésion nationale sera davantage forte si les lieux de mémoire deviennent des supports culturels. Pour qu'un lieu de mémoire devienne un lieu culturel, il faut envisager une codification culturelle qui peut passer par des rites ou des rituels. Par exemple des pèlerinages, des rencontres commémoratives, des leçons, des séances

⁶ Il s'agit d'un carrefour où étaient exposées les têtes des « maquisards » exécutés afin de dissuader les autres. Le nom peut sembler anodin, mais pour quiconque connaît l'importance du rite des crânes chez les bamiléqués, il peut aisément tirer les conséquences d'une telle exposition. Voir notre article « Le crânisme dans la dramaturgie de Gilbert Doho : entre pratiques médiumniques et devoir de mémoire » (Jiatsa et Tatuébou, 2016).

d'éducation citoyenne, etc. L'idée du Centre Culturel Camerounais pouvait être considéré comme un bel exemple de lieu culturel, mais combien y a-t-il de Camerounais qui savent où est situé son siège? Combien de régions possèdent des succursales de ce Centre Culturel? Pourtant, les alliances franco-camerounaises, les instituts Goethe ou Confucius dominent la scène intellectuallo-culturelle camerounaise dans l'indifférence des pouvoirs publics et des intellectuels à qui revient la charge de se constituer comme les gardiens de la République.

IV. PERSPECTIVES INTERCULTURELLES AU CAMEROUN

L'interculturalité, appelée aussi communication interculturelle (on peut le comprendre car la communication, qui implique deux instances, est représentée dans le préfixe latin « inter »). Selon Éric Méchoulan, dans son « Temps des illusions perdues » (2003 : 10), « le latin *inter* désigne le fait de se trouver au milieu de deux éléments, qu'ils soient spatiaux (entre deux chaises) ou temporels (*inter noctem*, par exemple, signifie « pendant la nuit »). La particularité de cette communication est qu'elle représente « l'ensemble des processus-psychiques, relationnels, groupaux, institutionnels... générés par les interactions de cultures, dans un rapport d'échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d'une relative identité culturelle des partenaires en relation » (Clanet, 1990 : 21). Dans *La littérature générale et comparée*, Pageaux (1994 : 71-72) décrit des modalités de représentation d'une culture donnée qui peuvent impliquer des perspectives interculturelles différentes. En effet, selon le comparatiste, la représentation de l'étranger peut impliquer quatre perspectives fondamentales dites imagologiques :

- Les deux premières sont formulées en termes d'observation de la culture autre dans une perspective inférieure (phobie) ou supérieure (manie). La phobie implique une attitude de dévaluation, alors que la manie concerne la valorisation de la culture autre. Quel regard le sujet de telle culture pose-t-il sur la culture étrangère à la sienne ? La réponse est subjective et nécessite une argumentation fondée sur des artefacts dont la compréhension se révélerait une tâche difficile. Les stéréotypes et les clichés, le tribalisme, népotisme, clientélisme et autres fléaux sont de grands facteurs pouvant contribuer à la phobie. Il s'agit en principe de voir le verre à moitié plein ou à moitié vide ; toujours est-il que toute phobie suppose une manie et vice-versa. Autrement dit, on ne regarde la culture de l'autre qu'à partir de la sienne. Par exemple, les « anglo-bamileké », très attachés à leurs cultures, peuvent être considérés comme affichant une manie culturelle et exercer un regard phobique sur les autres cultures. Comme nous

l'avons dit, il s'agit des pratiques dont le gradient peut-être exprimé par les manifestations grandioses, un code culturel puissant reposant sur des rites et des rituels codifiés⁷, des festivités, des objets culturels variés, etc. Il faut profiter de l'occasion pour dire que cette volonté de puissance culturelle qui crée volontairement ou pas la phobie de l'autre culture devrait être encadrée par l'État afin d'éviter à la longue le formatage culturel, ce qui n'est pas fait. Raison pour laquelle, comme l'a si bien démontré le musicien Saint Bruno dans sa chanson « Chaque village a un défaut », on se rend compte que ces « défauts » sont en réalité des stéréotypes et clichés affichés par les uns et qui visent les autres, creusant davantage le fossé de l'intégration culturelle.

- Les deux dernières perspectives sont la philie et la cosmopolite ou l'internationaliste. La philie consiste à développer une perspective valorisante de la culture de l'Autre, sans pour autant minoriser sa propre culture. Elle est plus équilibrée, car elle n'implique ni l'importation excessive de modèles étrangers (ce qui caractérise la manie) ni sa complète négation, ce qui est propre à la phobie. Par exemple, le « boubou haoussa » est porté partout au Cameroun, surtout dans les Grassfields⁸, comme tenue d'apparat, marquant ainsi une philie entre les cultures musulmanes et les autres. Il en est aussi de la boisson d'oseille appelé vulgairement « foléré » qui se vend partout au Cameroun, du Ndolè, plat traditionnel Douala qui se mange partout dans le pays. Il serait prétentieux de vouloir relever tous les exemples. L'attitude cosmopolite ou internationaliste se manifeste au moment où le sujet essaye de se débarrasser de ses propres références culturelles face à une réalité étrangère, tout en affirmant son cosmopolitisme et en assumant une vision universaliste, dans une tentative de comprendre dans son ensemble la diversité culturelle de l'étranger. À ce titre, on peut comprendre le choix de l'accent bamiléké par l'humoriste camerounais Jean-Miché Kankan qui fait pourtant partie de l'ethnie fang-beti, différente de celle des bamiléké. Cette dernière attitude n'implique pas une opinion positive ou négative envers la réalité étrangère, puisque les rapports positifs entre différentes cultures ont tendance à atteindre une unité culturelle. En raison de ce manque de jugements de valeur, cette attitude n'est pas susceptible de conduire à des pôles extrêmes tels que la « phobie » ou la « manie ». À vrai dire, tout Camerounais épouse cette dernière attitude dite cosmopolite, dans la mesure où il est un creuset culturel. Il ne serait pas prétentieux de

⁷ Lire par exemple (Jiatsa et Tatuébou, 2016).

⁸ Les hautes collines de l'Ouest camerounais.

dire que le Cameroun est un Monde en miniature : ouverture au monde par l'adoption de toutes les cultures mondiales renforcées par les médias étrangers, proposition des modèles culturels au monde... Le reproche que nous pouvons quand même faire c'est que ce modèle repose sur un certain nombre de stéréotypes et de clichés qui en font parfois un effet d'image d'Épinal.

Appliqué au Cameroun, les concepts de Pageaux ont tout leur sens dans la mesure où les institutions sont les premières à promouvoir les divisions culturelles : toute nomination ou promotion au poste se fait sur la base d'une volonté d'équilibrage régionale ; or, le pays n'a pas le même degré d'éducation et de formation. Les régions fortement scolarisées comme le Sud, le littoral et l'Ouest se trouvent lésées au profit des régions moins éduquées. En plus de la monopolisation du pouvoir pendant des décennies, qui accentue ces clivages, on se rend compte que la question de la culture reste une épée de Damoclès dans ce pays.

CONCLUSION

La culture au Cameroun constitue encore un ensemble flou, un grand puzzle dont toutes les parties sont disponibles, mais dont l'agencement fait défaut. Il faudrait, pour qu'on parle d'une culture vraiment camerounaise, aller au-delà des discours creux pour implémenter, par une véritable révolution, le multiculturalisme. Une telle révolution ne peut passer que par la mise sur pied des mécanismes solides de construction tels les lieux de mémoires, les symboles nationaux, la mise entre parenthèses des stéréotypes et clichés, des replis identitaires, des particularismes. Il faudra promouvoir la culture imagologique fondée sur l'interculturalité, la tolérance culturelle, le vivre ensemble.

Bibliographie

- Amadou L. S. (2005) « Lieu de mémoire et traité transatlantique. L'exemple du Mémorial de Gorée », in Micheline Labelle, Rachad Antonius, Georges Leroux (dir). *Le devoir de mémoire et les politiques du pardon. Actes du colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal en octobre 2004*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, pp163-171.
- Boudreault P. W. (dir) (2006) *Génies des lieux Enchevêtrement culturel. Clivages et ré-inventions du sujet collectif*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- Clanet, C. (1990) *L'interculturel. Introduction aux approches interculturelles en Education et en Sciences Humaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Combres E. (2007) *La mémoire trouée*, Paris, Gallimard Jeunesse.
- Deltombe, T., Domergue M., Tatsita J. (2016) *La Guerre du Cameroun*, Paris, La Découverte.
- Guilton, J. (1951) *Le Travail intellectuel*, Paris, Ed Montagne.
- Hall E.T. (1959) *The silent language*, Doubleday.
- Hall E.T. (1966) *The Hidden dimension*, New-York, Doubleday.
- Hofstede G. (1994) *Vivre dans un monde multiculturel. Comprendre nos programmations mentales* (Traduit de l'anglais par Marie Waquet), Paris, Les éditions d'organisation.
- Jiatsa Jokeng, A. (2015) *La Condition de l'enseignant vacataire au Cameroun*, préface par Alain-Poire Kamki, L'Harmattan Cameroun.

- Jiatsa Jokeng, A., Tatuébou, D. Z. (2016) « Le crânisme dans la dramaturgie de Gilbert Doho : entre pratiques médiumniques et devoir de mémoire », article disponible sur *Les Cahiers du GRELCEF*. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm No 8.
- Labelle M., Antonius R., Leroux G. (dir) (2005) *Le devoir de mémoire et les politiques du pardon. Actes du colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal en octobre 2004*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2005.
- Ladmiral, J.-R., Lipiansky, E.M. (1989) *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.
- Lüsebrink H.-J. (1998) « Approches de définitions et enjeux pour la recherche en communication interculturelle », in *Bulletin n030 – Avril 1998*, Université de Saarbrücken, Allemagne, <http://www.unifr.ch/ipg/aric/assets/files/ARICBulletin/1998No30/06LusebrinkHJ.pdf>.
- Lüsebrink H.-J. (2005) *Interkulturelle Kommunikation*, Stuttgart, Weimar : Verlag J.B. Metzler.
- Méchoulan E. (2003) « Intermédialités : Le temps des illusions perdues », in *Intermédialités*, n°1, pp.9-27.
- Noumsi G. M. (2004) « Dynamique du français au Cameroun : créativité, variations et problèmes socio-linguistiques » in *Le Français en Afrique*, no. 19, pp. 105-118, disponible online <http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/19/NOUMSI.pdf>, consulté le 25 mars 2017.
- Pageaux D.-H. (1994) *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, Coll. Coursus « Série Littérature ».
- Push Margaret D. (ed.) (1979) *Multicultural education : A cross cultural Training approach*, USA Intercultural Press.
- Ricœur P. (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil.
- Sartre, Jean-Paul, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Gallimard, 1946.
- Turgeon L. (1996) « De l'acculturation aux transferts culturels » in Laurier Turgeon, Denys Delage et Real Ouellet (éds) : *Transferts culturels et métissages. Amérique/Europe XVI^e-XX^e*, Paris, L'Harmattan, pp.11-17.
- Zang Zang P. (1998) *Le français en Afrique*, Munich, Lincom Europa.

Albert JIATSA JOKENG PhD is the author of two books (*La Condition de l'enseignant vacataire au Cameroun*, and *Patchworks*), and teacher of French Literature and Media Science at the Department of French Language and Literature of French Expression of the Higher Teachers' Training College of Maroua. He has produced several articles and reading notes available online. His current research is oriented towards new theorizations of intermediality as well as new paradigms of writing.

Alvine Lyris NJANJO NGOGANG, a former student of the Higher Teachers' Training College of Maroua, and a Ph.D student at the FLSH of the University of Maroua, is the author of the article, 'Adoption and transcendence of colonial stereotypes by Léonora Miano: a study of *L'intérieur de la nuit* and *Contours du jour qui vient*'. His current research focuses on narrative sciences as well as cultural and intercultural theories.

Le *musical* américain en France. Trois stratégies de traduction

Alice Defacq

University of South Florida

Abstract. The purpose of this paper is to discover the fate reserved to American musicals when they come to France. We establish three translation strategies: the complete adaptation of the libretto, which appears to be the most usual one; the partial adaptation, which, even if it seems unexpected, meets the demands of production; and the non-adaptation of musicals that are internationally known. To illustrate these three translation strategies, we consider twelve musicals produced for the French stage between 1950 and 2017. We end our study with a quick reflection on the status of the adapter of musicals.

Keywords: musical theater, American, France, translation strategies, adapter.

INTRODUCTION

Ouvrons notre réflexion par cette idée reçue : les Français n'aiment pas les comédies musicales. À notre sens, les préjugés à l'égard de ce genre reposent essentiellement sur une méconnaissance de son histoire en France. Nombreux sont les théoriciens ayant souligné le désintérêt du public pour le *musical*¹, allant même jusqu'à le bouder. Jean-François Brieu écrit : « la France, ce pays réputé pour son indifférence vis-à-vis du théâtre musical » (2002 : 9). Pourtant, les recherches récentes démentent ce dogme : « il y a donc une tradition de la comédie musicale en France, mais elle est fragmentaire, irrégulière » (Perroux, 2009 : 69). Depuis le succès florissant de *Notre Dame de Paris* (1998), il faut bien avouer qu'un nombre considérable de *musicals* américains se partagent l'affiche avec des productions françaises². Aujourd'hui, les représentations font salles comblées marquant le renouveau d'un genre longtemps considéré comme désuet.

Voici les bases sur lesquelles nous nous proposons de commencer notre contribution qui, sur le plan théorique, est avant tout une réflexion sur les

¹ *Musical* est l'abréviation de *musical comedy*, *musical play* et *musical theater*. Les Francophones emploient généralement *comédie musicale*, or il serait difficile d'accoler cette étiquette à *Sweeney Todd* (thriller musical), *Fiddler on the Roof* (musical drama) ou *Jersey Boys* (jukebox musical).

² « 42nd Street, *Le Fantôme de l'Opéra* mais aussi *Les Trois Mousquetaires* et le grand retour de *Notre Dame de Paris* et des *Dix Commandements* : avec une vingtaine de spectacles à l'affiche, jamais la comédie musicale n'aura connu un tel engouement qu'en cette rentrée 2016 » (<http://www.ladepeche.fr>; consulté le 23/5/2017).

différentes stratégies de traduction³ mises en œuvre lorsqu'un *book*⁴ anglo-américain arrive sur la scène française. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur douze *musicals* couvrant une vaste période de 1950 à 2017. Deux raisons justifient notre choix : 1) ils montrent que l'intérêt des Français pour ce genre est ancien et périodique, nous donnant ainsi le recul nécessaire pour établir, sans grande prétention, trois stratégies de traduction ; 2) ils illustrent un art rarement évoqué en traductologie⁵. Nos recherches sur l'adaptation française du *musical* nous montrent que le sort réservé au *book* n'est jamais le même.

Précisons d'emblée que le terme d'*adaptation* l'emporte haut la main sur celui de *traduction* quand il s'agit de *musical*. Le *book* mélange dialogue, chant et musique destinés à la création scénique et musicale ce qui implique une compréhension immédiate « où aucun retour en arrière n'est possible » (Seide, 1982 : 60). L'adaptateur doit alors prendre le risque de s'écarter du *book* original afin d'obtenir un texte cible efficace en termes de compréhension, jouabilité⁶ et « chantabilité ». D'ailleurs, Johan Franzon affirme sans ambages : « the target lyrics must be adapted to the musical line. [...] In song translation, adaptation may well be the only possible choice » (2005 : 265). Il faut effectivement produire une traduction chantable qui « sonne bien » et reste proche du sens initial. Autrement dit, l'adaptateur reproduit l'ensemble tout en maintenant la forme de l'original et en l'insérant sur une base musicale préexistante. Puisque la traduction littérale *lato sensu* est inopérante, l'adaptateur se livre à un travail de réécriture pour présenter un *musical* qui soit le meilleur possible.

Les trois stratégies de traduction discernées sont l'adaptation complète, l'adaptation partielle et la non-adaptation.

I. ADAPTATION COMPLETE

La première stratégie de traduction se présente comme la plus régulière : il s'agit de l'adaptation complète du *book*. Dans ce cas, le dialogue et les *lyrics*⁷ sont adaptés dans la langue-cible. On s'imaginerait volontiers que l'adaptation est une démarche entreprise uniquement par défaut ou pour « sauver les meubles » (Bastin, 1990 : 189). Cette manière de penser est cependant erronée. Adapter un *musical*

³ La stratégie est « une somme de décisions qui dépendent de plusieurs facteurs qui influencent nos choix, consciemment ou non » (Brzozowski, 2008 : 769).

⁴ Le livret d'opéra est généralement l'œuvre d'un seul librettiste alors que le *book* est souvent le fruit d'une écriture à plusieurs mains : le dialoguiste, le *lyricist* et le compositeur.

⁵ Les *books* français ne sont généralement pas publiés ; ce sont les adaptateurs eux-mêmes qui nous les confient.

⁶ Voir William Gregory.

⁷ Vocabulaire employé par Albert Willemetz pour renvoyer à l'adaptation des paroles sur une musique préexistante.

pour la scène est effectivement une opération complexe en ce qu'elle demande à l'adaptateur de se situer entre deux optiques : l'une énonciative (ou orale) et l'autre musicale (ou chantable). Comme le genre mêle allègrement dialogue et chant, l'adaptateur doit respecter la mise en scène de départ et ne pas trahir la pensée musicale du compositeur. Il est aujourd'hui notoire d'avancer que le rajout d'une note peut introduire une appogiature et de ce fait altérer la partition. Toutefois, « the immutability of the music is not sacrosanct. Six musical changes⁸ are usually deemed small enough to be permissible if done sparingly and with concern for aesthetic effect » (Apter, Herman, 2016 : 17). En plus des compétences linguistiques et théâtrales, l'adaptateur doit disposer de solides connaissances en musique afin d'être conscient des éventuels changements musicaux qu'il peut faire. Depuis des années maintenant, les études sont venues remplir le champ de la recherche sur la traduction des chansons. Peter Low marque un tournant dans ce domaine avec le *Pentathlon Principle*, « a deliberate balancing of five different criteria – singability, sense, naturalness, rhythm and rhyme. This balancing should be central to the overall strategy and also a guide to microlevel decision-making » (2005 : 185). Le succès d'une traduction chantable dépendrait ainsi du balancement des cinq critères qui ne se fait qu'au prix de sacrifices. Concrètement, l'adaptateur décide par exemple d'abandonner les rimes pour se concentrer davantage sur le sens. Il sélectionne donc les aspects qu'il suppose – à juste titre – essentiels afin d'offrir des *lyrics* respectant le plus fidèlement possible les intentions initiales. Dès lors, puisque l'adaptation du dialogue d'un côté et des *lyrics* de l'autre ne relève pas du même ordre, rien d'étonnant de découvrir deux grandes tendances.

La première est l'adaptation du *book* par un seul auteur. Citons, à titre d'exemples, *La Cage aux folles* (1999)⁹ par Alain Marcel, *Sweeney Todd* (2008) par Alain Perroux et *Frankenstein Junior* (2011) par Stéphane Laporte. L'adaptateur a la faculté d'œuvrer sur les deux supports, comme le décrit Éric Teraud :

À chacun son talent. Certains excellent dans la traduction de dialogue, d'autres dans celle des chansons. D'autres encore ont les qualités requises pour travailler sur les deux. Au producteur ou au metteur en scène d'aller chercher le talent qui correspond à sa demande¹⁰.

La décision finale revient donc à la production.

La deuxième est l'adaptation du *book* à deux mains. C'est la fusion de deux talents pour rendre un produit final : l'un est chargé du dialogue et l'autre des *lyrics*. Voici deux exemples significatifs : *Annie du Far-West* (1950) par André Mouëzy-Éon (dialogue) et Albert Willemetz (*lyrics*) ; *Cabaret* (2008) par Jacques Collard (dialogue) et Éric Teraud (*lyrics*). L'adaptation du *musical* est le résultat

⁸ Voir annexe.

⁹ Les dates correspondent aux productions françaises et non à leur création.

¹⁰ E-mail du 5/9/2016 entre Éric Teraud et l'auteur de l'article.

d'une collaboration¹¹ ce qui renvoie, dans l'acceptation la plus extensive qui soit, aux théories sur le *texte spectaculaire* précisant que « le traducteur devrait prendre place aux répétitions du spectacle et être prêt à changer son texte selon les exigences de la scène » (Regattin, 2004 : 162). Les adaptateurs s'accordent d'abord sur les choix à adopter et travaillent ensuite avec les producteurs, metteurs en scène, acteurs pour présenter un *musical* respectant le vouloir-dire du *book* original. De surcroît, ils concèdent à modifier leur texte afin de produire un spectacle qui transmette des effets comparables. En parlant de ces ajustements, Nicolas Nebot nous dit : « les changements sont toujours effectués parce que la scène l'impose »¹². Cela va exactement dans le sens de Stéphane Laporte lorsqu'il nous parle de la production de *Frankenstein Junior*, et plus précisément de la charade¹³ : « *laide* a été rajouté en cours de route par la comédienne jouant Blucher, et je l'ai gardé »¹⁴. Les répétitions vont parfois amener une autre solution, visiblement meilleure pour l'adaptateur. Tout ceci nous rappelle que « the playtext is [...] somehow incomplete in itself until realised in performance. The play is therefore something that fails to achieve wholeness until it is made physical » (Bassnett, Lefevere, 1998 : 91). Le texte cible est donc susceptible d'être révisé lors des *previews*¹⁵. Éric Teraud exprime une idée similaire :

Il y avait beaucoup de jeux de mots sexuels dans *Zorro*. [...] Je n'étais qu'un « exécutant » (il faut l'accepter). Le metteur en scène me disait : « je veux un éclat de rire à la 3^{ème} ligne. Je veux une blague de cul à cet endroit... » Pendant les *previews*, une blague était tentée le lundi. Si le public ne riait pas, j'en proposais une autre le mardi. Jusqu'à avoir suffisamment de rire dans la salle. La blague était alors « validée »¹⁶.

Les explications que l'adaptateur y développe manifestent d'une façon tout à fait juste le fait qu'il n'est pas comme « un remplaçant ou un représentant de l'auteur mais comme [un] membre d'une équipe de création, à l'œuvre aux côtés des autres membres de la compagnie, tout au long du processus de production » (Gregory, 2010 : 9). Une collaboration intensive avec tous les membres de l'équipe est présente. Il y a aussi un élément inattendu et même une certaine contradiction avec ce que William Olivier Desmond qualifie « d'activité jubilatoire » (2005 : 81) : Éric Teraud parle effectivement d'esclavage littéraire se voyant contraint de

¹¹ Terme à nuancer car Éric Teraud confesse : « pour *Cabaret* j'ai travaillé 'dans mon coin' tandis que Jacques Collard a travaillé dans le sien. Mais nous nous entendons très bien ! » (e-mail du 5/9/2016, cité).

¹² E-mail du 5/4/2017 entre Nicolas Nebot et l'auteur de l'article.

¹³ Le mot décomposé en éléments syllabiques est *sedatif* [*said-a-give*]. L'adaptateur effectue une traduction isomorphe en proposant *sédatif* [*sed-ah-tif*].

¹⁴ E-mail du 1/12/2016 entre Stéphane Laporte et l'auteur de l'article.

¹⁵ « Pendant les semaines initiales de représentations d'un nouveau spectacle, la presse n'est pas encore conviée car les auteurs et l'équipe de production (metteur en scène, chorégraphe, costumier, etc.) opèrent des ajustements en fonction des réactions des premiers spectateurs » (Perroux, 2009 : 232).

¹⁶ E-mail du 5/9/2016, cité.

modifier, encore et toujours, son texte afin de répondre aux exigences, parfois inintelligibles par l'adaptateur lui-même, du metteur en scène. Les problèmes sont ainsi négociés pour présenter, au final, un *musical* accessible aux spectateurs, d'où la répartition des compétences.

Notons que la collaboration peut aussi se faire au sein du dialogue ou des *lyrics*. Les chansons de *Cats* (2015), à titre d'illustration, ont été adaptées par Ludovic-Alexandre Vidal et Nicolas Nebot. Écoutons ce dernier :

Pour ma part je suis auteur et non traducteur. Quand je fais une adaptation je suis un auteur avec un Harrap's et non un traducteur avec un dictionnaire de rimes. Je viens de la chanson d'où mon affinité pour les lyrics. Dans mon cas, quand je choisis de collaborer (ce qui n'est pas toujours le cas) c'est pour l'envie d'échanger avec un collègue. Cela peut être également pour des questions de planning car on travaille plus vite à deux que seul¹⁷.

Au-delà de la raison de vouloir travailler plus rapidement, il est intéressant de noter le droit de regard dont peut disposer l'adaptateur sur la possibilité de travailler seul ou à plusieurs. Grâce à leurs affinités artistiques, Ludovic-Alexandre Vidal et Nicolas Nebot ont donc adapté en français *Memory (Ma vie)*, tube mondialement connu.

Voilà qui nous amène à évoquer la question du *jukebox musical*, c'est-à-dire du *musical* constitué de tubes originaux ; et il semble qu'elle installe rapidement l'adaptateur dans une situation inconfortable. En effet, une double question se pose à lui : doit-il adapter les chansons en prenant le risque de décevoir les spectateurs et par conséquent de les amener à les rejeter ? Ou serait-il plus sage de les préserver créant ainsi une rupture narrative, mais assurant le succès ? La question n'est certes pas surprenante, mais elle reste iconoclaste puisqu'elle rappelle les préoccupations artistiques et commerciales des producteurs. N'oublions pas que l'un des objectifs est de séduire des spectateurs réfractaires au genre. *Mamma Mia!*, adapté par Stéphane Laporte (dialogue) et Nicolas Nebot (*lyrics*), recevra ainsi un accueil mitigé en 2010 au Mogador : « si beaucoup se sont réjouis de l'arrivée de *Mamma Mia!* à Paris, certains spectateurs ont décidé de montrer les dents : ils et elles sont nombreux à [...] exprimer leur déception, voire leur colère de constater que les chansons d'Abba ont été traduites en français pour le bien du spectacle »¹⁸. Force est de reconnaître que les entendre dans une autre langue peut déranger, mais elles ont été choisies pour faire partie d'une histoire et non pour être des tubes isolés. *Mamma Mia!* n'est pas un concert d'Abba mais un *musical*. Stéphane Laporte renchérit : « Stage Entertainment¹⁹ ne fait pas dans le concert, ils font dans le théâtre, et les chansons, comme dans toute vraie comédie

¹⁷ E-mail du 5/4/2017, cité.

¹⁸ <http://www.musicalavenue.fr> (consulté le 12/7/2012).

¹⁹ Producteur de spectacles musicaux.

musicale, se doivent de faire avancer l'intrigue. Je pense que traduire les chansons était la seule décision à prendre »²⁰. En somme, cette technique permet de bien distinguer les deux entités. À cet égard, Nicolas Nebot ajoute : « certaines sphères ont peut-être boudé le spectacle mais plus d'un million de spectateurs s'est déplacé ce qui est un des plus gros succès de théâtre musical en France »²¹. Malgré les prodomes fielleux, *Mamma Mia!* charmera tout un public.

L'adaptation complète d'un *book* se fait d'abord seul ou à plusieurs, puis prend vie sur scène lors des répétitions. Cette stratégie n'épargne pas le *jukebox musical* permettant, au passage, de le différencier du concert. Or, il existe des cas pour lesquels des tubes bien connus seront préservés, ce qui nous amène à notre second point.

II. ADAPTATION PARTIELLE

La deuxième stratégie de traduction paraît étonnante puisque nous avons affaire au louvoiement de deux langues dans un même *book*. Le dialogue est rendu dans la langue-cible et les *lyrics* reçoivent deux traitements : ils sont gardés tels quels ou adaptés. Nous oscillons ainsi entre adaptation et préservation, sans qu'apparaisse réellement de stratégie globale de traduction. C'est le cas par cas qui prédomine et les attentes des producteurs qui l'emportent. Considérons deux exemples.

Avant le succès mondial du film de Randal Kleiser en 1978, *Grease* était une *Off Broadway* transférée ensuite à Broadway en 1972. L'adaptation des *lyrics*, par Stéphane Laporte en 2008, découle de deux choix : d'une part, la préservation de tubes cultes ("*You're the One That I Want*") pour permettre aux Français de fredonner les chansons qu'ils (re)connaissent ; d'autre part, l'adaptation de quelques chants ("*We Go Together*") afin de faire avancer l'action. Si l'adaptateur s'aventure à adapter certains tubes, ce n'est pas par orgueil, mais en raison de l'exigence des producteurs. Il se souvient : « c'était une demande expresse des producteurs, qui voulaient laisser en anglais les tubes de la partition d'origine. (J'ai eu quelques regrets, mais en fin de compte pas tant que ça) »²². Là encore, nous découvrons que les requêtes des producteurs sont prioritaires.

Un deuxième exemple nous permet d'explorer davantage le phénomène. Il s'agit cette fois-ci de *Zorro* que nous avons brièvement évoqué. Le *book* du justicier masqué est signé Stephen Clark qui nous livre :

Zorro as a musical was the idea of Adam Kenwright, the English producer. He commissioned me to write the book and lyrics. It wasn't

²⁰ E-mail du 26/3/2017 entre Stéphane Laporte et l'auteur de l'article.

²¹ E-mail du 5/4/2017, cité.

²² E-mail du 26/3/2017, cité.

the first time that people had tried to write a musical based on the Zorro story but others don't seem to have got very far. Adam Kenwright approached 3 composers over several years before asking the Gipsy Kings to write the score. He was not happy with the work each of the composers were doing ... he kept telling them that it needed to sound more like The Gipsy Kings. Till in the end he decided to ask the Gipsy Kings themselves! All the songs are by the Gipsy Kings²³.

50% des chansons du *musical* proviennent du répertoire des Gipsy Kings (*Baila Me*) et les 50 % restantes ont été exclusivement écrites pour le *book* (*Libertad*). Éric Teraud adapte alors toutes les chansons ; « seuls certains refrains extrêmement connus ont été gardés en espagnol. [...] On considère que le public aime entendre le gimmick tel qu'il l'a toujours connu (*Jobi, Joba*). Ça ne me dérange pas. Surtout dans un spectacle de pur divertissement comme *Zorro* »²⁴. D'un point de vue traductologique, l'alternance codique est intéressante : elle permet de faire couleur locale, de rester fidèle aux auteurs du *book*, de mettre en scène les chansons qui ont fait chanter tout un public et, dans une certaine mesure, de lui faire plaisir.

Ces deux exemples commentés démontrent assez bien la position des producteurs : ils basculent entre *logocentric* et *musico-centric*²⁵ puisque les chansons jugées utiles pour l'intrigue sont adaptées et celles appréciées pour leur musique sont laissées telles quelles.

III. NON-ADAPTATION

À côté de l'adaptation complète et l'adaptation partielle se trouve une troisième stratégie de traduction relativement fortuite, celle de la non-adaptation.

Pour certains puristes, l'adaptation est une hérésie ! Qui aurait aujourd'hui l'idée de jouer des opéras de Mozart en français alors qu'ils ont tous été adaptés. Le Châtelet est un peu le reflet d'un intellectualisme qui applique au musical les mêmes règles qu'à l'opéra²⁶.

Depuis des années maintenant, des compagnies étrangères jouent à Paris. Alors que les dialogues et les *lyrics* sont interprétés en anglais sur scène, la traduction (ou le titre²⁷) accompagne les acteurs. Ici, les spectateurs endossent aussi le costume de lecteurs. Par analogie avec le sous-titrage, nous parlons de surtitrage.

²³ E-mail du 26/8/2016 entre Stephen Clark et l'auteur de l'article.

²⁴ E-mail du 5/3/2017 entre Éric Teraud et l'auteur de l'article.

²⁵ « We can apply the term "logocentric" to actual songs where the words matter more, and "musico-centric" to the others » (Low, 2017 : 10).

²⁶ E-mail du 12/4/2017 entre François Farre et l'auteur de l'article.

²⁷ Pour les termes techniques, voir *Le guide du surtitrage au théâtre* sur <http://www.maisonantoinevitez.com>

En effet, la traduction audiovisuelle apparaît en bas de l'écran alors que la traduction d'œuvres théâtrales ou lyriques « est projeté en direct » (Gambier, 2004 : 3) au dessus de la scène. Grâce à cette technique, les Français ont eu le plaisir d'aller voir, parmi d'autres, *On the Town* (2008), *The Sound of Music* (2011) et bientôt *Singin' in the Rain* (2017). Le fait de produire des *musicals* en anglais présente trois avantages : le surtitrage offre au public la possibilité d'entendre ce qui se dit et se chante en version originale ; il laisse aux acteurs leur voix, leur accent ; et l'anglais permet d'attirer des touristes pas toujours familiers avec le français. En un mot, nous dirions que l'anglais met tout le monde d'accord. Reste à se demander si les spectateurs apprécient réellement le *musical* se voyant (presque) contraints de fixer des écrans.

CONCLUSION

L'ambition de cette étude était de montrer qu'un *book* recevait un traitement différent en France. Les attentes des producteurs nous ont permis de mettre en lumière l'existence de trois stratégies de traduction : adaptation complète, adaptation partielle et non-adaptation. Même si ce n'est qu'un début de réflexion et qu'elle se veut générale, il n'en reste pas moins qu'elle met un peu d'ordre dans la manière dont le *book* est accueilli en France. Au terme de cet article, une chose nous paraît évidente : l'adaptation et la production d'un *musical* requièrent la rencontre de plusieurs artistes aux compétences bien distinctes.

Après ce rapide panorama des trois stratégies, illustrées par douze *musicals* et enrichies d'échanges avec des spécialistes, il convient, pour terminer, de revenir sur le statut de l'adaptateur. Bien qu'il reste un « travailleur de l'ombre » (Rüf, 1998 : 190), il joue un rôle inestimable. En effet, il effectue une adaptation qui répond aux demandes des producteurs, participe activement aux répétitions et modifie son texte en conséquence. Notons que le surtitrage est aussi un acte de traduire à plusieurs mains : « le surtitreur doit [...] établir une collaboration étroite avec l'équipe artistique et, idéalement, accompagner le travail de création en assistant aux répétitions » (Péran, 2010 : 7). Tout ceci nous permet de valoriser le rôle de l'adaptateur et de découvrir que sa tâche n'est pas aisée. Il n'est pas qu'un simple passeur de mots, mais un artiste qui endosse plusieurs casquettes : adaptateur, collaborateur et conseiller. Malgré les contraintes de la scène et les exigences de chacun, la production d'un *musical* reste une activité éminemment artistique et humoristique pour l'adaptateur.

Bibliographie

Apter, R., M. Herman (2016) *Translating for Singing. The Theory, Art and Craft of Translating Lyrics*, London, Bloomsbury.

- Bassnett, S., A. Lefevere (1998) *Constructing Cultures: Essays on Literary Translation*, Clevedon, Multilingual Matters.
- Bastin, G. L. (1990) "La notion d'adaptation en traduction", thèse de doctorat (non publiée), Paris III, Université de la Sorbonne Nouvelle.
- Brieu, J.-F. (2002) *Les comédies musicales. De Starmania aux Dix Commandements*, Paris, Presses de la Cité.
- Brzozowski, J. (2008) "Le problème des stratégies du traduire" in *Meta*, Vol. 53, Issue 4, pp.765-781.
- Desmond, W. O. (2005) *Paroles de traducteur. De la traduction comme activité jubilatoire*, Leuven, Peeters.
- Franzon, J. (2005) "Musical Comedy Translation: Fidelity and Format in the Scandinavian My Fair Lady" in D. L. Gorrée, *Song and Significance: Virtues and Vices of Vocal Translation*, New York, Rodopi, pp.263-297.
- Gambier, Y. (2004) "La traduction audiovisuelle : un genre en expansion" in *Meta*, Vol. 49, Issue 1, pp. 1-11.
- Gregory, W. (2010) "Jouabilité : un concept indéfinissable, incontournable... traduisible ou intraduisible ?" in *Traduire*, Vol. 222, pp. 7-21.
- Low, P. (2005) "The Pentathlon Approach to Translating Songs" in D. L. Gorrée, *Song and Significance: Virtues and Vices of Vocal Translation*, New York, Rodopi, pp.185-212.
- Low, P. (2017) *Translating Song: Lyrics and Texts*, New York, Routledge.
- Péran, B. (2010) "Éléments d'analyse de la stratégie de traduction mise en œuvre dans le surtitrage" in *Traduire*, Vol. 223, pp.66-77.
- Perroux, A. (2009) *La comédie musicale, mode d'emploi*, Paris, L'Avant-Scène Opéra, Éditions Premières Loges.
- Regattin, F. (2004) "Théâtre et traduction: un aperçu du débat théorique" in *L'Annuaire théâtral: revue québécoise d'études théâtrales*, Vol. 36, pp.156-171.
- Rüf, I. (1998) "Les sous-titres de film, passeurs de l'ombre" in *L'écrivain et son traducteur en Suisse et en Europe*, Carouge-Genève, Zoé.
- Seide, S. (1982) "La traduction complétée par le jeu" in *Théâtre/Public*, Vol. 44, pp.60-61.

Corpus

- Anderson, B., B. Ulvaeus & C. Johnson (1999) *Mamma Mia!*, London, Prince Edward Theatre.
- _____. (2010) *Mamma Mia!* (tr. S. Laporte, N. Nebot), Paris, théâtre du Mogador.
- Berlin, I. & D. Fields, H. Fields (1946) *Annie Get Your Gun*, New York, Imperial Theater.
- _____. (1950) *Annie du Far-West* (tr. A. Mouëzy-Éon, A. Willemetz), Paris, théâtre du Châtelet.
- Bernstein, L. & B. Comden, A. Green (1944) *On the Town*, London, Adelphi Theatre.
- _____. (2008) *On the Town*, Paris, théâtre du Châtelet.
- Brooks, M. & T. Meehan (2007) *Young Frankenstein*, New York, Lyric Theatre.
- _____. (2011) *Frankenstein Junior* (tr. S. Laporte), Paris, théâtre Déjazet.
- Brown, N.H. & A. Freed, B. Comden, A. Green (1983) *Singin' in the Rain*, London, West End.
- _____. (prévu en novembre 2017) *Singin' in the Rain*, Paris, théâtre du Châtelet.
- Clark, S. (2008) *Zorro*, London, Garrick Theatre.
- _____. (2009) *Zorro* (tr. É. Teraud), Paris, théâtre des Folies Bergère.
- Herman, J. & H. Fierstein (1983) *La Cage aux folles*, New York, Palace Theater.
- _____. (1999) *La Cage aux folles* (tr. A. Marcel), Paris, théâtre du Mogador.
- Jacobs, J., W. Casey (1972) *Grease*, New York, Broadhurst Theatre.
- _____. (2008) *Grease* (tr. S. Laporte), Paris, théâtre Comédia.
- Kander, J. & F. Ebb, J. Masteroff (1966) *Cabaret*, New York, Broadhurst Theatre.
- _____. (2006) *Cabaret* (tr. É. Teraud), Paris, théâtre des Folies Bergère.
- Llyod, W.A. & T.S. Eliot, T. Nunn, G. Lynne (1981) *Cats*, London, New London Theater.
- _____. (2015) *Cats* (tr. N. Nebot, L.A. Vidal), Paris, théâtre du Mogador.
- Rodgers, R. & O. Hammerstein II, L. Howard, R. Crouse (1959) *The Sound of Music*, New York, Lunt-Fontanne Theatre.
- _____. (2011) *The Sound of Music*, Paris, théâtre du Châtelet.
- Sondheim, S. & H. Wheeler (1979) *Sweeney Todd*, New York, Uris Theatre.
- _____. (2008), *Sweeney Todd* (tr. A. Perroux), Genève, théâtre du Loup.

Annexe

Apter et Herman, 2016 : 18.

The figure consists of six rows, each illustrating a type of allowable change to the music. Each row shows a transformation from an initial state to a final state, indicated by the word "becomes".

- Splitting notes:** A single note on a staff with the lyric "war" below it becomes two notes on a staff with the lyric "war-fare" below it.
- Combining notes:** Two notes on a staff with the lyric "war-fare" below it becomes a single note on a staff with the lyric "war" below it.
- Adding notes:** Two notes on a staff with the lyric "war-fare" below it becomes three notes on a staff with the lyric "of war-fare" below it.
- Deleting notes:** Three notes on a staff with the lyric "of war-fare" below it becomes two notes on a staff with the lyric "war-fare" below it.
- Spreading syllables:** Two notes on a staff with the lyric "war-fare" below it becomes a single note with a slur over it and a dash below it, with the lyric "war_" below it.
- Inserting syllables:** A single note with a slur over it and a dash below it, with the lyric "war_" below it, becomes two notes on a staff with the lyric "war-fare" below it.

FIGURE 2.1 Allowable changes to the music.

Alice DEFACQ is an instructor at the University of South Florida, United States. She holds a PhD in the field of translation. Her research interests include the musical theater, translation studies and linguistics.

Le sous-titrage interlinguistique : comment transférer les valeurs sémantiques des marqueurs discursifs

Rania A. Khalifa

Université de Ain-Chams

Abstract. Subtitling, a fundamental element of audiovisual translation, enables us to follow the verbal sequence of an audiovisual document projected in a language that is foreign to us. But to what extent is subtitling capable of guaranteeing the effectiveness of communication as well as the transfer of the semantic values and functions? In the following pages, we will analyze the place of Discursive Markers (MD) in the original French version of a program broadcast on TV5 and in the Arabic version with subtitles. We will study the markers that were preserved and those that have been retracted and we will try to verify if the final subtitled product is therefore less informative than the original text or not.

Keywords : subtitling, discursive markers, connector, discursive progression, structuring of the interaction.

INTRODUCTION

Transfert d'une donnée sonore en une donnée visuelle, recette conseillée pour transcender la barrière de la langue, une des multiples facettes de la traduction audiovisuelle qui gagne de plus en plus du terrain – rien ne saurait mieux décrire le sous-titrage, qui coûte, selon les estimations, dix fois moins cher que le doublage et qui conserve l'identité originale du document audiovisuel.

Dans son article « Les sous-titres, un mal nécessaire », Lucien Marleau cite six fonctions pour les sous-titres : fonction de remplacement (l'écrit remplace l'oral), de communication (c'est une communication médiatisée, indirecte et à sens unique), émotive (les sous-titres tentent de susciter chez le spectateur la même réaction affective que le film original), d'ancrage (les paroles cherchant à préciser le sens de l'image), de relais (en prenant en charge des éléments d'information non inclus dans l'image) et, finalement, de redondance (s'ils répètent ce que dit l'image) (Marleau, 1982 : 274).

En fait, un bon sous-titre doit ne pas comporter plus de 80 caractères (37 par lignes) et ne pas excéder les 6 secondes, le temps de lecture d'un spectateur moyen. Bien plus, la synchronisation avec le son est indispensable de même que les sous-titres doivent paraître et disparaître avec les changements des plans. Certes, certaines règles sont à respecter comme le fait que le découpage d'un long sous-titre en deux lignes ne doit pas intervenir au milieu d'une unité de sens, que le tiret (-) doit mentionner les interlocuteurs (s'il s'agit d'un dialogue), que les majuscules sont à éviter alors que les italiques, les guillemets et les chiffres sont à exploiter.

Dans les sous-titres, il ne faut pas séparer un adjectif du mot qu'il qualifie, une préposition de son groupe, un auxiliaire du verbe qu'il modifie cependant qu'une conjonction de coordination ne doit jamais se trouver en fin de ligne.

Dans le sous-titrage, la compensation et l'économie sont le mot d'ordre. Par souci de concision, le sous-titreur, peut éliminer certaines parties de la phrase ou condenser deux propositions en une seule. Il peut aussi édulcorer certaines expressions grossières ou carrément supprimer celles politiquement incorrectes.

I. DÉMARCHE D'ANALYSE

Notre objectif est d'apporter aux réflexions traductologiques et linguistiques une nouvelle perspective relative au rapport complexe oral vs écrit. Nous allons essayer de voir dans quelle mesure le sous-titrage, qui permet le passage d'une langue (le français) à une autre (l'arabe) et d'un code (oral) à un autre (écrit), participe à la production du sens discursif et est capable de transférer la saillance des valeurs et fonctions des marqueurs discursifs.

Tout au long de notre recherche, nous allons analyser la place des marqueurs discursifs dans le sous-titrage qui constitue une des trois composantes du langage télévisé : le langage sonore (en l'occurrence le français dans le cas de l'émission de TV5 que nous allons étudier), le langage non verbal et le langage transcrit, projeté en bas de l'écran. Et nous allons voir quelle est la représentation de « ces petits mots » que le sous-titrage favorise.

Nous avons choisi comme corpus une émission du magazine *MOE (Maghreb Orient Express)* tournée en Égypte et diffusée le 11 septembre 2011 sur TV5 ; l'émission pose des questions sur la psychologie des révolutionnaires, présente des reportages sur l'état du printemps arabe, rencontre des activistes arabes, etc. Riche en marqueurs discursifs, l'émission est un terrain qui nous permet d'étudier une composante de la traduction audiovisuelle, de comparer le produit reçu par le sous-titreur et celui reçu par le spectateur de l'émission sous-titrée et, par là, de savoir si les marqueurs discursifs ont joué le même rôle dans les deux textes ou non.

Les questions que nous nous posons seraient les suivantes : est-ce que le sous-titrage contribue à une surinformation ou plutôt à une sous-information ? Le transfert du signifié linguistique vers une langue cible se fait-il forcément au détriment de la langue source ? Le passage du sens discursif du français vers l'arabe signifie-t-il obligatoirement une perte de sa valeur illocutoire ou au contraire un rajout à cette valeur ?

Nous sommes partie du postulat suivant : de par la concision du sous-titrage, certains éléments linguistiques aussi bien que non linguistiques se perdent et s'effacent (comme les pauses, les marques d'indécision, etc.), ce qui laisse

entendre que le produit final sous-titré est donc moins informatif que le texte original. Notre analyse sera strictement textuelle sauf dans quelques cas exceptionnels.

L'émission commence avec le présentateur de l'émission (Mohamed Kaci) et quatre invités ; plus tard, deux d'entre eux quittent le plateau et sont remplacés par deux autres. Durant toute l'émission, c'est le présentateur qui adresse les questions aux invités, c'est lui qui dirige toute l'interaction. Et lorsqu'un invité cherche à commenter une idée évoquée par un autre, il ne le fait que lorsque le présentateur lui donne la parole.

II. LES MARQUEURS DISCURSIFS (MD) ET LE SENS PROCÉDURAL

Dès qu'on dit MD, on évoque toute une variété à la fois définitoire et terminologique. « Mot de discours » (Ducrot et al. 1980), « particule énonciative » (Fernandez, 1994), « opérateur » (Anscombe et Ducrot, 1983), « organisateurs textuels » (Adam, 1990), « marqueurs de structuration de la conversation » (Auchlin, 1981), « marqueurs de reformulation paraphrastique » (Gülich et Kotchi, 1983) ne sont que des étiquettes qui réfèrent le plus souvent à la même classe. Néanmoins, le terme le plus répandu demeure de loin « marqueurs discursifs ». Shiffrin (1987), Hansen (1998) et Fraser (1999) se sont accordés sur le fait que le rôle principal des MD est de lier les différentes parties d'un énoncé, d'où procèdent la cohésion et la cohérence. Ils jouent un rôle au-delà de la phrase, en ce sens qu'ils sont indépendants de la valence du verbe. Ils contribuent à l'interprétation d'un discours et permettent au locuteur de se positionner par rapport à son discours.

Selon Claire Blanche-Benveniste (1997), les MD sont morphologiquement invariables, ils ne contribuent pas au contenu propositionnel des énoncés et c'est pourquoi leur présence ou leur absence ne modifie pas la valeur de vérité des énoncés auxquels ils sont joints. Syntaxiquement parlant, dans les cas où ils sont joints à un énoncé, leur absence n'entraîne pas une agrammaticalité.

Une des caractéristiques des MD est la situation d'interlocution, puisqu'ils permettent au destinataire de se positionner par rapport à son discours ou par rapport à celui de l'interlocuteur pour le bénéfice de ce dernier.

Le tableau ci-dessous résume toutes les caractéristiques de base des marqueurs discursifs.

Les traits sémantiques et pragmatiques	Les traits morphologiques
<ul style="list-style-type: none"> - Leur sens est procédural. - Ils jouent un rôle dans l'optimisation de l'interaction verbale. 	<ul style="list-style-type: none"> - Ils sont invariables et ils peuvent s'associer entre eux pour former des marqueurs complexes. - Ils sont indice de l'oralité du discours.

Les traits syntaxiques	Les traits phonétiques
<ul style="list-style-type: none"> - Leur position peut changer dans l'énoncé auquel ils sont intégrés. - Leur suppression n'entraîne pas une agrammaticalité de la proposition, ce qui confirme que leur présence est facultative. 	<ul style="list-style-type: none"> - Ils peuvent présenter une réduction phonologique. - La plupart des MD sont monosyllabiques. - La majorité des MD sont marqués sur le patron intonatif par une intonation particulière.

Tableau 1. Les traits marquant les MD.

Notre analyse s'est déroulée en deux étapes. Dans la première, nous avons recensé les MD les plus fréquents dans l'énoncé français et nous avons cherché à savoir s'ils étaient ou non traduits dans l'énoncé arabe. Les résultats de cette première étape figurent dans le tableau suivant :

Le MD	Nombre d'occurrences dans la version originale (VO)	Nombre d'occurrences maintenues dans la version sous-titrée (VST)	Pourcentage du maintien du marqueur
Mais	59	55	93%
Donc	35	10	28%
Aussi	28	13	46%
Alors	15	9	60%
Quand même	12	2	16%
Toujours	11	6	54%
Peut-être	11	5	45%
Là	13	5	38%
Voilà	8	0	0%
En tout cas	5	2	40%
C'est-à-dire	5	2	40%
Je veux dire	5	0	0%
En revanche	4	3	75%
D'ailleurs	4	0	0%
Enfin	4	1	25%
Je ne sais pas	3	1	33%
On ne sait quoi	1	1	100%
Comment dire	2	1	50%
Vous voyez	1	0	0%

Tableau 2. Les MD figurant dans notre corpus et le pourcentage de leurs occurrences.

Comme le montre le tableau, le terme MD, recouvre ici ce que la littérature pragmatique s'accorde à appeler « connecteurs », ainsi que ce qu'elle appelle « particules ». Nous remarquons le fait que le décalage entre la VO et la VST est bien manifeste.

Dans la deuxième étape, nous avons choisi de traiter quelques marqueurs représentatifs pour les étudier à fond.

Deux critères ont déterminé le choix des marqueurs discursifs que nous avons analysés dans la présente recherche :

- La disproportion entre leur apparition dans la VO et dans la VST.
- La variété de leur fonction.

2.1. *Donc*, marqueur ou connecteur

Le marqueur discursif *donc* constitue un marqueur de grande importance du fait qu'il peut structurer le discours à différents niveaux langagiers, dépassant de la sorte sa fonction de connecteur conséquentiel. Maintes études ont pris pour tâche d'analyser cette particule, ses caractères sémantiques et ses fonctions discursives.

Zenone (1981) souligne cinq emplois pour *donc* (de reprise, discursif, argumentatif, métadiscursif et récapitulatif), avant de les répartir en deux groupes : - cotextuel (la fonction argumentative) ; - contextuel (les autres fonctions).

Nous avons adopté la taxinomie établie par Catherine Bolly et Liesbeth Degand. Ces deux linguistes ont recensé cinq fonctions sémantiques et/ou pragmatiques de *donc* : marqueur de conséquence, de répétition à orientation conclusive, de reformulation, de transition participative, de structuration conceptuelle. À ces cinq fonctions, nous pouvons ajouter une sixième, à savoir la fonction modale ou le *donc* ponctuant et phatique qui est distinct au niveau intonatif et qui vise à délimiter les différentes unités participatives ou syntaxiques.

Dans notre corpus, nous avons tenu compte des données contextuelles pour déterminer la valeur précise de *donc*. Les fonctions de ces occurrences varient entre des fonctions syntactico-sémantiques (en tant que connecteur) ou des fonctions discursives (en tant que marqueur discursif).

		Fréquence	Pourcentage
Type de lien	Conséquence	8	22.8%
	Récapitulation	5	14.2%
	Reformulation+explicitation	11	31.4%
	Transition participative	3	8.5%
	Transition de structure conceptuelle	3	8.5%
	Ponctuant	5	14.2%
Total		35	100%

Tableau 3. Différentes fonctions de *donc* dans notre corpus oral.

L'analyse des différents *donc* a mis en évidence que, dans notre corpus, la fonction discursive de ce marqueur l'a emporté sur la fonction sémantique. La fonction de répétition à orientation conclusive (récapitulation) ainsi que la reformulation, l'explicitation et les transitions représentent presque le triple de la relation conséquentielle. Mais qu'en est-il de la traduction en arabe ?

Le tableau suivant souligne que le sous-titre a eu recours à la suppression de 82% des occurrences de l'équivalent de *donc* dans la version sous-titrée.

Type de lien		Maintien	Disparition
	Conséquence	4	4
	Récapitulation	2	3
	Reformulation+explicitation	0	11
	Transition participative	0	3
	Transition de structure conceptuelle	0	3
	Ponctuant	0	5
Total		6	29

Tableau 4. Différentes occurrences de la traduction de l'équivalent de *donc* dans le corpus sous-titré.

Un décalage entre la réception des deux textes est par la suite manifeste. Dans l'exemple suivant, la fonction sémantique de *donc* s'est éteinte.

- **Ex 1** : oui + vu ce qui s'est passé en Norvège ++ **donc** + aujourd'hui + le terrorisme n'est pas seulement lié à l'arabe ou le musulman + ou Bin Laden¹

■ أجل ونظرا إلى أحداث النرويج

■ ليس الإرهاب مربوطاً بالعالم العربي لوحده أو المسلم أو بن لادن

(Traduction littérale : - Oui et vu les événements de Norvège - Le terrorisme n'est pas seulement lié au monde arabe ou au musulman ou Bin Laden)

La relation conséquentielle est claire en français : l'assassinat qui a eu lieu en Norvège est un message au monde entier que le terrorisme, l'intégrisme et l'extrémisme existent partout. Des étiquettes que le Nord a tenté d'attribuer aux musulmans. En ayant recours à la lettre arabe ف (relative à la causalité), le sous-titre aurait pu montrer cette relation. De même, le complément de temps (aujourd'hui) a été annulé, alors que son maintien nous paraît primordial pour montrer la modification qui s'est passée dans l'opinion publique internationale. Sur l'axe du temps, l'assassinat de Norvège a contribué à effacer la stigmatisation des Arabes. Le verbe arabe لم يعد (n'est plus) suffit à lui seul à transférer cette valeur sémantique sans qu'on doive dire الآن ou اليوم.

La traduction que nous proposons est la suivante :

■ فلم يعد الإرهاب مرتبطاً بالعربي فقط أو المسلم أو بن لادن

Elle a le mérite d'être plus pertinente et plus courte.

Voyons l'exemple suivant :

- **Ex 2** : les effets négatifs du 11 septembre + enfin + comme moi je ne vois pas vraiment un lien + par rapport à ce qui a été créé entre

¹Les règles de transcription sont inspirées des conventions du GEDO/GARS: aucun signe de ponctuation, les majuscules sur les noms propres, + pause courte, ++ pause longue, L1 locuteur premier, L2 locuteur second, ne pas laisser un espace entre le mot et l'appel de note.

2001 ++ c'est-à-dire + c'est quelque chose d'après moi + en tant que méditerranéenne ++ une chose créée par le nord + cela **donc** + je n'arrive pas à faire un rapport

- -التأثيرات السلبية لـ 11 سبتمبر؟ لا أرى العلاقة مع أحداث سنة 2001
- -كوني من أبناء الشرق الأوسط، الآخرون أجدوا تلك العلاقة
- ولا أرى العلاقة...

(Traduction littérale : - Les effets négatifs du 11 septembre? Je ne vois pas le lien avec les événements de 2001 - En tant que méditerranéenne, les autres ont créé ce rapport - Et je ne vois pas le rapport).

Cet exemple nous paraît assez intéressant puisqu'il comprend une cooccurrence de *donc* marqueur de conséquence et marqueur de reformulation. L'invitée est en train d'expliquer la raison pour laquelle elle ne trouve pas de lien entre les événements du 11 septembre et le printemps arabe. Son raisonnement suit un cheminement logique qui la mène à nier tout rapport entre les deux incidents. Dans l'exemple français, le *donc* permet d'aboutir à la conclusion tout en reformulant la conséquence déjà susmentionnée (la locutrice ayant dit : je ne vois pas vraiment un lien..., ensuite ajouté : « je n'arrive pas à faire un rapport »). Malheureusement, le sous-titreur n'est pas parvenu à transférer ces valeurs, il aurait pu choisir une traduction qui soit capable de transmettre cette double fonction de *donc*, en disant :

- لذا لا أجد ارتباطاً بينهما

Une telle traduction aurait transmis la conséquence (لذا) et la reformulation, au lieu d'opter pour la répétition du même énoncé لا أرى العلاقة.

Les *donc* à orientation récapitulative qui furent supprimés sont en plus grand nombre que ceux qui ont été maintenus. À titre d'exemple, suite à un reportage sur les pays qui ont connu des révolutions, le présentateur de l'émission dit :

- Ex 3 : Bin Ali + Moubarak + et **donc** + Kadhafi
- - بن علي، مبارك والقذافي.

(Traduction littérale : -Bin Ali, Moubarak et Khadafi)

Bien que la traduction soit correcte au niveau sémantique, l'effet produit par la phrase française n'est pas celui produit par la phrase arabe. Et pour cause, la perte de la valeur discursive de *donc*, marqueur de répétition à orientation récapitulative.

Cette valeur aurait pu être rendue par l'usage du lexème arabe خيراً (signifiant enfin) et la traduction serait par la suite:

- بن علي، مبارك وأخيراً القذافي

En revanche, la suppression de *donc* de transition participative n'a eu aucun effet négatif sur le sous-titrage :

- **Ex 4** : Beithi Al-Ashqar + on voit **donc** aujourd'hui + des passerelles entre les blogueurs tunisiens + égyptiens + libanais + marocains ++ il existe aussi des synergies entre les artistes des pays de la Méditerranée

■ بيتي الأشقر، نرى اليوم قواسم مشتركة بين مواقع الإنترنت
في تونس ومصر ولبنان والمغرب
كما هناك تناغم بين الفنانين في منطقة البحر المتوسط

Et pour cause, le changement de plan et le passage de la caméra de l'interviewée au présentateur (et vice-versa) suffisent à souligner cette transition. Comme tout lecteur arabophone peut le remarquer, la traduction cible n'a pas été affectée par la disparition de *donc*.

Concernant *donc* marqueur de structuration conceptuelle, l'exemple suivant nous permet de l'éclaircir :

- **Ex 5**: bienvenue à tous place Tahrir + place Tahrir l'un des symboles du printemps arabe + il y a **donc** 10 ans + jour pour jour + les attentats du 11 septembre bouleversaient la planète

■ أهلا بكم جميعا في ساحة التحرير أحد رموز الربيع العربي
■ كل يوم منذ 10 سنوات، تزرع اغتيالات 11 سبتمبر الاضطراب في العالم

(Traduction littérale : -Bienvenue à tous place Tahrir, un des symboles du printemps arabe - Chaque jour depuis 10 ans, les attentats du 11 septembre bouleversaient le monde).

Dans l'énoncé précédent, *donc* permet au présentateur de passer du mot d'accueil adressé aux téléspectateurs au thème principal de l'émission, à savoir la relation entre le 11 septembre et le printemps arabe. Dans ce cas, *donc* n'est pas seulement et simplement un marqueur de structuration conceptuelle mais aussi un marqueur de prosodie qui a pour fonction de segmenter l'information et de ponctuer le discours. Malheureusement, rien de tel ne paraît dans le sous-titrage arabe.

La dernière fonction de *donc* qui mérite d'être mentionnée est celle de ponctuant qui permet d'attirer l'attention sur les éléments constitutifs du discours. C'est le cas par exemple de l'énoncé suivant :

- **Ex 6**: deux invités nous ont quittés + nous remercions **donc** Beithi Lachqar + nous remercions aussi Hala Galal qui étaient **donc** sur ce plateau

■ -غادرت ضيفاتنا الاستديو ونشكر بيتي الأشقر وهالا جلال

(Traduction littérale : -Deux invitées ont quitté le studio et nous remercions Beithi Lachqar et Hala Galal).

Si dans l'énoncé français, *donc* reçoit une intonation montante, rien de tel n'apparaît dans le sous-titrage, et c'est là un des problèmes majeurs du passage de l'oral à l'écrit.

2.2. Alors et les tours de parole

Le deuxième MD que nous allons étudier est *alors*. Comme nous le savons, *alors* a trois valeurs : valeur temporelle exclusive, valeur argumentative exclusive ou les deux à la fois. De façon générale, *alors* permet de relier les énonciations, de créer la cohésion et par là, d'ancrer le discours dans la situation d'énonciation. C'est un indicateur d'ancrage interpropositionnel.

Selon Gerecht (1987), *alors* a trois emplois : opérateur temporel (il peut souligner la concomitance pleine, la concomitance partielle, la successivité et l'antériorité), connecteur argumentatif (lorsqu'il présente l'énoncé *p* comme la cause de l'énoncé *q*) et finalement marqueur du discours.

De par sa fonction anaphorique, *alors* rappelle une situation connue par les interlocuteurs, ce qui lui permet de garantir la continuité thématique.

Ledit MD a figuré 15 fois dans notre corpus. En somme, 9 occurrences de ce marqueur furent maintenues dans le sous-titrage contre 6 qui ont disparu. Ce qui veut dire que presque 60% des occurrences furent transmises dans la version sous-titrée.

		Fréquence	Pourcentage
Type de lien	Conséquence-conclusion	6	40%
	Temporel	1	6.6%
	Lien de deux énonciations	4	26.6%
	Renvoi à une situation antérieure	1	6.6%
	Lien d'un savoir commun et d'une énonciation explicitée	3	20%
Total		15	100%

Tableau 5. Différentes fonctions de *alors* dans la VO.

		Maintien	Disparition
Type de lien	Conséquence	6	0
	Temporel	1	0
	Lien de deux énonciations	1	3
	Renvoi à une situation antérieure	0	1
	Lien d'un savoir commun et d'une énonciation explicitée	1	2
Total		9	6

Tableau 6. Le nombre de *alors* qui ont été maintenus ou ont disparu dans la VST.

Nous avons remarqué que ce marqueur fut gardé lorsqu'il avait une fonction conclusive qui s'appuyait sur le savoir commun à tous les interlocuteurs. Dans ce cas, les contreparties arabes dudit marqueur furent également *إذًا، بالتالي* ولذا:

- **Ex 7** : je faisais partie du groupe qui n'en voulait pas ce système et qui voulait changer + mais eux + ils ne voulaient pas ce système+

alors c'est nous qu'ils ont changés+ **alors** une fois que j'ai réussi en 2010 [...] le lendemain mon nom avait disparu

- -لأنني كنت في مجموعة رفضت النظام
- وأرادت تغييره
- ولكنهم أبوا ذلك
- لذا غيرونا
- وبعد أن نجحت سنة 2010 [...] اختفى اسمي في اليوم التالي

(Traduction littérale : -Parce que je faisais partie du groupe qui ne voulait pas ce système - Et qui voulait changer- Mais ils ont refusé cela-Alors c'est nous qu'ils ont changés -Et une fois que j'ai réussi en 2010-Mon nom avait disparu le lendemain).

Dans cet énoncé, nous remarquons la présence de deux occurrences du marqueur *alors*, le premier est consécutif introduisant une suite au discours, alors que le second est un marqueur de la progression discursive, en ce sens qu'il aide la locutrice à segmenter en des unités informatives son énoncé, facilitant ainsi l'interprétation de son destinataire. Toutefois, seul le premier *alors* fut maintenu dans le sous-titrage arabe.

Lorsque *alors* avait comme fonction de relier deux énonciations explicitées, il fut le plus souvent supprimé :

- **Ex 8:** L1 : c'est-à-dire les États-Unis + Israël dictaient notre politique extérieure.

L2 : **alors** + ça c'est pour le domaine de la politique étrangère+ mais vous + vous avez été parlementaire

- -...أي الولايات المتحدة واسرائيل كانت تحددان سياستنا الخارجية
- -هذا بخصوص السياسة الخارجية ولكن كنت في البرلمان

(Traduction littérale : -C'est-à-dire les États-Unis et Israël dictaient notre politique extérieure - Ça c'est pour le domaine de la politique étrangère mais vous avez été parlementaire).

Il en est de même lorsque *alors* venait à l'initiale de l'énoncé et avait pour fonction d'attirer l'attention de l'interlocuteur et de s'assurer de sa participation à la conversation.

Dans les cas où *alors* avait un rôle injonctif permettant d'introduire un nouvel interlocuteur et de l'inviter à s'exprimer, le sous-titre avait également opté pour la suppression du marqueur.

Grosso modo, *alors* à valeur conclusive ou consécutive fut maintenu tandis que *alors* à valeur injonctive, marqueur discursif (permettant de lier deux énonciations ou une situation de communication et une énonciation ou un savoir commun et une énonciation) fut supprimé.

2.3 Là et ses fonctions

En principe, « là » est un déictique dont la référence se fait par rapport à la situation d'énonciation. Sa valeur peut être soit locative soit temporelle. Les linguistes s'accordent à voir l'identification référentielle, dans laquelle la particule se joint à un groupe nominal pour souligner la référence, comme un principal emploi de *là*. Et bien que cette identification toujours liée aux adjectifs démonstratifs ait un équivalent en arabe أسماء الإشارة, le sous-titreur a opté dans tous les cas pour l'omission de cette référentialité.

Lorsque la référence de la particule était locative, deux options se sont présentées au sous-titreur, soit l'omission soit l'explicitation.

- Ex 9: donc + là + bon aujourd'hui c'est calme

■ الهدوء سائد اليوم

(Traduction littérale : -C'est calme aujourd'hui)

Dans cet exemple, la locutrice réfère à l'endroit où elle se tient, à savoir le siège du ministère des affaires étrangères. Or, le sous-titrage efface cette valeur bien qu'il existe une contrepartie en arabe, à savoir هناك, qui est l'antonyme d'*ici* qui se traduit par هنا. Toutefois, cette suppression n'entraîne pas d'effet négatif sur la compréhension du téléspectateur puisque l'image vient transférer la valeur locative. Les téléspectateurs voient de leurs propres yeux l'endroit désigné et pointé par la locutrice.

Concernant la référence temporelle, elle s'est parfois établie dans l'énoncé par un renvoi anaphorique. Dans l'exemple suivant, elle ne désigne pas le moment d'énonciation mais plutôt un événement d'il y a 10 ans.

- Ex 10: il y a donc 10 ans + jour pour jour + les attentats du 11 septembre bouleversaient la planète + et pour de nombreux dirigeants en Occident + et bien + c'était Moubarak et Bin Laden + et là + il fallait mieux une dictature plutôt que le terrorisme

■ كل يوم منذ عشر سنوات تزرع اغتياالات 11 سبتمبر الاضطراب في العالم
■ وبالنسبة لعدد كبير من قادة الغرب
■ تواجه مبارك وبن لادن مع بن علي²
■ وقد فضل الطغيان على الإرهاب

(Traduction littérale : Jour pour jour il y a 10 ans les attentats du 11 septembre bouleversaient le monde -Et pour de nombreux dirigeants en Occident – Moubarak et Bin Laden étaient contre Bin Ali -Et on a préféré la dictature au terrorisme).

Dans cet énoncé, *là* aurait pu être remplacé par « à l'époque ». On regrette que le sous-titreur n'ait pas pu conserver cette valeur discursive en disant :

²Notons que le sous-titreur a commis un contre-sens puisqu'il aurait dû dire وقد تواجه مبارك وبن علي مع بن لادن

■ وأنداك، تم تفضيل الديكتاتورية على الإرهاب

En guise de conclusion, dans la version originale, la particule apparaît dans différents endroits de la chaîne parlée conformément à la segmentation informationnelle à laquelle procède le locuteur. Malheureusement, le sous-titrage a effacé ces effets, laissant un énoncé non pas vide de sens, mais vide de pertinence et d'effet énonciatif.

2.4. Les marqueurs discursifs propositionnels

Les MD propositionnels (MDP) sont un groupe de marqueurs discursifs qui contiennent un verbe conjugué, ce qui les rend similaires aux propositions (côté morpho-syntaxique), néanmoins, ils sont considérés comme des marqueurs discursifs puisqu'ils sont figés dans des formes invariables.

2.4.1. Les MDP avec le verbe savoir

Le verbe *savoir* est présent dans certains MDP, soit avec la première personne du singulier, soit avec le pronom indéfini (*on*). Mais ce qui est remarquable, c'est que dans toutes les occurrences, le verbe est employé à la forme négative.

Avec la première personne du singulier, les MDP constituent un point d'ancrage véhiculant les attitudes et les commentaires du locuteur. Ils aident l'interlocuteur à mieux interpréter le discours mais aussi à se positionner par rapport à ce discours.

Dans les cas de la personne *je*, le sous-titre a une fois repris le MDP et une autre, il l'a omis.

- **Ex 11** : on n'a pas vraiment + beaucoup entendu le mot de terroriste + ils ont dit extrémiste + ou + **je ne sais pas quoi**

ولم نسمع كلمة إرهاب غالبا أو كلمة إرهابي
بل كلمة متطرف وما إلى ذلك

(Traduction littérale : - On n'a pas vraiment entendu le mot de terrorisme ou le mot terroriste -Mais extrémiste et je ne sais pas quoi).

Par le recours au MDP « je ne sais pas quoi », le locuteur affiche son hésitation, son manque d'assurance et implique l'interlocuteur dans le traitement de l'énoncé.

Ce MDP a pour valeur la mise en doute de l'acte, l'énonciateur se réfugie dans une plus grande généralité, admet son hésitation pour éviter une réfutation de la part de son co-énonciateur. Par ailleurs, « quoi » réfère à tout un ensemble de possibles cognitifs et permet au locuteur de co-construire son énoncé avec son destinataire. Ce faisant, la traduction arabe était réussie.

2.4.2. Les MDP avec le verbe dire

Le verbe *dire* introduit une notion de nuance, une assertion sur une chose qui paraît peu discutable, une conclusion logique, une délimitation d'un cadre de validation argumentative et d'exemplification, une acceptation feinte, une orientation de la discussion sur un point particulier, une proposition.

Le verbe *dire* a figuré dans 5 MDP, trois fois avec la personne (*je*) et deux fois à l'infinitif.

- **Ex12:** mais + en même-temps + vous ne le voyez pas mais + c'est quand même ++ il y a quand même eu des effets négatifs + ça vous ne le niez pas **je veux dire** + il était beaucoup plus difficile par exemple quand on est arabe musulman de voyager

■ وفي الوقت نفسه، مع أنك لا تربنها، لا يمكنك أن تنكري التأثيرات السلبية
■ إذ كان أصعب بكثير على العربي المسلم أن يسافر إلى أنحاء العالم

(Traduction littérale : -En même temps, vous ne le voyez pas mais vous ne pouvez pas nier les effets négatifs – C'était plus difficile pour l'Arabe musulman de voyager partout).

Dans l'exemple précédent, le MDP a pour rôle de souligner le degré d'engagement du locuteur dans son acte. Un engagement qui fut effacé dans la version sous-titrée, alors que le traducteur aurait pu avoir recours aux verbes arabes أقصد أو أعني.

CONCLUSION

Le sous-titrage est un processus sélectif dans lequel le traducteur opte pour la condensation, la reconstitution et la paraphrase. À la question que nous nous sommes posée au début de la recherche, « le sous-titrage mène-t-il à une sous-information ? », la réponse est « pas trop ». Sous-effet et manque de pertinence dans la réception ? Certes. Notre étude a prouvé que les marqueurs discursifs ont agi et ont joué un rôle moins au « niveau vertical » de la communication (c'est-à-dire entre l'émission et les récepteurs) qu'au « niveau horizontal » (entre le présentateur du programme télévisé et ses invités).

Notre étude s'est voulue une interrogation sur l'interprétation fonctionnelle de certaines formes et configurations verbales, à savoir les marqueurs discursifs. Ces derniers constituent des marques explicites de l'articulation discursive. En français, ils ont transmis les mouvements de construction de la référence et la gestion de l'intersubjectivité.

L'analyse contrastive et qualitative des MD nous a permis de dévoiler les points de divergence et de convergence interlinguistiques (français-arabe) aussi bien que les fonctions intralinguistiques (françaises) relatives aux MD.

Concernant la version sous-titrée, nous avons remarqué la présence de trois cas de transmission de la valeur sémantique des MD : le sens a été rendu, le sens a

été approximativement rendu, le sens a été occulté. En fonction de ces cas, la distance entre la langue française et arabe a été soit agrandie soit amoindrie dans le sous-titrage.

En somme, cette étude nous a permis de rejoindre Mason (1989), Hatim et Mason (1997), Kovacic (1998) qui ont soutenu que les marqueurs, surtout ceux d'hésitation, sont systématiquement perdus lorsqu'ils sont transférés dans le mode écrit. Nous ajoutons que plus de la moitié des marqueurs discursifs ne furent pas transférés ; le contenu propositionnel n'a pas été affecté mais c'est la pertinence de l'énoncé et la perception des téléspectateurs qui ont été le plus touchées.

Si Saussure a souligné que le signe linguistique est formé d'un signifié et d'un signifiant, nous aimerions ajouter une troisième composante à cette structure, à savoir l'effet significatif qui joue un rôle important dans l'élaboration du sens.

Bibliographie

- Adam, J.-M. (1990) *Eléments de linguistique textuelle*, Bruxelles-Liège, Mardaga.
- Andersen, H. L. (2007) « Marqueurs discursifs propositionnels » in *Langue française*, 2007/2, n° 154, Armand Colin, pp.13-28.
- Auchlin, A. (1981) « Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation » in *Etudes de linguistique appliquée*, 44, pp. 88-103.
- Blanche-Benveniste, C. (1997), *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys.
- Bolly, C. & L. Degand (2009) « Quelle(s) fonction(s) pour donc en français oral ? Du connecteur consécutif au marqueur de structuration du discours » in *Linguisticae Investigationes*, numéro 32, pp 1-32.
- Denturck, E., *Étude des marqueurs discursifs, l'exemple de quoi*, Faculteit Taal-en Letterkunde Sectie 2 talen Academiejaar 2007-2008, Universiteit Gent.
- Dostie, G. et D. Pusch, Claus, (2007) « Présentation les marqueurs discursifs, sens et variation » in *Langue française*, n° 154, 2007/2, Armand Colin, pp. 3-12.
- Dostie, G. (2004) *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs, analyse sémantique et traitement lexicographique*, Belgique, Duculot.
- Ducrot, O. (1980) *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- Ducrot, O et Anscombe, J.-C. (1983), *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- Fernandez, M.M.J. (1994) *Les particules énonciatives*, Paris, PUF.
- Forget, D. (1989) « Là : un marqueur de pertinence discursive » in *Revue québécoise de linguistique*, vol. 18, n° 1/1989, pp. 57-82.
- Fraser, B. (1999) « What are discourse markers ? » in *Journal of Pragmatics*, 31, Elsevier, pp. 931-952.
- Gerecht, M.-J. (1987) « Alors, opérateur temporel, connecteur argumentatif et marqueur de discours » in *Cahiers de linguistique française* 8/1987, *Nouvelles approches des connecteurs argumentatifs, temporels et reformulatifs*, Université de Genève, pp. 69-79.
- Gulich, E. et Kotschi, T. (1983) « Les marqueurs de reformulation paraphrastique » in *Cahiers de linguistique française* 5, pp. 305-346.
- Hansen, M.-B. (1997) « Alors and donc in spoken french : a reanalysis » in *Journal of pragmatics*, 28(2), pp. 153-187.
- Hatim, B. et Mason, I. (1997) « Politeness in screen translation » in *The Translation studies reader*, L. Venuti (ed.) (2000) London and New York, Routledge, pp. 430-445.
- Kovacic, I. (1998) « Six subtitlers, six subtitling texts', Unity in diversity ? » in Bowker, M. Cronin, D. Kenny, J. Pearson (eds.) *Current trends in translation studies*, L, Manchester, St Jerome, pp. 75-82.
- Mason, I. (1989) "Speaker meaning and reader meaning: preserving coherence in screen translating" in R. Kölmer, J. Payne (éds.), *Babel. The cultural and linguistic barriers between nations*, 1989, Aberdeen University Press, Aberdeen, pp. 13-24.

- Marleau, L. (1982) « Les sous-titres, un mal nécessaire » in *Méta : Journal des traducteurs*, Volume 27, n° 3, septembre 1982, Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 271-285.
- Schiffirin, D. (1987) *Discourse Markers*, Cambridge: C.U.P.
- Zenone, A. (1981) « Marqueurs de consécution : le cas de donc » in *Cahiers de linguistique française* 2, pp. 113-139.

Rania A. KHALIFA is an assistant professor of French linguistics at the Faculty of Languages (Al-Alsun), Ain-Chams University in Egypt. She holds a master degree and a PhD in sociolinguistics and currently also works in various other linguistic fields: speech analysis, argumentation, translation studies, etc. She has published papers in American, Canadian, French, Romanian, Egyptian and Saudi journals.

The Contribution of Systemic Functional Linguistics to the Study of the Relationship between Discourse and Social Practice

Silvia Blanca Irimiea
Babeş-Bolyai University

Abstract. While professional discourse analysts have contended to examine professional discourse adopting a constructionist perspective, Systemic Functional Linguistics and Critical Discourse Analysis researchers have adopted a sociological perspective for the interpretation of discourse, of the context of situation and the context of culture. Their perspective is grounded on social practices and Giddens' structuration theory. One of the most relevant studies to stay proof of this turn in SFL is J.L. Meurer's article 'Role Prescriptions, Social Practices, and Social Structures'. Based on Meurer's (2004) views, the present paper seeks to bring to light the relationship between social practices, social practice theory and discourse or text and to highlight the contribution SFL and CDA can bring to discourse or text analysis. To serve this purpose, the present paper is built on J.L. Meurer's views on the issue.

Keywords: discourse, social practices, structuration theory, rules, resources, chains of social practices.

INTRODUCTION

As a discipline, professional discourse has been mainly investigated from the *functional perspective*, given its pedagogical origin. After the rise of social constructionism, professional discourse studies have been anchored in the social constructionist tradition, a theory grown from sociology and communication theory, according to which human beings construct their social reality as they perceive it and make it known, institutionalized and turned into traditions. The assumed view is that these constructed realities can only be studied and analyzed by means of discourse.

Thus, *discourse* has been considered a form of social practice built by its users without their awareness of the actions they engaged in when they interacted. Kong admits that people behave in a particular way, without being aware or knowledgeable of what they do, and that they do what they do because 'it is the way of being and acting in that particular situation'(2014:4).

In contrast to professional discourse scholars, both Systemic Functional Linguistics (SFL) and Critical Discourse Analysis (CDA) researchers have approached discourse more substantively in relation to the social and cultural contexts in which it occurs. While the range and latitude of studies in professional

discourse is rather limited and focused on the relationship of professional discourse to social practices, the area of investigative research carried out by SFL and CDA scholarship extends over discourses that embrace politics, the media, education and schooling, bureaucracy, business, and institutions.

Mainly, SFL looks at texts as reflections of 'complex social routines'. J.L. Meurer has taken the investigation further arguing in favour of the interconnections between texts and their context. SFL has a sound grounding in the analysis of the Context of Situation (with its variables of Field, Tenor and Mode)(related to register) and the analysis of the Context of Culture (related to genre), with the latter's link to sociocultural aspects of human activity. Within the CDA tradition Fairclough and Wodak (1997: 271-9) approached the relationship language bears to the social context insisting on topics such as: 'CDA addresses social problems', 'power relations are discursive', discourse constitutes society and culture', 'the link between text and society is mediated' and 'discourse is a form of social action' (Meurer, 2004:85). It is the purpose of this paper to shed light on the relationship between social practices, social practice theory and discourse or text and to highlight the contribution SFL and CDA can bring to discourse or text analysis. To serve this purpose, the present paper is built on J.L Meurer's views on the issue presented in his article 'Role Prescriptions, Social Practices, and Social Structures: A Sociological Basis for the Contextualization of Analysis in SFL and CDA'(2004).

I. A SFL OUTLOOK ON DISCOURSE AND SOCIAL PRACTICES

As early as 1978 Halliday pointed out that context should be described pursuing sociological criteria 'based on some theory of social structure and social change' (1978:35). Halliday warned about the distinction 'social' and 'sociological':

If we describe the context of situation in terms of ad hoc observations about the settings in which language is used, this could be said to be a 'social' account of language but hardly a 'sociological' one, since the concepts on which we are drawing are not referred to any kind of general social theory. (Halliday 1978:34-5, qtd in Meurer 2004:86).

Following research pursuits in the direction of linking sociological perspectives to the description of discourse (Chouliaraki and Fairclough 1999; Meurer 1999, 2000, and Lemke 2001), Meurer admits that 'there is a need to further problematize sociological notions in relation to discourse' and sets up to discuss Giddens' *structuration theory* as a broad sociological foundation to account for context in the analysis of texts and their impact on social change' (Meurer, 2004:86). In his quest to further investigate the notion of context, Meurer introduces the term *intercontextuality*, based on the analogy to *intertextuality* and

interdiscursivity, to account for the ‘various contexts that intermesh to influence or determine, and be influenced or determined by, texts, discourses, and other social practices’(Idem.). His notion is founded on the assumption that ‘all contexts are somehow intercontextually based’ and that they share features of different contexts. He motivates the need to develop the notion of intercontextuality arguing that they might help our understanding of ‘the human motivation and agency in the present world’ (Idem.). The variables Meurer used to prove his point of view are the main dimensions of *structuration theory*: ‘role prescriptions’, ‘social practices’, and social structures. Meurer admits that structuration theory is ‘relevant due to its attempt to capture social life as dynamically organized in a flux of interconnected practices which, at one and the same time, can either (a) reproduce previous identities, relations, and forms of conceptualizing the world (Fairclough 1992) which are thus recognized as similar or ‘the same’, or (b) challenge and change those identities, relations, and conceptualizations, thereby leading to new flows of social life’ (2004:87).

According to Meurer (2004), texts emerge from contexts and intercontexts characterized by the framework constituted by identities, social practices and rule/resources. Meurer set out to legitimize discourse in the light of sociological concepts and Giddens’ (1984) structuration theory. It is thus our intention to examine these variables which turn out to be extremely instrumental in understanding discourse as determined by and, in turn, influencing human activities and human society.

Before we engage in the discussion of social practices, the notion of *role prescription* must be clarified. SF linguists agree that role prescriptions are necessary to conceptualize social positions and social identities. They have adopted Giddens’ definition (1979/1994:117) of social position as:

A social identity that carries with it a certain range (however diffusely specified) of prerogatives and obligations that an actor who is accorded that identity (or is an ‘incumbent’ of that position) may activate or carry out: these prerogatives and obligations constitute the role prescriptions associated with that position.

Giddens specifies that these rights, duties or responsibilities attributed to individuals represent social identities and are ‘made on the bases of some definite social criterion or criteria: occupation, kin relation, age-grade’ (1979/1994: 118), on religious or political affiliation, education, income, nationality, etc.

The FS linguists have investigated roles and identities in several ways, in particular through the notion of *tenor* and its relation to the interpersonal function of language and their realizations through lexicogrammatical systems of mood. In this respect, Fairclough (1989, 1992, 1995) and other linguists used tenor to understand identities and relations in CDA. Meurer represents the relation between

role prescriptions, rules/resources and social practices in the framework of their *dialectal* relationship to texts (Fig 1 reproduced after Meurer, 2004:88).

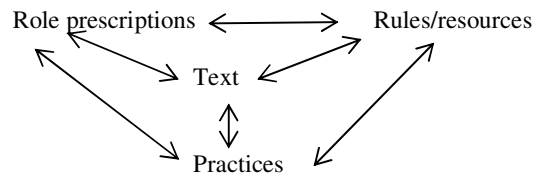


Fig. 1, Representation of the interdependence relationships among role prescriptions, rules/resources and social practices, and the dialectal relationship between texts and these social dimensions (reproduced after Meurer, 2004:88).

Social practice theories (SPT) go back to theorists such as Bourdieu (1989) and Giddens (1984) who view practices as the ‘central starting point for understanding social systems’ (Idem.). Giddens (1984) is the promoter of the theory of *structuration*, which views social practices as ‘mediating between actors and structure and puts them in central stage’ (Holtz, 2014:1). Giddens postulates that ‘The basic domain of study of the social sciences, according to the theory of structuration, is neither the experience of the individual actor, nor the existence of any form of societal totality, but social practices ordered across space and time’(1984:2).

Social practices have received growing research attention as a promising area that can provide valuable insights into everyday activities, routines and relationships of human beings. According to Holtz (2014, 1.1.), they refer to ‘everyday practices and the way these are typically and habitually performed in (much of) a society’. The practices are important, even vital to humans, are meaningful and represent ‘parts of their everyday live activities’ (Idem.). Quoting Reckwitz (2002), Holtz explains that these practices are ‘routinely performed and integrate different types of elements, such as bodily and mental activities, material artefacts, knowledge, emotions, skills, and so on’ (2014, 1.2.). Reckwitz provides a comprehensive definition of social practices:

‘a *practice*’...is a routinized type of behaviour which consists of several elements, interconnected to one other: forms of bodily activities, forms of mental activities, ‘things’ and their use, a background knowledge in the form of understanding, know-how, states of emotion and motivational knowledge. A practice – a way of cooking, of consuming, of working, of investigating, of taking care of oneself or of others, etc. – forms so to speak a ‘block’ whose existence necessarily depends on the existence and specific interconnectedness of these elements, and which cannot be reduced to any one of these single elements (2002: 49-50).

Social practices viewed by systemic functional linguists are activities carried out by individuals as part of their social life. Chouliaraki and Fairclough (1999:21) define them as ‘habitualized ways, tied to particular time and places, in

which people apply resources (material or symbolic) to act together in the world'. Equally, 'practices are constituted throughout social life – in the specialized domains of the economy and politics, for instance, but also in the domain of culture, including everyday life' (Idem.) Meurer (2004:89) quoting Chouliaraki and Fairclough (1999:21) agrees with their assumption that social practices are important in understanding human actions on the grounds that 'practices constitute a point of connection between abstract structures and their mechanisms, and concrete events – between 'society' and people living their lives'. Indeed, social practices seek to determine the link between practice, on the one hand, and context within social situations, on the other.

Social practices are critically bound to and dependent on role prescriptions and on larger social structures. Meurer proposes that in analogy to Bakhtin's (1986) notion of 'chains of texts' the notion of 'chains of practices' be used in SFL and CDA, thereby claiming that 'every social action interrelates with other social practices within larger structures' and that 'This interdependence may be captured by the notion of intercontextuality'. He explains the dependence relationship in the following way: 'as different practices are carried out, interdependent social structures and, thus, contexts, may be implicated' (2004:89).

Social practice involves the use of 'an overlapping and loosely connected set of rules' (Cohen 1989:239), while rules are made up by *normative elements*, on the one hand, and codes of signification, on the other. The normative elements are to do with 'the sanctioning of modes of social conduct' and 'techniques or generalizable procedures applied in the enactment/reproduction of social life' (Giddens 1984:21). The *codes of signification* involve the 'constitution of meaning' (Idem.). Whereas the normative rules establish 'the appropriate or legitimate manner in which activities may be carried out, as well as...the positive and negative sanctions', the signification aspect of rules refers to 'the discursive and tacit meaning agents ascribe to their own activities as well as to the activities of others and to the socially constituted contexts generated as meaningful to agents' (Cohen 1989:236). Giddens notes that 'rules cannot be conceptualized apart from resources' and that 'rules are always associated to practices' (Idem.).

In regard to *social structures*, SF linguists quote Giddens and Pierson's (1998:78) definition: 'structure is primarily expressed in the things that people do in a regularized and institutionalized way' (Meurer, 2004:89) and mention that a structure is conceptualized as 'rules and resources recursively implicated in social reproduction' (Idem.). In line with structuration theory, quoting Giddens (1984: 17), Meurer admits that rules and resources 'constitute structuring properties', and that it is these properties 'which make it possible for discernibly similar social practices to exist across varying spans of time and space'. Stabilization exists by virtue of the instantiation of specific roles/identities by individuals in specific social practices.

II. RULES AND RESOURCES. LEGITIMATION AND DOMINATION

Meurer mentions the role of rules and resources: 'rules and resources constitute the means and the outcomes of social practices. In other words, as individuals act in the world through texts or otherwise, they make use of and, at the same time, recreate specific social structures' (2004:90). Further, they contribute to the reconstruction and perpetuation of existing structures: 'Existing structures are, thus, reconstructed anew through individual agency so that structural properties of social systems both constrain and enable human action, engendering potential changes every time a social practice is instantiated' (Idem.).

Analyzing a specific text, i.e. Noam Chomsky's 'On the Bombings' of September 11, 2001', Meurer (2004: 90) notes that a rule plays 'the role of structuring properties because it is deeply embedded in the (re)production of human practices', that 'Individual and institutional actions and identities are to a great extent oriented by regulations' and that they depend 'on what human agents are expected to do, how they are expected to carry out specific activities, and ensuing positive and/or negative sanctions'.

Along with rules, *resources* are 'means and outcomes of social practices', but, at the same time, they are properties of structures involved in the production and reproduction of social life, so they are also 'both the medium and the outcome of structuration processes' (Meurer 2004:92)

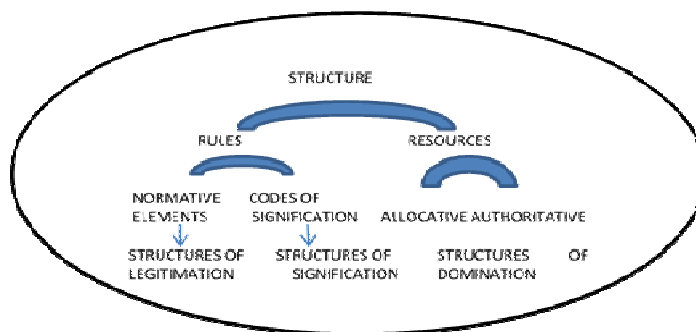
Giddens classified resources into allocative and authoritative, where the first result from 'control of material products or aspects of the material world' and the latter from 'the co-ordination of the activity of human agents' (Giddens, 1984:17). Consequently, *allocative resources* are to do with 'capabilities' and refer to forms of transformative capacity – generating command over objects, goods and material phenomena'. They comprise: (1) material features of the environment, (2) means of material production/reproduction and (3) produced goods (artefacts created by the interaction of 1 and 2). Authoritative resources are associated with 'types of transformative capacity generating command over persons or actors' (Giddens 1984:33, quoted in Meurer 2004:92) and involve control over: (1) organization of social time-space, (2) production/reproduction of the body (organization and relation of human beings in mutual association) and (3) organization of life chances (constitution of chances of self-development and self-expression) (Giddens 1984).

According to Giddens, rules and resources do not act in isolation, they act in association with each other. Resources, for instance, activate rules, therefore they are means by which rules are realized in given social practices (Giddens 1979/1994). Furthermore, according to Giddens, resources hold a major role in the generation and maintenance of power, as they are both 'bases' and 'vehicles' of power, on which individuals and institutions build social practices and control the

way actions are carried out. Giddens affirms that 'power is generated by definite forms of domination in a parallel way to the involvement of rules with social practices; and indeed, as an integral element of those practices' (1979/1994:69, quoted in Meurer 2004:93).

While analyzing Chomsky's text, Meurer affirms that each individual or institution may hold or holds various forms of power, and in varying degrees. Instead, individual and national identities will be interconnected with resources. Meurer exemplifies the latter statement with fact that Chomsky's name was not followed by any other epithet or classifier when the text 'On the Bombings' was uploaded and circulated on the internet on September 11, as both his name and his reputation were known to the public. As such, Meurer admits, he has the authoritative resources and legitimation to express his views on such an event and, in particular, on the US launching the war on terrorism, thereby exposing the possible effects of such a plan. In regard to such aspects of power, or authoritative resources, Meurer invites his fellow researchers to undertake more analyses that could help them identify the linguistic and textual elements that 'intermesh' with human practices and that could evidence who holds more power, why and how.

Rules and resources constitute *structuring properties* of social systems, and as such they are enacted simultaneously in different areas and at different levels of social life, by nations, in the church, in the family, in any gathering or community. They enter a complex web of interrelations in which 'norms/significations and allocation/authorization implicated in social environments or contexts, different identities/role prescriptions are instantiated, different relations are established, and different representations of "reality" and, thus, different significations are created' (Meurer 2004:94). These interrelations create a complex picture in which 'these aspects of social life mutually influence one another, leading to socially created, interconnected structures of legitimation, structures of signification, and structures of domination' (Idem.). According to Meurer, structures of legitimation are represented by legal institutions, while structures of signification are associated with discourse, where the first ones shape and are shaped by normative elements, and the latter are influenced by codes of signification. They are all implemented by individuals who are assigned different roles within different social practices. Similarly, structures of domination are shaped by and shape allocative and authoritative resources, and are implemented by individuals vested with roles and identities within specific social practices. In this representation, the bottom elements (structures of legitimation, structures of signification and structures of domination) are interrelated and mutually interdependent.



PDF

Fig. 2. Rules/resources and their relationship to legitimation, signification and domination (after Meurer 2004:94).

Going out from the representation of rules/resources in Fig.2, Meurer suggests that ‘the same way as structures of domination lead to the (re)production and legitimation of different rules, structures of legitimation and signification affect structures of domination by either reproducing or challenging them and, thus, establishing the potential for social change’ (2004:95). He opines that a linguistic analysis of a text, such as Chomsky’s text, could provide information on ‘what domination and legitimation structures are at play, what motivates human action, and most importantly, how the world is structured and how one might perhaps resist or verbally oppose such structurings’ (Idem.). He further postulates that if applied to texts and discourses, SFL and CDA investigations could shed more light on the impact sets of rules and resources may have on the way individuals and other agents understand and act upon such structures. Finally, it can be concluded that what is legitimate and the meanings assigned to things, events or phenomena vary with the structures of domination, legitimation and signification involved, and that one and the same event may be interpreted differently in different contexts. A further remark is that once individuals are capable of understanding the structures at work, and the relationships between language and larger contexts, including the context of culture, this might help them reflect on such structures and relationships, and on the role(s) they play in these contexts, and, finally, on how they could influence structures of signification and domination and use them to their benefit.

III. *SOCIAL PRACTICES* AND THEIR REFLECTION IN DISCOURSE AND TEXTS. J.L.MEURER’S ANALYSIS OF CHOMSKY’S ‘ON THE BOMBING’ TEXT

In their quest to show how texts reflect complex social routines SFA and CDA scholars examined discourses or texts and managed to unpack relevant information about identities, relations among identities, about contexts and their

intercontextual relations. They used structuration theories along with discourse analysis to look at and decipher the process of identity formation, social practices and many other social, political, cultural and economic issues. On the one hand, social practice theory and social practices reveal the social underpinnings of human activities, while discourse analysis can shed light on their materialization through the use of language. For example, Meurer (2004) uses Giddens' structuration theory to reveal the social and political background that creates role prescriptions and identities in order to motivate, explain or condemn human actions, such as the September 11, 2001 terrorist attack on USA. He further shows how these social practices are expressed through discourse and texts and uses the 'sociological foundation to account for context in analysis of texts and their impact on social change' (2004:88). Thus, sociological insights can and do complement analyses and linguistic frameworks provided by SFA and CDA. Meurer's article takes the SFA and CDA researchers further enriching the notion of context in text analysis with the term 'intercontextuality'. He seeks to find out how the context (of culture), a particular text is embedded in, depends on other interrelated contexts, on intercontextuality.

Meurer argues that given the complexities of late modernity, 'practically all contexts are somehow intercontextually based' following that they 'might be referred to as *intercontexts*' (original Italics). According to his point of view, the contexts 'are characterized by the instantiation of rules and resources that cut across specific contexts' (2004:97). He explains that the resulting intercontext 'shares features of different contexts' and broadly exemplifies the notion: 'National economies share, increasingly, features of international environments, leading to higher levels of globalization' (Idem.). Regarding Chomsky's text he argues that the actions discussed by Chomsky are intercontextually based because they depend on and are built on a number of contexts, such as political, economic, religious, military which are instantiated by people invested with different roles, identities in different geographical contexts. Such analyses can yield insights into the intercontextual system of practices and, finally, contribute to a better understanding of the human motivation and agency in the new world.

From the sociological- structivist perspective, in Chomsky's text the most prominent and influential identities are Chomsky's own identity, institutions such as the UN, nations of the world, and governments of other nations. The analysis of the roles of these nations and institutions reveals the privileges, rights and duties held by some nations or the lack of them, and, at the same time, reveals the tensions or even conflicts existing between them. Henceforth, the described general context is one characterized as 'dynamic, controversial and fluid', dominated by individual or national identities, which are dependent on the rules and resources that bear on different social practices.

Chomsky's 'On the Bombings' text is viewed as a social practice, just as the act of bombing or the use of missiles are social practices which people get involved in as they conduct their social life. Meurer quotes Chouliaraki and Fairclough's (1999:21) view that social practices are indeed relevant for the analysis of human action, including the use of texts, because 'practices constitute a point of connection between abstract structures and their mechanisms, and concrete events'.

In an analogy to Bakhtin's notion of 'chains of texts', Meurer suggests that SFL and CDA should use the term 'chains of practices', which could shed light on the interdependence relation established between social practices (expressed by the notion of intercontextuality). In this respect, Meurer states that Chomsky's text underlines the practices that create intercontextuality, such as: 'Clinton's bombing of the Sudan', 'killing unknown numbers of people', the 'militarization of space', 'the missile defence system', etc. linked to other notions such as: 'blocked an inquiry at the UN', 'good PR', 'express justified horror', 'try to understand', 'refuse to do so', etc. It should be noted that all these notions stand for nations, their identity and their actions, conducting to the conclusion that all these actions are the consequence of the US interventions in other countries in 'its pursuit of control by means of military power' (2004:89). Meurer continues his examination of Chomsky's text looking at rules, their impact on human actions, 'the discursive and tacit meanings agents ascribe to their activities, as well as to the activities of the others, and to the socially constituted contexts' (Cohen, 1989: 236).

Referring to Chomsky's text, Meurer views the semantic aspects of rules as structuring properties and demonstrates that 46.27 per cent of the processes are material (29.85 relational, 19.40 per cent are mental, and 4.48 per cent are verbal). He concludes that most significations expressed through these processes are actions, followed by specific attributes, mental operations, and verbal activity. Within the class of material processes, 72.73 per cent relate to actions of the US government and its allies, depicted as 'block', 'control', 'crash', 'exploit', 'fire', 'murder', 'pay', 'rape', 'smash', etc. Meurer states that there is only one mental process attributed to the US expressed through 'hope', couched in an embedded clause which follows Chomsky's classifying the attacks as 'a gift to the hard jingoist right, those who hope to use force to control their domains' (Meurer, 2004:91).

Regarding the relational processes, Chomsky evaluates the events negatively, as 'major atrocities', thereafter reducing their significance, as he admits that 'In scale they [the attacks] may not reach the level of many others, for example, Clinton's bombing of the Sudan...'. The negative connotation is emphasized through 'And much more' (Idem.).

From the survey of the issues discussed by Meurer, it could be noted that his intention was to point out the sociological underpinnings of a discourse, where the

linguistic aspects were instrumental only insofar as they emphasized the involved sociological aspects. In this respect, as stated previously, he invites his colleagues to devote more effort to the analysis of contexts and intercontexts of domination, since norms and resources by which individuals or nations, or other agents act are rather obscure, and should be brought to light. Similarly, such analyses could show how individuals create meanings through texts or their actions.

All in all, if the sociological aspects are interpreted by means of social theories, the use of language can be analysed through SFA and CDA analyses to illustrate the interplay between social aspects, human agency and the use of language.

IV. DISCUSSION

Little by little, discourse-related disciplines started looking out for explanations regarding human actions and the use of language. An inspiring and resourceful area that can shed light on the use of language and on how it can solve problems in the world is *sociology*. It has offered several advantages to the researchers who have been looking for answers. In the first place, it provided notions (such as social practice, society, social, etc.) to build the linguistic investigations on, theories (structuration theory, social constructionism) to ground their arguments in, and some influential theorists (Giddens, Bourdieu, etc.).

Looked at from a theoretical standpoint, the notions and definitions used by discourse analysts, by SFL and CDA scholars have been imported from social sciences, a field to which they have been applied already, and, henceforth, validated. Social practices have been defined relatively accurately and linked to the notions of social structure ('the things that people do in a regularized and institutional way' (Meurer, 2004:89)), to rules and resources. Still, how much do we really know about social structures and the realization of the 'things that people do' through language? In spite of the relevance of Giddens' structuration theory, for linguists to prove its applicability or efficiency for text or discourse analysis represents a difficult challenge, particularly since some further assumptions regarding the realization or instantiation of social practices and social structures can be less accurately accounted for.

Meurer's analysis of Chomsky's 'On the Bombing' text is a good example of a sociological analysis of a text/discourse and it comes as close as possible to 'unpacking' relevant information about identities, relations among identities or collective identities, about contexts and the relations established between various contexts. However, it falls short of showing explicitly the link between social structures and the use of language, instead sliding into and insisting on the use of *intercontextuality*. In addition, Meurer's analysis of the Chomskyan text represents

an isolated instantiation of a social practice positioned in a particular, but highly conflicting and relevant, political context.

Chomsky's text is representative in many respects: first of all, it is composed by a prominent linguist whose discourse is based on a remarkable choice of linguistic devices and features that can substantiate a case for the discussed topic(s). Henceforth, the text can easily lend itself to any sociopolitical analysis and can testify for the use of a particular language which serves specific social and political purposes.

Meurer's analysis, very much like other analyses, slips sociological aspects in the field of (critical) discourse and text analysis. In this respect, it is, without doubt, a notable attempt to enlarge the spectrum of text and discourse analysis.

CONCLUSIONS

The present paper set out to highlight the intent of both Systemic Functional Linguistics (SFL) and Critical Discourse Analysis (CDA) linguists to approach discourse in relation to the social and cultural contexts in which it occurs, given their tradition to pursue the relationship between language and context. The study sought to reveal the extent to which the area of investigative research carried out by SFL and CDA scholarship goes beyond the limits of linguistic analysis and stretches out to other areas, such as sociology, which can help linguists better make sense of the individuals' activity, of the activity of institutions and organizations, their social roles and identities. The research work of both SFL and CDA embraces politics, the media, education and schooling, bureaucracy, business, and institutions. In the attempt to evidence the advancements of SFL and CDA in this direction, the present paper discusses J.L. Meurer's view on the relationship between social practices, structuration theory and the analysis of a specific instantiation of a social practice, such as Chomsky's 'On the Bombing' text circulated on the internet on September 11, 2001. The paper also highlights the contribution SFL and CDA can bring to discourse or text analysis and the advancements accomplished by them. To serve this purpose, the present paper is built on J.L. Meurer's views on the issue, and on his intent to continue the SFL tradition taking it more substantively in the direction of a social grounding.

Mainly, SFL looks at texts as reflections of 'complex social routines'. Against this background, J.L. Meurer has taken the investigation further arguing in favour of the interconnections between texts and their context, suggesting that, in order to better understand discourses, identities and human agency, linguists should look at the relations between different contexts. Furthermore, Meurer proposes the term 'intercontextuality' to account for the interconnectedness of contexts in the configuration of a context.

Bibliography

- Bakhtin, M.M. (1986) *Speech Genres and Other Late Essays*, trans. by Vern W. McGee, Austin, TX: University of Texas Press.
- Bourdieu, P. (1989) "The Corporatism of the Universal: The Role of Intellectuals in the Modern World" in *Telos* 81 (Fall 1989), New York: Telos Press.
- Bourdieu, P. (1991) *Language and Symbolic Power*, Cambridge: Harvard University Press.
- Chouliaraki, L. and Fairclough, N. (1999) *Discourse in Late Modernity: Rethinking Critical Discourse Analysis*, Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Cohen, I.J. (1989) *Structuration Theory – Anthony Giddens and the Constitution of Social Life*, New York: st Martin's Press.
- Fairclough, N. (1995) *Critical Discourse Analysis: The Critical Study of Language*, London: Longman.
- Fairclough, N. (1992) *Discourse and Social Change*, Cambridge: Polity Press.
- Fairclough, N. (1989) *Language and Power*, London: Longman.
- Fairclough, N. And Wodak, R. (1997) 'Critical Discourse Analysis' in T. A. van Dijk (ed.), *Discourse and Social Interaction*, Volume 2, London: Sage Publications, pp. 258-284.
- Giddens, A. (1984) *The Constitution of Society*, Cambridge: Polity Press.
- Giddens, A. (1979/1994) *Central Problems in Sociological Theory*, Berkeley, CA: University of California Press.
- Giddens, A. and Pierson, C. (1998) *Conversations with Anthony Giddens. Making Sense of Modernity*, Stanford, CA: Stanford University Press.
- Halliday, M.A.K. (1978) *Language and Social Semiotic*, London: Edward Arnold.
- Holtz, G. (2014) 'Generating Social Practices', in *Journal of Artificial Societies and Social Simulation*, 17 (1) 17, <http://jasss.soc.surrey.ac.uk/17/1/17.html>, DOI: 10.18564/jasss.2333.
- Kong, K. (2014) *Professional Discourse*, CUP.
- Lemke, J.L. (2001) 'Textuality and Mediation of Social Control' in *The 28th International Systemic Functional Congress – Interfaces: Systemic Functional Grammar and Critical Discourse Analysis*, Abstract Book, ISFC28, Ottawa: Carleton University, pp. 26-7.
- Meurer, J.L. (2000) 'O Conhecimento de Gêneros Textuais e a Formação do Profissional da Linguagem' in M.B.M. Fortkamp and L.M.B. Tomitch (ed.) *Aspectos da Lingüística Aplicada: Estudos em Homenagem ao Prof. Hilário I. Bohn*, Florianópolis: Editora Insular, pp. 149-66.
- Meurer, J.L. (1999) 'O Conhecimento de Gêneros Textuais e a Formação do Profissional da Linguagem', in *Intercâmbio*, 8, pp. 129-34.
- Reckwitz, A. (2002) 'Toward a Theory of Social Practices. A Development in Culturalist Theorizing' in *European Journal of Social Theory* Vol 5, Issue 2, First Published May 1, 2002

Silvia Blanca Irimiea is an Associate Professor at the Department of Applied Modern Languages at Babeş-Bolyai University (Romania), where she teaches professional communication, discourse, translation studies and political institutions. She holds a PhD in applied linguistics and has a position of Director of the Centre for Tourism Training of the same university. She has carried out research and published widely in the areas she has been teaching (*Rethinking Applied Linguistics. From Applied Linguistics to Applied Discourse Studies*, 2017; *On Writing*, 2016; *The Translation of Literary, Non-literary and Religious Texts*, 2013; *Text Linguistics*, 2008; *A Guidebook to Professional Writing*, 2006).

Brèves LEA Monde

Université de Bucarest, Roumanie

- participation au concours international Markstrat – stratégies de marketing utilisant l’anglais, concours organisé en 2017 par l’IUT d’Annecy¹ et auquel l’Université de Bucarest a gagné les médailles d’or et d’argent en 2016 ;
- participation à un projet de recherche Erasmus+ dirigé par l’Université de Katowice. Six rencontres de l’équipe de travail sont planifiées jusqu’à la fin du projet prévue pour 2019. Les étudiants du département de LMA de l’Université de Bucarest doivent réaliser une étude de cas, des enregistrements vidéo, etc. au sujet de « La stimulation du consommateur pour la reconnaissance de ses droits ». À l’issue du travail réalisé, une publication en version papier et électronique est prévue. (*Source* : Diana Ioniță)

Université française d’Égypte

- proposition d’ouverture d’un Centre de traduction assermentée à la Faculté des Langues Appliquées, ce qui permettrait à l’établissement de professionnaliser ses enseignements en recrutant des étudiants futurs traducteurs ;
- des éléments nouveaux sont intégrés dans le cursus du département de traduction : création et mise en place d’un site web, localisation et outil SDL Trados. Les enseignants sont initiés à la rédaction de site web par le biais d’une visioconférence assurée par un spécialiste belge ;
- thèses en cotutelle avec l’université Sorbonne Nouvelle-Paris3 et développement de la coopération avec les universités égyptiennes de Helwan et d’Alexandrie ;
- des stages de formation en traduction et en terminologie sont organisés par les enseignants de traduction spécialisée à l’université d’Alexandrie. (*Source* : Yasmine Barsoum)

Université « Lucian Blaga » de Sibiu, Roumanie

- participation en partenariat avec l’Université Sophia Antipolis de Nice (master tourisme), à un module universitaire de FOS « Tourisme et mise en valeur du patrimoine », projet démarré en 2012, à l’initiative du Lectorat français en partenariat avec la Business School – l’ex-École Supérieure de Commerce de Toulouse) ;

¹ <http://www.iae.univ-smb.fr/en/actualites/markstrat-110-international-students-involved-marketing-strategy-simulation-game>

- automne 2018 : colloque international *LEA à Sibiu : 20 ans après* et la 5^e édition du *Forum ULBS en dialogue avec le marché du travail*. (Source : Dumitra Baron)

Université libanaise de Beyrouth

- ouverture d'une nouvelle licence en LE : option langue chinoise avec deux professeurs chinois mandatés par le Confucius Center et des enseignants locaux, ce qui porte à 6 les langues couvertes : italien, espagnol, chinois, anglais, français et arabe ;
- le master en négociation commerciale internationale et le master en communication interculturelle se sont enrichis de deux options : italien et espagnol ;
- les effectifs en LEA, toutes options confondues, ont doublé en 2016. (Source: Hoda Moukannas)

Université de Pitești, Roumanie

- filière LEA conçue de façon à répondre à un besoin particulier du marché du travail de la région d'Argeș, à proximité de la plate-forme Dacia-Renault ;
- participation en 2016 au projet AUF AQUILMA portant sur *L'assurance qualité en formation initiale : le parcours éducatif Langues Modernes Appliquées, des aptitudes naturelles aux compétences professionnelles accrues*. Résultats : une meilleure dotation pédagogique (ouvrages et logiciels de traduction) et un renforcement des compétences en Trados, Multi Term, Passolo et en TAO. Les effets des échanges et les missions d'enseignement se reflètent tant dans l'activité didactique, que dans le curriculum et dans la recherche. (Source : Laura Cîțu et Florinela Șerbănică)

Université Babeș-Bolyai, Roumanie

- 2016 : numéro thématique de *RIELMA* « Productions et identités locales en contexte de mondialisation », en collaboration avec l'Université de Nantes sous la coordination de Joël Brémond ;
- mai 2017 : colloque « Translating Europe Workshop. *Terminology between Theory and Practice: 10 years of Romanian as an official EU language* » organisé par le CIL (Centre pour les Industries des Langues) avec la collaboration de la Direction Générale TRADUCTIONS de la Commission Européenne ;
- 2017 : numéro thématique de *RIELMA* « Interpreting through history/ L'interprétation à travers l'histoire » (coordonné par Ildikó Horváth, Małgorzata Tryuk, Alina Pelea) sous l'égide du consortium European Master's in Conference Interpreting et avec la collaboration de l'Association internationale des interprètes de conférence. (Source : Mihaela Toader)

Comptes rendus

Jean Delisle, Alain Otis, *Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2016, 492 p.

J'aurais donné cher pour avoir trouvé cette métaphore. Les douaniers des langues, des bateleurs attentifs qui veillent à la légitimité du verbe, qui fouillent à la recherche du mot juste, quand ils ne font passer en douce d'énormes fardeaux de sens. Les douaniers des langues, ceux qui tiennent à ce qu'il n'y ait pas de malentendu, à ce que chaque idiome affirme sa dignité. Ceux qui inventent, respectent, brassent, assaisonnent, donnent goût à la parole, tout en sachant combien lourd de conséquences est son détournement. A priori, dans ce Canada fortement divisé à l'heure même de son émergence.

Le livre de Jean Delisle et Alain Otis brosse à cette enseigne un tableau inouï, exhaustif, de la « grandeur et misère de la traduction à Ottawa. 1867-1967 ». Ses presque 500 pages font revivre cent ans d'histoire (« la petite histoire », mais, comme l'a si bien dit l'historien de la ville d'Ottawa, Lucien Brault, 'c'est dans la petite histoire que se nouent les événements humbles et cachés qui dans le silence font lentement la grande histoire.' » (p. 2), à travers un métier qui prend corps et âme. En effet, l'ouvrage est une « reconstitution » mettant à profit une immense documentation qui va des témoignages oraux aux articles de presse, des annales parlementaires aux correspondances officielles ou privées, des inédits glanés dans les archives (ou ailleurs) aux biographies, des portraits au fusain aux daguerréotypes ou photos de groupe, enfin, bref, tout ce qui peut donner de la consistance à ce retour dans le temps. Travail de Sisyphe rien qu'à réunir cette matière, impressionnante de par son ampleur, pour ne point rappeler la minutie avec laquelle elle est traitée. Sans ignorer qu'à tout instant un nouveau document risque d'être découvert qui – sait-on jamais ? – viendrait nuancer, voire contredire tel ou tel détail... Je dis bien détail, car pour ce qui est de l'ensemble, difficile de trouver à redire.

Le livre est d'autant plus incitant qu'il n'est pas avare d'esprit critique, ne craint point de relativiser et, tout en faisant feu de tout bois, procède avec méthode et bâtit patiemment, à partir de questionnements précis, cette chronique-monument. Elle circonscrit ce que les auteurs s'accordent d'appeler « l'âge d'or de la traduction », à l'encontre de certains analystes qui l'arrêtent plus tôt (en 1934, selon Henri Carbonneau, p. 4). On pourrait aussi, au vu de l'irruption technologique ultérieure, la reconnaître comme l'âge romantique de la traduction où les passions se déchaînent souvent, où grandeur et misère prennent tout leur sens et renvoient souvent à leur matrice balzacienne. Cela d'autant plus que se jouent là, presque en permanence, des rapports de force et que, nous disent les auteurs, « La traduction agit souvent comme révélateur photographique des

sentiments profonds qui animent les membres de chacun des deux grands groupes ethnolinguistiques au pays. Elle a cette particularité de faire remonter à la surface une part de l'inconscient collectif. » (p. 14)

Soit, donc, 1867, année de la constitution du pays, année de la Confédération canadienne qui débute, d'ailleurs, par une traduction controversée de l'anglais « Dominion ». C'est « Puissance » qu'on finira par retenir en français pour le moment, traduction accompagnée de tous les commentaires plus ou moins malveillants qui s'ensuivent. On se rend compte d'emblée que « l'enjeu de la traduction au pays n'est pas seulement d'ordre linguistique. Il revêt aussi une dimension politique et démocratique, et surtout identitaire et culturelle, en particulier pour les francophones. » (p. 434)

1967, seuil de la postmodernité, année au Canada des trois lois linguistiques qui assoient un nouveau statut pour le traducteur et donnent au bilinguisme constitutif du pays sa vraie dimension.

Entre les deux repères, mille vies s'activent, dessinent à travers leurs parcours sinueux le panorama d'une profession qui pour n'avoir, en apparence, rien de bien séduisant dans les conditions données (traduire jour et nuit les débats, les procès-verbaux du Sénat ou de la Chambre des Communes, les dispositions des ministères, etc.) n'en est pas moins une sorte de miroir aux alouettes. Forts de leurs compétences (qui ne diffèrent point essentiellement de celles requises de nos jours), journalistes, médecins, juristes, écrivains, avocats, professeurs, ingénieurs, musiciens défient les fourches caudines des examens de recrutement et mettent leur savoir et leur savoir-faire, leur culture, leur sens du verbe, au service de leur nation et de leur langue. Au tout début, le métier semble avoir du bon : décontraction, favoritisme, vacances, voire rempart contre les persécutions (ch. 5, « Favoritisme et espèces sonnantes ») ; le conte de fées ne dure cependant pas longtemps. Fuyant les démêlés avec les dignitaires de l'Église catholique qui sévissent notamment au Québec – Rodolphe Girard, Édouard Charlier, Omer Chaput, figures de proue à l'orée du XX^e, en font les frais – ou refusant de se voir interdire la liberté d'expression (ch. 2, « Destins contraires, privilèges et têtes fortes »), la cohorte de journalistes (ch. 4, « Un refuge pour les journalistes ») qui investit « la traduction » peine à se plier à ces autres contraintes que lui impose la parole guindée ou partisane des élus. Si libéraux et conservateurs « joutent de verve » au Parlement, les traducteurs, de quelque horizon qu'ils viennent, sont, eux, à la merci des alternances politiques. Il n'est pas moins vrai qu'à défaut d'une formation professionnelle, ils sont parfois accusés de fournir de mauvaises versions ou simplement ignorés dans leur fonction. Et, au fur et à mesure que les services de traduction prennent du poids, s'organisent, que les requêtes en traduction augmentent et deviennent pressantes, les complications ne cessent de surgir (ch. 7, « Destitutions de traducteurs »). Que les traducteurs y laissent parfois leur peau à cause de l'excès de travail, qu'ils campent la nuit dans leur bureau, que certains

accusent une position de « nègre », que leurs relations aux politiques soient parfois « houleuses », tout cela fait partie désormais de l'ordinaire de l'emploi (ch. 3, « Des traducteurs en garde à vue, d'autres 'frappés au cerveau' »). Aussi, qu'ils aient maille à partir avec l'administration et subissent mal le projet de centralisation des services (ch. 9, « Un projet de loi impopulaire »), qu'ils doivent reconnaître la vulnérabilité de leur propre travail face aux partis-pris linguistiques des parlementaires (ch. 14, « La bête noire des traducteurs ») ou leurs rivalités et leur peu d'appétit pour la révision – autre « bête noire » –, ce n'est pas non plus sans produire d'amères considérations. Misère du quotidien, certes, tout le confirme, y compris la saga des déménagements. Grandeur, par ailleurs, de la mission assignée : « le redressement de la langue (le français, en l'occurrence) dans les institutions fédérales » (IV^e de couverture) et, contre vents et marées (tel « l'avis de décès du français au Canada » notifié en 1952 au Troisième Congrès de la Langue française par Pierre Daviault, traducteur en chef – comble de l'horreur !), défense de celle-ci en tant que langue vivante et bien vivante et affirmation d'un bilinguisme réel (ch. 13, « Pastiche d'un traducteur en chef »).

Particulièrement intéressant aussi le chapitre 12, « Traductrices dans les ministères, anges gardiens aux Débats », qui met au jour la condition féminine face à la fonction publique. La première femme traductrice de l'administration fédérale « entre au ministère de la Marine et des Pêcheries en 1876, à titre de commis temporaire » (p. 249), pour qu'en 1887 elle remplisse les fonctions de commis et traductrice et soit, enfin, titularisée en 1906. C'est à partir de cette période que des commis-traductrices font leur apparition dans les services, mais il faudra patienter des années pour que « les commis et sténos » soient promues traductrices, voir arriver 1937 pour qu'une femme soit admise à la Division des Débats et 1946 pour qu'une autre devienne chef de service. Les arguments contre fusent de toutes parts et s'ils ralentissent l'imposition du principe d'égalité (il nous faut rappeler que jusqu'en 1929 les Canadiennes ne pouvaient pas siéger au Sénat, car elles n'étaient pas considérées des personnes), ils ne réussissent point à la stopper. Des figures lumineuses, des figures de premier ordre – romancières, militantes féministes, indépendantistes notoires –, des « briseuses de conventions » qui fraient la voie dans le métier, les traductrices fédérales sont pour les auteurs l'occasion de miniatures délicates, tout en finesse, pleines d'humour, et qui leur font justice.

En attendant, l'urgence d'une formation rigoureuse se fait de plus en plus sentir. Ce sera donc à Ottawa, en 1936, que la décision d'introduire un cours de traduction sera prise. L'idée appartient à Pierre Daviault qui le donnera d'ailleurs jusqu'en 1964. Comme à chaque fois qu'un nouveau cursus apparaît en milieu universitaire, la concurrence ne tarde guère, Montréal emboîte le pas à Ottawa, ce qui fait qu'en 1944 deux universités de Montréal proposent des cours en traduction avec un succès assuré. Les deux grandes villes répondent en fait à une demande intrinsèque de professionnalisation et aux besoins croissants de recrutement.

Toutefois, il faudra bien des années et des interventions politiques pour qu'une Licence en traduction voie le jour. Grâce à un programme fédéral de bourses qui la soutient, les universités canadiennes mettent en œuvre de véritables pôles de réflexion – pôles d'excellence à l'heure qu'il est – en matière de traductologie. Citons, pour mémoire, deux personnages que toute recherche dans le domaine n'hésite point d'invoquer et qui sont les pionniers de cet enseignement : Jean Darbelnet et Jean-Paul Vinay.

« Seulement 'onze bêtes de somme' assurent le service d'interprétation simultanée » (p. 348), écrit, en mai 1965, le journal *Le Droit*. Le qualificatif en dit long sur la pénurie de personnel six ans après l'inauguration de la « traduction instantanée » (ch. 14, « Des dictateurs aux interprètes parlementaires ») à la Chambre des Communes (le 15 janvier 1959). Le moment, préparé par des interventions venant de sources diverses, est cependant ressenti comme une chance de « rapprocher les deux groupes linguistiques » (p. 327), l'interprétation simultanée étant perçue désormais en tant qu'« institution canadienne ». Que cette gymnastique du verbe tienne du prodige, qu'on ne soit pas loin de penser « qu'elle sente le soufre » n'empêche point qu'elle gagne ses titres de noblesse et soit considérée comme une « nécessité constitutionnelle ». Cela n'empêche pas non plus les aléas d'un métier fascinant, mais combien difficile, étant donné la précarité des moyens techniques et le manque de formation. Les galères des premiers essais, les situations cocasses, qui font le délice du lecteur, seront surmontées par la suite, mais à revivre l'instant avec les auteurs ne peut ne pas nous faire mesurer l'écart, la distance parcourue.

Si la vie culturelle nourrit la traduction, la réciproque est tout aussi vraie. Nombre de traducteurs, de traductrices font partie de l'élite intellectuelle qui portera haut et fort la bannière du Canada souverain. Poètes, essayistes, historiens, musiciens, romanciers, scientifiques, critiques littéraires, peintres, ingénieurs – dont le gagne-pain était la traduction – ont donné à Ottawa l'effervescence spirituelle qui lui était nécessaire afin d'acquérir l'allure d'une capitale. Ottawa morne et triste de 1866 « la ville la plus ennuyante du monde », « à peine sortie de la forêt » et « où tout était primitif sinon à créer » (p. 2), a connu peu à peu l'animation de la vie associative, des polémiques linguistiques (ne serait-ce que le questionnement sur « langue française » ou « langue canadienne »), littéraires et, forcément, politiques. Admirable pour son esprit de mesure, le chapitre 17, « La vie culturelle dans la capitale », met l'accent sur le rôle des douaniers des langues mais sait aussi faire la part du feu.

C'est, d'ailleurs, cet esprit de mesure qui donne le ton du livre. Jean Delisle et Alain Otis décortiquent événements, statistiques, prises de parole (et de bec), confessions et construisent un tableau tout en perspectives, avec des plans multiples qui s'intersectent, s'interpellent et créent l'épaisseur d'un vécu foisonnant et authentique. Plus qu'une histoire qui suivrait le fil d'une simple

chronologie, l'ouvrage propose une approche qui saisit le profil d'une société au sein de laquelle des mutations essentielles donnent lieu à des combats et oppositions farouches et qui ne sont pas sans influencer toute fonction qui y a trait. L'art du portrait y double l'avancée dans le cœur des faits ; composés avec rigueur, non dépourvus de piques, ces instantanés émaillent la texture serrée du livre. Du coup, l'aventure de la traduction reçoit autant de visages que de personnalités qui l'ont servie. Des remarques définitives pour les deux professions (hautement symboliques, nous dit-on à juste raison) leur répondent, étayées par une connaissance profonde et subtile du domaine. De quoi donner aux *Douaniers des langues* le statut d'un livre de référence incontournable. Qui plaide, arguments en main, la cause du traducteur, de l'interprète, la cause de sa visibilité.

Rodica Baconsky

Epaminonda I. Stamatiade, *Biografiile marilor dragomani (interpreți) greci din Imperiul otoman*, traducere de Constantin Erbiceanu, cuvânt înainte de Ioan-Aurel Pop, ediție îngrijită de Rodica Baconsky și Alina Pelea, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2016, 147 p.

Le charme des « histoires du temps jadis »

Inattendu et fascinant que ce livre sur les empires, *Biographies des grands drogmans (interprètes) grecs de l'Empire ottoman*. L'auteur de l'original grec, Epaminondas I. Stamatiades, s'est fait connaître dans l'espace culturel roumain grâce à un helléniste avisé, Constantin Erbiceanu, qui a traduit le volume en 1898 (voir la « Postface » de l'édition présentée par Rodica Baconsky et Alina Pelea) ; il n'est pas étonnant si la lecture en devient celle d'une suite d'« histoires » dont le charme rappelle les contes de l'Orient, avec leurs rituels et cérémoniaux compliqués, mystérieux, ponctués d'événements secrets...

Les explications concernant le destin du livre et les *biographies* de certaines personnalités acceptées et privilégiées, le plus souvent, par la Sublime Porte (stratégies inimaginables, dénouements sinueux et, plus d'une fois, tragiques, situations complexes et – apparemment – inextricables), nous les devons au traducteur et aux historiens intéressés par l'ancien Empire romain de l'Orient, par Byzance et la période d'après la chute de Constantinople en 1453.

Dans son « Hommage en guise d'avant-propos », l'historien Ioan-Aurel Pop, un remarquable esprit analytique, décrit très bien la valeur du volume en le considérant une contribution à l'histoire des Roumains (en l'espèce « les racines des Roumains »), mais aussi de l'espace qui s'étend de l'extrême Occident à l'Orient. Il s'agit de l'Empire romain, à l'exclusion des zones occidentales et orientales (en fait « les racines de l'Europe »). L'Empire romain – continue le professeur Ion-Aurel Pop – « qui s'étendait désormais des sables brûlants de l'Afrique, au sud, jusqu'aux froids brouillards de la Bretagne, au nord, de l'Océan Atlantique, à l'ouest, jusqu'au Tigre et à l'Euphrate, à l'est » (7).

L'Empire romain d'Orient, scène de convulsions et dégradations de plus en plus dramatiques, dont parlent de nombreuses œuvres mémorables de l'histoire (Nicolae Iorga, Charles Diehl, etc.), touche à sa fin au XV^e siècle. L'année 1453 devient ainsi une date symbolique, celle d'une fin inexorable. Byzance, sapée par des événements troubles, allait alors assister à sa propre décomposition, analysée avec lucidité par un prince de l'époque phanariote, époque des célèbres drogmans du livre d'Epaminondas I. Stamatiades.

Princes régnants en Moldavie ou en Valachie, traducteurs/interprètes auprès du Sultan ou du Grand Vizir, dignitaires envoyés à des sommets importants pour l'Europe des XVI^e- XVIII^e siècles, chrétiens inflexibles devant les tentatives de conversion – tels étaient les drogmans issus du Phanar de Constantinople. La galerie de portraits que propose ce volume renvoie par ailleurs aux représentations les plus fréquentes dans la littérature roumaine, représentations parfois séduisantes à force de créativité (voir Mateiu I. Caragiale ou Ion Barbu). En formulant ce motif aux références multiples et aux échos culturels suggestifs, le professeur Ioan-Aurel Pop s'est montré inspiré. L'hellénisme, cette présence marquante de la culture grecque (jusqu'au XIX^e siècle), et le Levant trouvent toute leur place dans l'avant-propos : « le Sud-Est de l'Europe, avec ses inflexions grec-levantines, nous a fait don d'une *forma mentis* (s.a.) que certains qualifient de balkanique et qui – au-delà de ses connotations péjoratives – définit une partie de notre création spirituelle, un aspect de notre façon d'être et de penser le monde » (10).

Avant tout autre commentaire concernant cette édition exemplaire présentée par Rodica Baconsky et Alina Pelea, il convient de souligner le fait que les notes, les explications d'ordre étymologique, l'information historique, l'étendue des données sur les auteurs ou les « acteurs » du « spectacle » de ce livre aux saveurs oubliées sont d'une excellente qualité.

La nostalgie de Byzance

En parlant de Dimitrie Cantemir en tant que « philosophe et romancier », George Călinescu précisait qu'il n'y a pas que le détail historique qui compte ; en tant qu'historien littéraire, il était davantage attiré par *Le Divan...* et *L'Histoire des hiéroglyphes*. Le premier a la prééminence de la réflexion de type voltairien, tandis que le « roman » renvoie au *Roman du Renard*. Rédigée en latin, *L'Histoire de l'Empire ottoman* est, à son tour, une œuvre conçue dans une perspective philosophique (1716), rappelant la conception de Gianbattista Vico et celle de Montesquieu ; Cantemir s'y affirme aux yeux de Călinescu comme un historien et analyste lucide.

C'est l'année 1716 et le prince choisi par le Sultan trahira (il ne sera pas le seul parmi les princes formés comme drogmans à la Porte)... Le savant et, pour une brève période, prince de la Moldavie, Dimitrie Cantemir est représentatif pour la façon dont on recrutait à l'époque les interprètes qui devenaient par la suite des représentants du pouvoir ottoman (diplomatie, conférences européennes

d'importance incontestable, famille de savants décidés à ne pas trahir leurs racines grecques et leur foi).

Rappelons que la chronique de Byzance dans sa première étape (n'étant pas historien, je me permets d'ignorer les chronologies propres à l'Empire ottoman) est écrite par un observateur extrêmement sévère, intraitable, accusateur et plein de ressentiments dans son *Histoire secrète*. C'est Procope de Césarée qui se donne pour tâche d'observer les mœurs d'une société menacée, à son avis, de décomposition et dégradation. Le *conteur* est sans cesse révolté et avertit : « ... en abordant cette nouvelle tâche, combien il m'est pénible et dur de revenir sur la vie de Justinien et de Théodora (...) je suis pénétré de cette conviction, que ce que je vais écrire aujourd'hui ne paraîtra à la postérité ni digne de foi, ni même vraisemblable, par suite du long temps qui s'est écoulé depuis, et qui les a si fort vieillies ! Je crains donc d'encourir le reproche d'avoir publié des contes, et d'être rangé dans la classe des faiseurs de tragédies. Cependant j'aurai le courage de ne pas désertier cette œuvre importante, convaincu que les témoignages ne manqueront pas pour en soutenir la vérité. Certes les hommes d'à présent sont les témoins les plus irrécusables des événements contemporains, et ils sont assez dignes de foi pour demeurer garants de la vérité des faits, devant l'âge qui nous suivra. » Le chroniqueur hanté par les fantômes de ses contemporains a fini son texte en 558, quand l'Empire romain comprenait les territoires du grand Empire européen et asiatique : l'Italie, la Grèce, la Méditerranée, l'Afrique, de vastes territoires de l'Orient. Il était difficile alors d'imaginer la fin de Byzance et les zones d'influence ultérieures, qui concerneront les Principautés danubiennes de plus tard.

La nostalgie de Byzance est plutôt le résultat de la mémoire perdue, dont Procope parlait dans son *Histoire*, sans oublier d'avertir le lecteur sur son statut de *conteur* (« Tout ce que la nation des Romains a eu le bonheur d'accomplir dans ses guerres jusqu'à ce jour, je l'ai raconté en détail dans cet ouvrage ; et, autant que je l'ai pu, toutes les circonstances de temps et de lieu de ces événements ont été rapportées avec soin. »). Ce qui s'ensuit et la façon dont s'écrira l'histoire d'un nouvel empire, Byzance, feront l'objet du livre d'Epaminondas I. Stamatiades, volume qui, grâce au professeur Constantin Erbiceanu, est un exposé troublant et passionnant pour le lecteur roumain d'aujourd'hui.

Rome cesse d'être la capitale de l'Empire dans les années 330 et l'Empire byzantin inaugure son histoire de plus en plus malade à force de conflits, de mœurs dissolues et de capitulations. Sur le plan symbolique, Byzance cesse toutefois d'être mise sous le signe de la décomposition. Elle y survivra et ce sera « Byzance après Byzance », dans la formule inspirée de Nicolae Iorga, citée avec tant d'admiration par un autre savant, Charles Diehl. C'est l'empire de l'hellénisme plus tardif, qui ravive la tradition des Anciens. Homère, Aristophane, Aristote, Platon, Pindare, les tragiques grecs. Les hellénistes : « de grands savants, des

critiques érudits, de fins connaisseurs de la littérature grecque, ils étaient véritablement les précurseurs des humanistes de la Renaissance ».

L'univers spirituel de la période allant du XI^e au XV^e siècle est dominé par une véritable résurrection littéraire. La personnalité des *drogmans* se forge justement dans cet espace historique qui, plus tard, dans les premières décennies du XIX^e siècle, sera ébranlé par la proclamation des idéaux des Grecs, héritiers ou contemporains de l'Empire ottoman. Par leur culture et leur horizon politique, les Grecs du Phanar font une telle impression sur les sultans que ces derniers sont disposés à faire des concessions quant à la religion et l'identité culturelle pour les nommer interprètes, traducteurs, voire représentants avertis de la Porte lors des dialogues avec les autres empires européens. C'est également parmi eux que sont désignés, aux XVIII^e et XIX^e siècles, les princes régnants de la Valachie et de la Moldavie, de « véritables princes byzantins », selon Charles Diehl.

Interprètes, diplomates et princes régnants

Les trente-huit « fonctionnaires » de l'Empire ottoman que présente le livre de Stamatiades, dont certains allaient régner dans les Principautés roumaines, ont en commun un horizon intellectuel impressionnant, une éducation solide (le fonds spirituel grec) : ils sont de bons connaisseurs des langues « classiques » (grec, latin), ainsi que des langues européennes occidentales et, souvent, de l'arabe. L'auteur de ce livre réédité après de longues décennies dans la version du professeur Constantin Erbiceanu (dans une langue roumaine d'une certaine candeur, pour ainsi dire, qui garde toute la saveur du récit) semble être, sans le vouloir, à son tour un *conteur* ; ses histoires sont des proses qui rendent des destins, des portraits esquissés avec maladresse, mais non sans expressivité et, surtout, avec la suggestion d'un temps révolu que l'on retrouve, étonnamment, dans des pages de la littérature roumaine. Dans l'histoire de cette dernière, la réaction de Ion Barbu au « poème romanesque » de Mateiu I. Caragiale *Craii de Curtea-Veche* [Les Princes de Curtea-Veche], est presque un lieu commun. Le poète y rend le charme discret et inimitable d'un temps du Levant et des histoires orientales dans le cycle Isarlík. Dans le plus ancien « Dossier de l'inexistence » réalisé par Al. Oprea (1979), on rencontrera beaucoup de références de Mateiu Caragiale à une « aristocratie » dont les noms ont cette résonance ancienne (Valentin Bibescu, Leon Ghyka, Marta Bibescu, Vacaresco etc.). Dans une de ses nombreuses lettres à son ami Nicolae A. Boicescu, les références sont directes (Olga Mavrocordato, la fille d'Alexandre, 1907).

Certaines des pages que Stamatiades consacre aux *drogmans* semblent être des « histoires » dans lesquelles l'évocation et le scénario, souvent retors, des existences sont ceux d'un prosateur chevronné. Le goût du récit et de l'anecdote est visible dans la biographie du premier *drogman* du volume, Panaghiotis Nikoussios, « doué de génie » (langues étrangères, astronomie, mathématiques), évoqué également par Dimitrie Cantemir. L'art du portrait devient rigoureux grâce aux

commentaires qui l'accompagnent : « Mais il était hypocrite, car il enseignait aux autres la vertu et la prudence, tandis que lui, il se laissait aller à toutes sortes de méchancetés et corruptions... » (p. 37). Stamatiades cite le portrait que dresse Dimitrie Cantemir d'Alexandre Mavrocordate l'Exaporite : « il est venu par la mer, de Chios à Constantinople, un jeune homme très beau ». C'est par ces mots qu'il annonce les stratégies, le protocole compliqué et souvent menaçant, de même que la carrière de ce personnage. Véritables aristocrates de l'esprit, les « drogmans » – désignés et nommés princes régnants dans les Principautés roumaines – maîtrisent le don de la communication, de la diplomatie habile. L'auteur invoque souvent les commentaires de Dimitrie Cantemir (« et le prince historien Dimitrie Cantemir, qui a expliqué beaucoup de choses concernant la Turquie... ») (p. 54).

La carrière spectaculaire d'Alexandre Mavrocordato fait l'objet d'une page mémorable, où le conteur compose une véritable biographie aux qualités narratives évidentes : « il s'est fait remarquer dès son enfance par son génie et par son amour du savoir » ; il a été élevé par sa mère, Loxandra, « qui était laide, mais s'était formée auprès du sage Cariophile », devenant si fameuse pour ses connaissances que, d'après Constantin Dapontes, « des voyageurs de toute l'Europe venaient parler avec elle et admiraient sa sagesse » (p. 57).

Les biographies de ces anciens princes de Moldavie et de Valachie recomposent une chronique impressionnante. Stamatiades procède par d'authentiques collages (citations, témoignages des contemporains, etc.) grâce auxquels les destins des princes Jean Mavrocordato, Grégoire Ghyka, Mathieu Ghyka ou Nicolas Mavrocordato deviennent autant d'incursions dans l'histoire tourmentée de l'Europe et dans des ressources intellectuelles surprenantes. Citons l'année 1808, où Nicolas Caradzea, interprète de l'« amiral » de la flotte turque, Hossein Pacha, se « révèle » comme traducteur d'œuvres très difficiles pour l'époque : « Cet homme [qui] aimait les sciences et les arts », écrit Stamatiades, « traduit Montesquieu, Métastase, Saint François Xavier »...

Cultivés et formés dans un empire où la gratitude était impensable, diplomates habiles et avertis, fidèles à leur foi, princes (dont certains restent dans la mémoire de l'histoire roumaine), prêts à se sacrifier pour la Grèce dans les années qui ont précédé sa guerre d'indépendance, les *drogmans* – interprètes, diplomates et, parfois, princes – se retrouvent réunis dans les pages d'un livre teinté du charme de l'histoire.

Ion Vlad

Michel Bourse, *Les mots et les idées : l'interculturel et/ou le multiculturel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Questions contemporaines », 2017, 330 p.

Spécialiste dont la riche expérience didactique et pratique de la communication internationale est notoire, Michel Bourse nous propose un parcours foisonnant de suggestions théoriques au long de l'évolution de deux termes utilisés

aujourd'hui – à tort et à travers, souvent – au quotidien par les médias et par les politiques. Pourtant, le consensus quant à leur(s) signification(s) est loin d'être atteint et, à la fin de cette lecture, on comprend bien pourquoi.

C'est justement ce flou terminologique que Michel Bourse prend pour point de départ dans sa recherche ; il se donne pour but de dresser la généalogie des deux mots en question (interculturel et multiculturel) et met à profit une bibliographie très actuelle, tout en faisant appel aux sources primaires lors des incursions historiques. Tout cela afin de « lever ces ambiguïtés sémantiques qui recouvrent en fait aussi des enjeux politiques et des conceptions radicalement différentes de la société » (p. 17). Effectivement, le statut de l'interculturel reste incertain (p. 18), cependant que « le multiculturel soulève [...] des interrogations liées à la construction de l'identité, au processus d'intégration et d'assimilation avec le questionnement sur la cohésion sociale » (p. 19).

Dans ces conditions, le mieux c'est de partir des mots, un champ d'analyse fécond : « les problèmes de signification [...] constituent un sujet d'étude tant pour le sémiologue, le sociologue, le linguiste, l'ethnologue ou le politiste » (p. 23).

Comme les titres des parties et des chapitres l'indiquent clairement, la construction du volume favorise la pluridisciplinarité, un choix que l'auteur justifie de manière convaincante : « [l']analyse pourra ainsi porter à la fois sur le potentiel des mots [...], mais aussi sur l'univers référentiel et la façon dont notre discours modifie aussi notre propre vision du monde. Elle portera enfin sur les actes des acteurs sociaux et sur les systèmes de valeurs dans lesquels ils s'inscrivent » (p. 25).

La première partie explore les aspects sémantiques des deux notions et de plusieurs notions connexes (métissage, hybridité, créolité, acculturation), chaque situation étant étayée d'exemples attentivement sélectionnés. C'est une occasion d'attirer l'attention sur le besoin de définir à chaque fois le contexte d'utilisation. L'exemple de l'ouvrage d'Albert Memmin, *Portrait du colonisé* (1973), est révélateur pour cette mise en garde (p. 38-39).

Que Michel Bourse traite des deux notions-clés individuellement dans cette partie montre à quel point les différences qui les séparent sont significatives et combien il est pernicieux de les utiliser indistinctement.

L'auteur met aussi l'accent ici sur l'importance du contexte comme déclencheur de connotations que l'on ne saurait ignorer : « [d]ans cette interaction [entre l'histoire, l'économique et le politique – n.n.] il s'agit toujours non seulement de différences culturelles, mais aussi d'un rapport social où il y a une culture valorisée face à une autre qui l'est moins, autrement dit un rapport dominant/dominé [...] » (p. 38).

Tout naturellement, la discussion continue autour de l'altérité et retrace les étapes d'une longue évolution (« De la Barbarie... » à la « ... mise en scène de l'Autre »).

La deuxième partie de l'ouvrage présente avec minutie les traditions française et américaine en matière de réflexion sur l'interculturel et le multiculturel, chacune avec ses exposants de marque (Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss, Roger Bastide, Michel de Certeau, d'un côté, J.-H. Herder, Franz Boas, l'École de Chicago, de l'autre).

Les évolutions esquissées précédemment n'ont mené nullement à des définitions / conceptions définitives. À contexte nouveau, nouvelles approches, comme nous le découvrons dans la troisième partie, qui s'arrête sur d'autres figures ayant façonné la façon de penser le multiculturalisme : Charles Taylor, Michael Walzer, Will Kymlicka, Seyla Benhabib, Stuart Hall, Homi K. Bhabha, Paul Gilroy.

Et ce, dans un contexte où le débat sur le multiculturalisme est loin d'être épuisé. Parfois mitigé, avec des hauts et des bas, ce débat n'a pourtant jamais cessé d'exister. Au contraire, il est toujours là, ouvert à la réflexion. La conclusion, intitulée « Vers une citoyenneté multiculturelle », est tournée vers l'avenir plus ou moins proche. Effectivement, l'auteur suggère – fort de son analyse sémantique et historique, ainsi que des approches théoriques formulées – comment rendre ces deux concepts d'interculturel et multiculturel constructifs dans un monde où le rapport à l'Autre est tout sauf facile. Les « moyens » qu'il propose : le multiculturalisme interactif de Bhikhu Parekh et le dialogue interculturel tel qu'envisagé par ce même auteur (294-296), ainsi que l'éthique de l'agir communicationnel défini par Habermas (296-298).

Si les bases théoriques sont posées, le livre clôt sur des questions, car mettre en pratique la pensée relève encore du défi : « Comment alors se partager l'espace public ? Quelles sont les pratiques communautaires acceptables et comment organiser l'éducation de telle sorte qu'elle permette l'intégration de tous à la citoyenneté commune tout en assurant le respect et la reproduction culturelle des communautés » (p. 305).

Le présent volume intéressera avant tout l'espace de la recherche : les théoriciens penchés sur la vaste problématique de la multiculturalité et de l'interculturalité, les philosophes et les chercheurs qui ne sauraient eux non plus se soustraire au débat, mais il intéressera également l'espace universitaire, le lieu où sont formés les professionnels de la communication (inter)culturelle, les médiateurs culturels. Ajoutons aussi qu'il sera d'une très grande utilité pour l'étudiant en communication, sciences politiques ou langues et cultures étrangères autant que pour le chercheur en sciences humaines ou l'enseignant concerné au plus près par les évolutions récentes de notre société mondialisée. Et de surcroît, pour les étudiants en langues étrangères appliquées, le livre de Michel Bourse offre un excellent complément théorique nécessaire à une plus large compréhension de la dimension multiculturelle de l'environnement professionnel qui va les accueillir au terme de leur formation universitaire. Le degré d'investissement culturel n'y est

pas sans importance et il dépend entre autres, d'une bonne compréhension de la dimension culturelle de la communication. En effet, les étudiants se préparent pour travailler et communiquer dans un contexte multiculturel où ils auront à élaborer et à gérer des projets avec des équipes multiculturelles. En fonction de l'objectif à atteindre, dans le cadre d'un tel projet d'entreprise, par exemple, où l'interculturalité croise la multiculturalité, l'effort consiste à étudier ce qui se passe lors d'une interaction entre deux individus de cultures différentes et à voir comment s'y prendre pour réussir à éviter dans la mesure du possible les erreurs et les malentendus. L'ouvrage trouvera donc sa place dans les bibliographies des cours universitaires consacrés aux études culturelles, à la communication (inter)culturelle, à l'histoire de la pensée, à l'anthropologie et à la philosophie.

Mihaela Toader
Alina Pelea

Diana Florina Moțoc, *O întâlnire catalană-română. Traducerea literară [Un encuentro catalana-rumano. La traducción literaria]*, Florești/Cluj, Limes, 2017, 202 p.

La autora del libro parte de las reflexiones presentadas en su tesis doctoral coordinada por la catedrática Georgiana Lungu Badea y defendida en la Universidad de Timișoara, para ahondarse en un estudio epistemológico en torno a las traducciones y a sus cruces culturales catalano-rumanos. Desde el principio, Diana Moțoc, en su doble calidad de traductora y docente en el Departamento de Lenguas Modernas Aplicadas de la Facultad de Letras de la Universidad "Babeș-Bolyai" de Cluj-Napoca, nos advierte que su investigación abarcará dos volúmenes, el presente, dedicado al conocimiento cultural a través de la traducción literaria, y otro, planeado para el futuro, que analizará la hospitalidad de la lengua rumana en las traducciones existentes. Al mismo tiempo, la estudiosa explica su afán metodológico con miras al acercamiento cultural y literario de dos mundos aparentemente desconocidos entre sí, y además, cuyas culturas han sido consideradas "periféricas" o menores en comparación con otras más extendidas. Bajo esas circunstancias, su planteamiento es tanto *teórico*, en lo que concierne la presentación y análisis de los principales enfoques de la traducción concebida desde la perspectiva de la comunicación intercultural, como *descriptivo* y práctico, si consideramos el inventario exhaustivo de las traducciones en las dos lenguas: rumana y catalana.

El volumen se divide en cuatro partes: la primera (titulada *Paradigmas*, p. 11-39) evidencia concisamente las orientaciones modernas de las teorías de la traducción; la segunda (*Lengua y literatura catalanas. Agonía y éxtasis*, p. 39-91) ofrece una mirada mayoritariamente diacrónica a la lengua y literatura catalanas; mientras que la tercera (*Evoluciones de la traductografía rumana. Perspectiva sintética*, p. 91-103) abarca la trayectoria resumida de la traductografía rumana. A

todo ello, se suma la cuarta parte (*Historia de un encuentro cultural*, p. 103-165) –y no en vano, la más amplia– que representa, junto con los dos repertorios de traducciones que cierran el tomo (p. 167-180), el verdadero logro sintético e investigador en el área del catalanismo, “un fenómeno en plena ascensión” en el espacio rumano, según sostiene Diana Moțoc, refiriéndose especialmente al contexto literario traductivo muy fecundo en la última década entre Rumanía y Cataluña.

Volviendo a los pilares teóricos, la autora aclara que su investigación encaja en los estudios de la historia de traducción, cuyo objetivo principal es realizar un panorama detallado del *corpus* de los textos traducidos del catalán al rumano y al revés, editados y reeditados, aclarando, a la vez, cuestiones afines, como por ejemplo: la elección de las obras, las motivaciones inherentes, el perfil de los traductores, las diferentes circunstancias ocasionadas por el acto de traducción, etc. Para dichos propósitos, Diana Moțoc se interesa por los estudios de historia de la traducción desde un horizonte plural, social, cultural, histórico-lingüístico y pone de relieve conceptos esenciales y funcionales para su análisis. Así, entre los más destacados cabe recordar a Itamar Even-Zohar (1997) y su teoría del polisistema, a Hermans (1999), Bassnett y Lefevere (1990) y a Toury con “The School of Manipulation”, también el concepto de “mecenazgo” y la teoría de las normas, sumados a la teoría de los bienes culturales de Pierre Bourdieu (1998), del *skopos* y de la recepción y *comunicación transcultural*, evidenciadas por Nord (1997), Reiss y Vermeer (1996[1986]), Hatim y Mason (1995[1990]), Hurtado Albir (2004) y muchos más.

Con respecto a la parte titulada *Lengua y cultura catalana*, podemos afirmar que estamos antes un estudio pionero en un área poco explorada en Rumanía, que recoge redondamente la trayectoria histórica, lingüística e identitaria de una cultura de origen latino y su proyección en la universalidad. Consecuentemente, se emprende una incursión en la historia de la literatura y filología catalana, desde la Edad Media, Renacimiento, Barroco, Iluminismo, pasando por las vanguardias efervescentes y el prohibitivo período del franquismo, hasta llegar a los tiempos presentes, caracterizados por unas políticas culturales y lingüísticas muy sólidas. A lo largo del recorrido de las épocas y géneros literarios significativos, se evocan y comentan las obras de escritores, poetas, dramaturgos, lingüistas, artistas y filósofos que han contribuido a la afirmación de la cultura catalana, de la talla de Ramon Llull, Joanot Martorell, Ausiàs March, Jacint Verdaguer, Joan Maragall, Santiago Rusiñol, Eugeni d’Ors, Salvador Espriu, Mercè Rodoreda, Joan Vinyoli, Quim Monzó, Jaime Cabré, Carme Riera, Albert Sánchez Piñol, etc.

En cambio, las fuentes bibliográficas del capítulo sobre la traductografía rumana y las características contextuales observadas en la lengua, literatura y cultura rumana giran en torno a las investigaciones de Georgiana Lungu Badea y del grupo que ella dirige, ISTTRAROM, dedicado a la historia de la traducción en

Rumanía, cuyas publicaciones se han convertido en puntos de referencia para el campo traductivo de las lenguas neolatinas. Además, Diana Moțoc sorprende las publicaciones y los momentos cuando brotan en el idioma rumano las primeras traducciones de las literaturas ibero-románicas, incluida la catalana, a menudo mediante lenguas intermediarias dominantes, como el francés o el castellano.

De todas maneras, la última parte, *Historia de un encuentro cultural*, es la que redondea el estudio llevado a cabo. A pesar de las adversidades causadas por las dictaduras, las lejanías y los olvidos impuestos, a partir de la caída del régimen de Ceaușescu (1989) y, con mucho más fervor, después del año olímpico 1992 en Barcelona, las dos culturas irán frecuentándose y conociéndose cada vez más, a través de traducciones, encuentros, cooperaciones, intercambios y lectorados universitarios, conferencias y diálogos culturales constantes, enumerados asiduamente por Diana Moțoc. Y no en último lugar, sino todo lo contrario, se muestra admiración y respeto hacia dos grandes personas de letras y culturas catalano-rumanas, sin cuyo apoyo y trabajo no habría sido posible el volumen que les está dedicado: Jana Balacci Matei, prolífica traductora del catalán al rumano para la colección *Biblioteca de Cultura Catalana* de la Editorial Meronia de Bucarest y también, Xavier Montoliu Pauli, primer lector de catalán en Rumanía, galardonado traductor del rumano al catalán y apasionado investigador de las dos culturas en el Instituto de Letras Catalanas de Barcelona.

Con una lectura amena, *O întâlnire catalana-română. Traducerea literară* es un libro valioso y un recurso bibliográfico útil tanto para los estudiantes de Traducción y Filología, como también para todos los que estén interesados en averiguar algo más sobre las culturas catalana y rumana, aparentemente lejanas, pero tan cercanas en el alma.

Olivia N. Petrescu

Alessandro Duranti, *The Anthropology of Intentions: Language in a World of Other*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, 297 p.

Intentionality in language can of course be investigated from the vantage point of a diversity of scientific and disciplinary angles ranging from hermeneutics, ontology, phenomenology, the philosophy of the subject, pragmalinguistics, psycholinguistics, literary and critical theory, etc. In literary theory, authorial intent has been the centrepiece of the so-called “intentional and affective fallacy” theories promulgated by New Criticism². In modern linguistics, it has directly informed

² New Criticism, which derived its name from John Crowe Ransom’s work, *The New Criticism* (1941), developed as a reaction against conventional, old philological and historical approaches to the literary text. Also referred to as textual ‘formalism’, by analogy with Russian formalism, it designates a literary theory movement particularly influential in American literary criticism in the middle of the twentieth century that sought to revolutionise literary scholarship by way of introducing the close reading as the ultimately relevant interpretive methodology.

speech acts theories, construed as performative utterances, whose significance is regulated by various conventions. By far one of the most comprehensive lines of enquiry is provided by linguistic anthropology, Alessandro Duranti's area of predilection, to which he has contributed a highly significant body of work. In this transdisciplinary approach to language, Duranti, a leading scholar in linguistic anthropology, distinguished Professor of Anthropology at UCLA, conducts a cross-cultural enquiry into philosophy and pragmatics, with a view to rethinking the role intentionality plays in human communication. Author of numerous, groundbreaking reference works in linguistic anthropology, Duranti combines phenomenological enquiry and the ethnographic method, working towards a "culturally informed theory of intentionality" (2). The study draws from his previous exploits in intentionality and intersubjectivity, here Duranti reconsidering and amending his originally anti-intentionalist thesis:

In this book I revisit the anthropological critique of analytic philosophers' theories of meaning and action based on speakers' intentions. On the basis of the empirical investigation of oral communication, face-to-face interaction, and written texts, I argue that both anthropologists and analytic philosophers overstated their case and that the salience of intentions cannot be decided once and for all because it actually varies across cultural contexts. (Duranti 1).

In the study under review, the author re-evaluates conventional speech acts theories, furthering his previous findings in terms of the articulations between intentionality and sociability, speaker intentions, interpretation and social action. As well as zeroing in on intentionality and communication, *The Anthropology of Intentions* sheds light on the elusive and highly interpretable character of predictive versus non-predictive, intentional versus unintentional discourse. Moving across the spectre of a whole typology of speech acts, from truth and affect, truth and action, human promising, intent and intersubjectivity, to selfhood and otherness, Duranti illustrates methodically the ways in which language influences practices of culture and processes of cognition. By virtue of an impressive range of case studies of Samoan communities undertaken over several decades, Duranti calls attention to a naturally occurring rift, i.e. between genuine intent and the open debate of it, demonstrating that, while Samoans nurture strong feelings about responsibilities and obligations, they are less if at all prone to declarative statements on these.

Inspired by the works of Mikhail Bakhtin and Valentin N. Voloshinov, Duranti explores Samoan ethnopsychology in terms of orality, language acquisition, and socialisation, testing established claims about Samoan cultural practices hence his close analyses of conversational structures, dialogical principles, speech events and of an entire range of situations and practices, including conflict management and endangered languages.

All in all, *The Anthropology of Intentions* investigates intentionality seen as manifest in the interplay between identity and alterity, truth and affect, intention

and action, pointing to the relativity of the communication design in interpersonal, face-to-face communication. Expressing reservations on the immediately available *rapport* between conveying and interpreting intention, Duranti proposes the notion of “intentional continuum” (2) to describe the ineffable variables connecting the individual mind, language behaviour, and the phenomenal world. Revisiting the critique of Husserl’s model of the subject-object dynamics defining meaning-making, Duranti builds on the literary models developed by M.M. Bakhtin, S. Vygotsky, and V.N. Vološinov on the one hand, and Pierre Bourdieu’s sociological exploits, on the other, providing a nuanced and comprehensive reconceptualisation of intentionality. Substantiated by his Samoan case studies, Duranti’s discoveries offer invaluable insight into the imbricated degrees in which intentions are shaped by attention, awareness, empathy, embodied and embedded attitudes, verbal and kinesic behaviour.

Doubtless, a crowning achievement, the result of decades of fundamental, advanced research, indeed of a career spent observing verbal behaviour and human action, the book sheds refreshing, renewed light on the performative function of language and communication in both live and endangered languages. As such, it is a reference work that is certain to benefit cognitive and linguistic scholars alike.

Adriana Neagu

Silvia Irimiea, *Rethinking Applied Linguistics from Applied Linguistics to Applied Discourse Studies*, Presa Universitară Clujeană, 2017, 411 p.

Linguistics is about language, with a special focus on its history, structure, use and acquisition. The term has given rise to many other related terms: *linguistic anthropology*, *linguistic determinism*, *linguistic engineering*, *linguistic geography*, *linguistic ideology*, *linguistic pluralism*, *linguistic insecurity*, *critical linguistics*, etc. It is generally acknowledged that *applied linguistics* attempts to ground the relevance and connection of theoretical research and studies of language to situations in which language is used. However, in practice, *applied linguistics* is not confined to theories, research methods and results of research; it involves various academic subjects such as psychology or sociolinguistics. *Applied linguistics* has been notably interested in teaching and learning of languages and occasionally this term has been used as a synonym for this field of study. Undoubtedly, linguistics may be applied in different contexts, e.g. *forensic linguistics*, the field of study concerned with the analysis of language used in legal processes or *language planning*, focused on activities that may influence or adjust the linguistic behaviour of a speech community. The critical component, close to *critical discourse analysis* and *critical language awareness*, should not be neglected.

Silvia Irimiea’s book explores the field of *applied linguistics* in detail by collecting and analyzing approaches, research methods and case studies in order to

offer a description of the complex evolution of applied linguistic studies. In addition, the book seeks to shed light on the relationship between applied linguistics and applied discourse studies, providing an insightful understanding of the relationship. In view of this purpose, the book is made up of four parts: *Applied Linguistics*, *The Relationship between Applied Linguistics and Discourse Analysis*, *Applied Discourse Studies* and *Applications*.

The first part is composed of two sections: the first engages in the discussion of linguistic theory, language teaching, linguistic education, present challenges for teachers of English, language teaching in the 21st century, European language policies, tools and major issues linked with applied linguistics. Thus, the first part traces the evolution of ESL and EFL from the early attempts of American administrators to equip the people, especially the armed forces, with tools that could help them learn foreign languages, to the foreign teaching and learning programmes devised by the European Commission. The second section of the first part deals with the further development of applied linguistics, with the 'coming of age and maturity' of applied linguistics, the 'neo-empiricist turn' and with its 'incurable diversity'. Quoting Rajagopalan (2006:407), who viewed AL as a 'discipline at the meeting point of several other, independently constituted disciplines', Irimiea's book seeks to lay bear its interdisciplinary and transdisciplinary character.

The second part of this book is devoted to the relationship between applied linguistics and discourse analysis and to serve this purpose it tackles *The contribution of discourse analysis to applied linguistics*, *Research, education, genre and writing-as-social-interaction*, *Applied discourse analysis as a cross-disciplinary approach*, and the rise of *Critical discourse analysis* as a separate tradition. To support her statements and views the author relied on a thorough review of linguistic trends, approaches and concepts.

The third section, focused on *discourse*, is indicative of the vast amount of research carried out in the field and highlights the multidisciplinary character of discourse analysis, one of the main contributors to applied linguistics. The book shows how discourse analysis has made its way into all areas in which language is used, whether in classroom settings or in other formalized environments, such as professional, institutional, workplace and organizational settings.

A further strength of the book is the author's intent to explain the relationship between between applied linguistics and ESP, between applied linguistics and text linguistics, and between applied linguistics and translations or translation studies.

The final part of the book, *Applications*, reconciles different views on the broader relationships among text, discourse, register and genre. The author captured and rendered the diversity of theories and concepts, their diachronic survey, as well as the broad array of research methods used for their investigation.

Furthermore, the applicative dimension of the study stands proof for the breadth and depth of applied linguistics and discourse studies.

The book targets researchers, teachers, and, last but not least, students. While providing the students with a vast range of theories and an impressive number of studies of most famous linguists which have stretched over the last two decades, the author also suggests ways in which both applied linguistics and discourse studies can be taught to teachers and students.

Finally, and most importantly, the book accounts for the development of applied linguistics from a narrow, inside-looking discipline, focused on language teaching to the broader approach of AL as ‘an endeavour to reach out to other disciplines and make them part of the human quest that could help humans understand and explain how language is used to solve “real-life” problems.’ (Irimiea, 2017:96).

Dorin Chira

Xiaoshan Dantille et Corinne Wecksteen-Quinio (éds.), *Ici et Ailleurs dans la littérature traduite*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », 2017, 252 p.

Derrière la poésie du titre et du tableau reproduit en couverture (Xavier Froissart, *Reflét*, 1974), le lecteur de ce volume consacré à l’*image*, réelle et celle perçue à travers la traduction, trouvera des textes qui correspondent en tous points aux caractéristiques auxquelles la collection « Traductologie » d’Artois Presses Université nous a habitués : thèmes d’actualités, diversité des approches, rigueur de l’analyse. Les actes du colloque « Ici et ailleurs dans la littérature traduite » (Université d’Artois, 21-22 mai 2015) rendent compte d’une rencontre dont l’enjeu a été, effectivement, le reflét (éventuellement déformant) représenté par le texte cible. « Les contributions », précisent les éditrices, « s’attachent à analyser la façon dont la traduction contribue aux échanges transculturels ou, au contraire, les entrave » et se focalisent « sur la notion d’image en littérature, mais elles l’éclairent sous des angles différents » (p. 8). Des dimensions culturelles de l’image en passant par les traductions-relais, les métaphores, le traducteur, et jusqu’à la poétique et le processus créatif, le volume est riche d’idées et d’informations.

Dans « *Ici et ailleurs dans la traduction littéraire (français-espagnol) : le transfert de l’image culturelle* », Cristina Adrada Rafael définit l’image culturelle et les trois niveaux auxquels elle peut être analysée (du signifié, du signifiant, ainsi que du contexte) pour ensuite en trouver une application traductologique ingénieuse. Les exemples choisis concernent le français et l’espagnol, mais, grâce à la clarté des explications, ils pourraient inspirer des recherches intéressantes sur d’autres paires de langues.

Comme le montre Mirella Piacentinni (« Les images de l’ailleurs dans la traduction de la littérature d’enfance et de jeunesse »), la question du choix difficile

entre domestication et étrangéisation devient encore plus délicate lorsqu'on travaille pour la jeunesse. Après un rigoureux passage en revue des avis émis jusqu'ici par nombre de théoriciens reconnus, l'auteure passe à l'étude d'un corpus ambitieux tant du point de vue des langues sources et cibles que de la période couverte (de 1980 à 2000). Les éléments retenus pour l'analyse relèvent du quotidien des personnages et illustrent bien la difficulté du transfert de l'image culturelle. Si l'étude se veut descriptive, l'auteure n'en profite pas moins pour clore son analyse avec une plaidoirie en faveur d'une « conception moins infantilisante de nos jeunes lecteurs » (p. 47), d'une traduction respectueuse à la fois du texte d'origine et du lecteur cible.

Pourquoi les lecteurs chinois contemporains du roman *Tribulations d'un Chinois en Chine* de Jules Verne trouvent-ils étrange et étrangère l'image de leur pays qui s'y dessine ? Est-ce le décalage temporel ou y a-t-il autre chose ? Voilà les questions très intéressantes auxquelles Xiaoshan Dantille répond dans son article passionnant « L'image de la Chine dans la traduction en chinois des *Tribulations d'un Chinois en Chine* de Jules Verne ». En effet, l'analyse d'un texte présenté comme co-traduction en chinois faite par Wang Recai et William Butcher a tous les ingrédients pour susciter la curiosité. Et le lecteur-traductologue n'est pas laissé sur sa faim. Il sera sans doute convaincu que tout ne doit pas et ne peut pas être traduit.

Le cas particulier de la traduction des romans afrikaans est une occasion pour Johanna Steyn (« Ici et ailleurs... en passant par ailleurs ») d'avertir sur les dangers de la traduction-relais, pratique malheureusement assez courante encore de nos jours. La réflexion générale sur le sujet est accompagnée ici d'une description bien documentée du contexte particulier des traductions de l'afrikaans en français, ainsi que d'une analyse ponctuelle (la référence culturelle *lokasie*), le tout pour boucler une belle plaidoirie en faveur de la qualité. À bon entendeur salut !

Rendre les *désordres* qu'impriment les nuances étrangères qui s'insinuent dans la langue depuis laquelle on traduit... c'est la difficulté à laquelle se heurte le traducteur du roman *El Zorro de arriba y el zorro de abajo*. S'y ajoute, comme nous le fait remarquer Rosana Orihuela (« Les images qu'imprime le quecha sur l'espagnol dans *El Zorro de arriba y el zorro de abajo* : traduire l'étranger dans la langue »), le fait que *El Zorro* « peut à maints égards s'assimiler à un discours tenu sur la traduction, sur la corrélation entre les langues et le passage d'une langue à l'autre » (p. 87). Le traducteur d'un tel texte hétérolingue « doit ainsi être celui qui assume la part gardée de l'altérité, la trace de la voie de l'Autre, et son travail ne peut plus être invisible, masqué » (p. 101).

La « violence du style du traducteur » (p. 107), cette surenchère d'un style original dénué de timidité, risque d'avoir pour effet non pas une accentuation de ces traits définitoires, mais, au contraire, un détournement de l'image initiale et de l'écriture source. Dans le cas particulier qu'étudie Tatiana Musinova, à savoir « La représentation du peuple dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline et dans la

traduction russe par Yuriy Korneyev », le bas peuple français est effectivement caché derrière un masque russe pour le moins surprenant.

Les métaphores étant indubitablement des portes d'accès privilégiées vers une culture, s'interroger sur leur traduction dans une langue lointaine, c'est avoir une image assez fine des rapports entre l'espace source et celui cible. La comparaison que fait Nguyen Phuong Ngoc (« Image du Vietnam dans les traductions françaises de *Kiêu*, roman en vers de Nguyễn Du ») de deux versions françaises d'un texte vietnamien met en évidence la diversité des choix du traducteur et leur dépendance de facteurs autant individuels que sociaux et historiques.

Si le point de départ de la démarche de Corinne Wecksteen-Quinio (« La métaphore en question(s) / question(s) de métaphore : quelques aspects traductologiques ») est toujours la métaphore, le chemin emprunté est différent. Les conclusions dégagées de l'étude d'un corpus anglais permettent de définir les paramètres d'analyse pré-translatoires des métaphores et de comprendre les limites de toute solution trouvée.

« Raccourcir la distance entre ici et ailleurs : étude basée sur une expérience de cotraduction littéraire », l'article de Huang Chunliu, envisage la cotraduction en termes de difficultés et avantages. Plaidoirie très convaincante en faveur de cette façon de travailler qui met à profit deux expériences, deux talents, deux styles, etc., pour parvenir à un véritable entre-deux.

Le traducteur risque de trahir et surtout de (se) trahir par les choix qu'il opère. Yuan Li part à la « À la recherche du sujet traduisant » pour définir « l'horizon des traducteurs vu à travers le transfert d'image de *La Dame aux Camélias* en Chine depuis 1889 ». Six versions chinoises de l'œuvre permettent à l'auteur de peindre autant de portraits. Quelle meilleure preuve que la subjectivité en traduction n'est pas à ignorer lors de l'analyse ?

Il est justifié de s'attendre à ce que l'auto-traduction soit vraiment une image en miroir du texte original. Or, comme Anda Rădulescu le montre dans son article « Images de la déportation des Roumains et des abus du communisme dans la littérature auto-traduite », ce type particulier de passage interlinguistique permet une réinterprétation de la notion de fidélité : pour parvenir aux mêmes effets en français, les auto-traducteurs analysés n'ont pas hésité à réécrire leurs textes, malgré les omissions, les ajouts et les réinterprétations que cela pouvait impliquer. C'est dire que la loyauté peut impliquer des détours inattendus.

Qui dit image dit poésie, qui dit poésie dit aussi son. Traduire la poésie implique donc une restitution d'images et de sons à la fois. Dans « Traduire-écrire : la poésie de Hsia Yu entre son et image », Sandrine Marchand parle de l'auto-traduction dans ce contexte particulier du genre lyrique et parvient à démontrer que c'est là bien plus qu'une tâche linguistique ou même culturelle. Les sens sont tous conviés à participer à l'expérience poétique, la traduction devenant plus que jamais

juste un élément d'un fin engrenage. Le cas de Hsia Yu est loin d'être ordinaire. Il est même à la limite de la littérature et de la traduction, la présente analyse nous faisant découvrir un territoire pour le moins exotique.

Martin Mees (« Nerval traduit Schiller. De l'ici à l'ailleurs, dynamique d'une poétique de la traduction ») met dans une nouvelle lumière l'œuvre de Nerval-traducteur : « en quoi la traduction est-elle révélatrice d'un certain rapport au monde propre à Nerval ? Que nous apprend-elle sur la logique et la dynamique de son écriture ? Que nous dit-elle du lien qu'entretient Nerval aux auteurs qu'il traduit ? » (p. 20). Si des réponses définitives à ces questions ne sont pas possibles, l'auteur réussit néanmoins à dévoiler des liens subtiles entre deux facettes d'un poète qui se nourrit de ses expériences traductives et d'un traducteur qui ne cesse d'être poète.

Comme toujours, la collection « Traductologie » d'Artois Presses Université offre un volume d'une qualité excellente tant du point de vue thématique que scientifique et matériel. Bonne lecture !

Alina Pelea

Xavier Montoliu Pauli, Ilinca Matei (edición y prefacio), *Viața printre vieți / La vida entre vides. Festschrift für Jana Balacciu Matei, ilustraciones de Cristina Țurlea, București, Editura Omonia, 2017, 358 págs.*

Viața printre vieți / La vida entre vides. Festschrift für Jana Balacciu Matei constituye un entrañable homenaje a Jana Balacciu Matei con ocasión de su 70 cumpleaños. Una personalidad radiante y modesta, Jana Balacciu Matei destaca por su actividad como lingüista en el Instituto de Lingüística “Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, editora y fundadora de la colección “Biblioteca de Cultură Catalană” publicada en la Editura Meronia de Bucarest –un excelente reflejo de la cultura catalana a través de la traducción literaria–, así como apasionada traductora de literatura catalana y, en particular, la traductora europea más activa de las obras del beato Ramon Llull, galardonada con la Creu de Sant Jordi de la Generalitat de Catalunya (2003), el Premi Joan Cendrós del Òmnium Cultural (2008) y el Premi Internacional Catalònia del Institut d'Estudis Catalans (2017), entre otros.

El presente volumen –cuya edición numerada ha sido concebida por los editores como una pequeña joya editorial– reúne un coro impresionante de veintinueve voces afectuosas, que formulan reflexiones académicas o literarias desde la perspectiva de sus propios intereses en dos idiomas, catalán y rumano. Las contribuciones se enmarcan en variados géneros textuales y pertenecen a diferentes áreas: creación literaria inédita –poesía y narrativa breve–, estudios literarios, traductología, el mundo editorial y la difusión de las traducciones literarias, entrevista, estudios lingüísticos, filosofía, religión y musicología.

Una entrevista (“La dona del tren”) que Jana Balacciu Matei concede a la profesora y crítica literaria Marta Nadal abre el volumen y resalta hitos de su

trayectoria personal y profesional: el primer viaje a Cataluña, la infancia en Rumanía, la opción por la investigación lingüística y por las lenguas romances, el ambiente cultural en Rumanía en la época de Ceaușescu y en la actualidad, la tarea del traductor, la fundación de la colección de literatura catalana o el profundo interés por la obra de Ramon Llull. A continuación, Marius Sala (“O carieră de succes”), eminente romanista, director del Instituto de Lingüística “Iorgu Iordan – Al. Rosetti” y miembro titular de la Academia Rumana evoca, a partir de una anécdota, la amistad que les une y la particular trayectoria profesional de la homenajeadada.

La dimensión literaria del volumen abarca creaciones inéditas, estudios literarios y estudios traductológicos. Las creaciones inéditas van desde poesías – Denisa Comănescu (“Pessoa”), Carles Duarte i Montserrat (“Des de llevant”), Amadeu Vidal i Bonafont (“Volada”), Ileana Mălăncioiu (“Și totuși cât aș vrea”), Francesc Parcerisas (“Piscina”)– hasta narrativa breve –Sònia Moll (“Romanian Landscape”), Stelian Țurlea (“Printesa la ceremonie”)– y reflexiones sobre el acto de la creación literaria –Jaume Cabré (“Que com es fa una novel•la?”)–.

Los estudios literarios se centran en las figuras y las obras de poetas y escritores rumanos y catalanes desde múltiples puntos de vista. D. Sam Abrams (“Marin Sorescu: «L’estremiment de la primera vegada»”) examina la proyección y la recepción internacional de la obra poética de Marin Sorescu, destacando su contribución a la poesía moderna y contemporánea en lengua inglesa. Francesco Ardolino (“Un escriptor sense prèstecs? Influències i confluències (sovint iròniques) a l’obra de Pere Calders”) enfoca las diversas influencias literarias en la obra de Pere Calders, subrayando la necesidad de descubrir las raíces de la prosa caldersiana y de resaltar la universalidad de este autor mediante un diálogo con sus contemporáneos. La contribución de Elisabeta Lăsconi (“Un splendid concert românesc”), un análisis refinado desde la perspectiva del crítico literario y del lector rumano de la novela *Les veus del Pamano* de Jaume Cabré, representa el postfacio a la traducción rumana de la novela, *Vocile lui Pamano*. Fina Llorca i Antolín (“Una presència italiana en la biblioteca de Mercè Rodoreda”) rastrea la influencia italiana en la obra de la escritora catalana Mercè Rodoreda como vía de investigación y manera de acercar las diferentes lenguas y literaturas. Juan M. Ribera Llopis (“Quadern català de notes lisboetes: Eugeni d’Ors, Carles Soldevila, Joan Estelrich”) se centra en la figura de tres viajeros-escritores catalanes de principios del siglo XIX que siguieron la ruta literaria de Lisboa y la reflejaron en sus obras. Carme Riera (“Una fascinació compartida”) analiza el *Quijote* de Cervantes desde la perspectiva de la conexión entre autor y lector, cuando el lector es a la vez creador de literatura. Finalmente, Joan Santanach i Suñol (“La llengua i les llengües segons Ramon Llull”) se centra en la relación de Ramon Llull con las lenguas: estrategias y recursos que empleaba para difundir sus obras, persiguiendo una misión más elevada, a saber, facilitar el acceso de los lectores a determinados

contenidos. Desde la perspectiva de la música y de la literatura, Lavinia Coman (“*L’ombra del mar*, șapte cântece de Nicolae Coman pe versuri de Miquel Martí i Pol – o contopire a muzicii cu poezia”) propone un análisis de la correspondencia entre el estilo poético y el estilo musical a partir de siete poemas de Miquel Martí i Pol y de sus respectivas traducciones al rumano.

La dimensión traductológica revela una pluralidad de enfoques y reflexiones desde puntos de vista y espacios culturales diferentes. Luisa Cotoner Cerdó (“Notes a la traducció catalana de Miquel Martí i Pol de la cantata *Fulgor i mort de Joaquín Murieta* de Pablo Neruda”) propone una serie de consideraciones sobre la versión catalana de un poema de Neruda a cargo del poeta catalán Miquel Martí i Pol. Ioana Ieronim (“Prezentul continuu al traducerii”) reflexiona sobre la traducción de la poesía y analiza sucintamente el volumen *71 Poeme* de Francesc Parcerisas (traducción al rumano de Jana Balacciu Matei). Elena Lazăr (“«Biblioteca de Literatură Cipriotă»”) presenta la evolución de una colección editada en Rumanía y dedicada a la literatura chipriota, hermana de la “Biblioteca de Cultură Catalană”. Xavier Montoliu Pauli (“El diàleg entre la literatura catalana i la literatura romanesa a través de les traduccions literàries (I)”) enfoca la presencia de la literatura catalana en el espacio cultural rumano a través de las traducciones, desde la efervescencia del siglo diecinueve hasta la actualidad, con particular énfasis en la época posterior a 1990. Diana Moțoc (“Traducerea culturemelor în romanul *Piața Diamantului*”) propone un análisis detallista de la traducción de los culturemas en la novela *La Piața del Diamant* de Mercè Rodoreda –estatuto y clasificación de los culturemas, la transferencia cultural, los procedimientos y las técnicas de traducción–, que enfoca a varios niveles: cultura y naturaleza, el patrimonio cultural, la cultura religiosa, la cultura social y la cultura lingüística.

Los estudios lingüísticos abordan aspectos relacionados, a través de las lenguas, con la literatura y la traducción. Maria Conca y Josep Guia (“Les unitats fràsiques en context. *La meitat de l’ànima* de Carme Riera”) analizan las unidades fraseológicas y estilísticas en la novela *La meitat de l’ànima* de Carme Riera, con el propósito de caracterizar el estilo de la autora y constituir una base de referencia para abordar el estudio de las estrategias que han empleado o tendrían que emplear los traductores a otras lenguas. Sanda Reinheimer Rîpeanu (“Viitorul romanica folosit cu valoare epistemică: «the catalan case»”) estudia el futuro en lenguas romances con valor epistémico y se centra en el análisis del uso de los tiempos verbales en la novela *Memorial do convento* de José Saramago y su traducción al catalán. Ramon Solsona (“La nova fraseologia que es fa i es desfà”) presenta la fraseología desde la perspectiva de la creación neológica, abogando por la recuperación del patrimonio lingüístico fraseológico y paremiológico en la actualidad, cuando las lenguas se ven afectadas por un marcado empobrecimiento expresivo.

Desde el ámbito de la filosofía y de la religión, Alexander Baumgarten (“Despre «Dumnezeul culturii». Funcția soteriologică a studiului la Cassiodor și

Gerardus din Cenad”) evalúa la recepción de Constantin Noica en la cultura rumana desde la perspectiva de la tesis del “Dios de la Cultura” y demuestra, a partir de dos textos de la tradición latina medieval, que la fuerza soteriológica del ejercicio intelectual se puede considerar un desarrollo de la doctrina cristiana. Jaume Aymar i Ragolta y Anton Torrents Mestre-Albareda (“Aportacions catalanes universals del Cardenal Albareda”) retratan la figura del Cardenal Anselm M. Albareda i Ramoneda en el cincuentenario de su muerte, a partir de su biografía y destacando sus aportaciones universales. Armand Puig i Tàrrech (“El cos i la corporeïtat”) reflexiona sobre el cuerpo y la corporeidad desde la perspectiva del canon bíblico a través de épocas y espacios culturales distintos, prestando particular atención a la edad contemporánea.

Este volumen polifónico celebra a una verdadera embajadora cultural y atestigüa la profunda influencia de Jana Balacciu Matei en los espacios literario, lingüístico, traductológico y editorial rumano y catalán.

Oana-Dana Balaş

Applied Medical Informatics, special issue « Communication et découverte(s) au contact des langues », edited by Aurora Băgiag, Vol. 38, Suppl. 1/2016, 115 p.

Les études regroupées dans le vol. 38 de *Applied Medical Informatics*, dont les numéros peuvent être consultés sur le site de l’Université de Médecine et Pharmacie « Iuliu Hațieganu » de Cluj-Napoca, représentent une réflexion sur les objectifs, les stratégies, les activités (les tâches), l’évaluation impliqués dans le processus d’apprentissage d’une langue étrangère en tandem linguistique, dans le cadre du projet « Tandem, bilinguisme et construction des savoirs disciplinaires : une approche du FLE/FOS en contact avec les langues de l’Europe Centrale et Orientale » (2012-2014), coordonné par Aurora Băgiag.

Dans l’étude qui ouvre le recueil – « L’identité roumaine dans la communication interculturelle de type tandem/immersion linguistique » –, Anca Ursa met en évidence l’efficacité de l’apprentissage autonome des langues en tandem qui permet à l’étudiant immergé d’aller au-delà de la simple perception subjective du groupe d’appartenance du colocuteur, pour aboutir à une reconstruction des coordonnées sociales et culturelles inhérentes à la langue qui est apprise. L’équipe du projet a pu esquisser un portrait cohérent des Roumains à partir d’une riche base de données comprenant des documents audiovisuels, des témoignages, des rapports, des retours d’expérience ou des micro-récits des étudiants français impliqués dans les interactions en tandem. Il en résulte une image synthétique du « Roumain générique », à la confluence entre la vision de l’altérité reposant essentiellement sur des clichés, la relation avec le sacré et la langue comme véhicule identitaire.

L'étude « Les séances bilingues en immersion réciproque en tant que complément au cours de langue étrangère » d'Ana Eugenia Coiug et d'Alina Andreica constitue une « radiographie » doublée d'une analyse des variables prises en compte lors d'un module de dix séances bilingues en immersion réciproque par lesquelles des groupes d'étudiants roumanophones et francophones en première année de la Faculté de Médecine dentaire franchissent les barrières linguistiques et culturelles et finissent par constituer un groupe classe fonctionnel, ayant sa propre dynamique. Se penchant sur les particularités de ces activités et sur les facteurs qui ont contribué à la réussite de cette « démarche didactique innovante » (public cible, temps et espace réservés aux cours, matériel didactique proposé aux apprenants, structure d'une séance), l'échange a été essentiellement axé sur l'acquisition de l'aisance communicationnelle puisque les apprenants sont amenés à construire plutôt du sens que des formes linguistiques (p. 12).

Maria Alexandrina Tomoiagă et Ovidiu Ursa se proposent, dans « L'actualisation dans le langage. Particularités du roumain langue étrangère », d'examiner l'actualisation comme opération de la détermination et technique de la linguistique de l'activité de parler, proposée par Eugenio Coseriu (p. 16). Cette opération est très importante dans l'apprentissage d'une langue étrangère car elle permet l'orientation des signifiés virtuels du système vers le monde. Les instruments qui, dans la transformation du savoir linguistique en activité langagière, rendent possible l'actualisation sont les articles définis (p. 19). Le problème apparaît lorsque le nom est accompagné par une préposition qui, en roumain, a elle aussi le rôle d'actualisateur. L'analyse d'un corpus écrit constitué de fiches de travail de niveau A2, réalisées dans le cadre des activités d'apprentissage en tandem, amènent les auteurs à identifier huit exemples d'erreurs d'actualisation avec préposition, dues notamment à la traduction du français vers le roumain. La conclusion principale de l'étude est que l'apprentissage / l'enseignement d'une nouvelle langue passe nécessairement par le contact avec la « vision du monde » de l'autre langue.

Nora-Sabina Mărcean veut rendre compte, dans « Questionnaire sur l'expérience en tandem/immersion franco-roumain(e) », de la validité des critères d'élaboration d'un questionnaire et donc vérifier si l'application des règles de conception porte ou non atteinte à la fiabilité des réponses. L'étude repose sur une analyse comparative du questionnaire appliqué à un échantillon de 31 étudiants en Médecine dentaire et de la version finale du questionnaire publié, à travers des réflexions sur les modifications du questionnaire initial. Conçu et structuré d'une manière plutôt intuitive, le questionnaire analysé est le résultat d'un « travail en cours », concrétisé au fur et à mesure que les enseignants recevaient le feedback des étudiants. La version finale a subi des transformations par rapport à la « version alpha » (p. 33) et ceux qui ont élaboré les questionnaires considèrent que l'équilibre du questionnaire final, ainsi que sa structuration sont en mesure de

conduire vers des réponses pertinentes pour la confirmation / infirmation du développement des compétences visées et implicitement de la démarche didactique impliquée (p. 35).

Cristina Elena Gogâță et Ana Eugenia Coiug nous proposent, dans « Le retour sur le tandem en tant que méthode d’(auto)évaluation en langue étrangère », une forme libre, voire moins académique, d’évaluation de l’activité en tandem qui, dépourvue du côté traditionnel punitif (p. 40), est essentiellement orientée vers l’autoévaluation. La recherche est ciblée sur une analyse quantitative, accompagnée d’une réflexion sur la zone de confort linguistique, et qualitative des entretiens « compte rendu du tandem » réalisés avec 8 binômes franco-roumains. La première partie de l’étude est consacrée à l’identification des similitudes et des disparités quant au choix des sujets de conversation et de la langue de communication et finit par constater que, si l’asymétrie motivationnelle entre les étudiants roumanophones et francophones se retrouve aussi dans leurs options pour la langue source ou cible, le choix des thèmes est notamment redevable aux facteurs pragmatiques, ontologiques ou ludiques (p. 42). La seconde étape se veut une analyse plus poussée des discours des comptes rendus en tandem, focalisée sur deux binômes choisis pour des raisons de longévité ou de performance linguistique en langue cible des deux partenaires (p. 43). La modulation de l’information montre qu’à travers l’échange en tandem, les étudiants aboutissent à une « relativisation des hiérarchies et à une déconstruction des clichés socio-économiques consacrés » (p. 44), tout en prenant conscience de la nécessité de combler leurs lacunes linguistiques.

S’appuyant sur les activités de 17 binômes franco-roumains aux niveaux linguistiques variant entre A2 et B2, l’étude « Compétence d’altérité et communication en langue étrangère avec des locuteurs natifs » d’Aurora Manuela Băgiag se focalise sur les échanges menés autour de la thématique « L’homme face à la mort », afin de relever les spécificités du processus de développement des compétences interculturelle et d’altérité. La recherche est ciblée sur l’analyse des activités prévues dans la fiche pédagogique proposée aux tandems, structurée en trois volets : linguistique, culturel et FOS. Une première activité sur les expressions imagées, fonctionnant comme autant d’« aiguilleurs socioculturels » (p. 55), révèle qu’« un locuteur natif est à la fois représentant et médiateur subjectif de sa langue et de sa culture » (p. 56) et facilite le passage par l’étape d’« altérisation » (p. 57), encore plus accusée lors de l’évocation des rites et de rituels liés aux funérailles dans les deux cultures. Les partenaires des binômes sont finalement amenés à découvrir la « zone franche » (p. 62) où les deux cultures médicales coexistent, grâce à une « construction consensuelle » alliant morale et bien être. Pour développer sa compétence d’altérité, l’étudiant poursuit donc un processus en trois étapes, car si le vécu de l’altérité « revient à une expérience langagière et culturelle investie d’affectivité » (p. 59), il représente aussi le déclic pour une remise en

question aboutissant à la révélation de l'altérité intérieure et débouchant sur l'élaboration d'un sens syncrétique.

Dans « Language Tandems. Intercomprehension and Language Alternation », Oana Mureșan, Maria Grosu et Monica Mihaela Mara se penchent sur l'analyse des trois discours thématiques enregistrés par deux étudiants qui ont participé au projet « Tandem, bilinguisme et construction des savoirs disciplinaires », afin de saisir les récurrences du comportement linguistique des partenaires du binôme et de découvrir les raisons qui ont déterminé les étudiants à faire alterner la langue source et la langue cible ou recourir à l'intercompréhension dans l'apprentissage d'une langue étrangère. L'attractivité du thème abordé, le désir d'exprimer son opinion, la nature argumentative du discours ou l'implication émotionnelle ont constitué autant de facteurs déterminant les partenaires à employer l'intercompréhension pour faciliter l'échange des idées (p. 77). Les étudiants font appel à la langue source toutes les fois qu'ils veulent se placer dans un espace sécurisé et exercer ainsi leur autorité dans la relation avec le colocuteur ou qu'ils désirent combler leur lacunes linguistiques et optent pour la langue cible lorsque les structures utilisées sont familières ou récurrentes. Alternance des langues et intercompréhension fonctionnent comme des stratégies efficaces dans la construction des apprentissages langagiers que les partenaires emploient intuitivement en vue de nuancer leur expression, d'adapter le message au colocuteur, de maîtriser les difficultés issues lors des activités communicationnelles en tandem et constituent un des fondements des échanges interculturels (p. 79).

L'étude de Marius Uzoni, Maria-Alexandrina Tomoiagă et Letiția Goia – « Problems of Gender and Number Agreement in Learning Romanian as a Foreign Language. An Analysis of A2 Level Native French Speakers » – est ciblée sur les problèmes d'accord en genre et en nombre chez les étudiants francophones dans l'apprentissage du roumain comme langue étrangère. En reprenant la dichotomie système/norme formulée par Coseriu (p. 81), les auteurs fondent leur étude sur le fait que la compétence idiomatique renferme à la fois actes de langage et tradition et que la compétence langagière est donc déterminée de manière historique, en conformité avec la tradition d'une communauté linguistique et les techniques historiques. Aussi insistent-ils sur le concept de « type linguistique » considéré en tant qu'ensemble cohérent, renvoyant aux catégories fonctionnelles, oppositives du langage. L'analyse des productions écrites des étudiants francophones de niveau A2 en roumain ont amené les chercheurs à constater l'usage fautif des suffixes spécifiques de genre et de nombre et à en identifier les causes. Si la plupart des étudiants optent pour la forme du masculin, même si le signifiant de leur langue maternelle a le même genre que l'équivalent roumain, quant à l'accord en nombre, on constate l'emploi du singulier, alors qu'une forme de pluriel aurait été requise. C'est que, si en roumain les oppositions masculin/féminin et singulier/pluriel sont

observables au niveau de la parole et de l'écrit, en français, ces différences ne sont pas perçues au niveau phonétique.

Maria Mihaela Grosu et Letiția Goia examinent, dans l'étude « Intercultural competence in the linguistic tandem. Between insider and outsider », la fiche pédagogique « Maladies, superstitions et croyances », proposée aux étudiants participant au projet du tandem linguistique, pour voir la perspective adoptée par les partenaires roumanophones et francophones dans la présentation des aspects culturels liés aux cultures source ou cible, leur positionnement par rapport à l'univers culturel décrit et signaler les contextes communicationnels où les colocuteurs ont procédé à une négociation du sens (p. 88). L'analyse des discours des étudiants de niveau B2 montre que, si les étudiants décident de négocier le sens, c'est à la fois pour donner de la cohérence à leur propre discours et pour dépasser les situations d'incompréhension (p. 90). Les auteurs considèrent que la négociation a lieu aussi lorsque les partenaires du tandem alternent perspective interne (d'*insiders*) et perspective externe (d'*outsiders*) par rapport aux faits culturels présentés (p. 91). Par le biais de la distanciation, les étudiants assument un rôle d'*outsiders* toutes les fois qu'ils ne peuvent assurer une explication logique de la relation entre comportement et conséquence attendue (p. 92). Inversement, les partenaires adoptent une perspective interne lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes et non de la « Culture » en tant que fait extérieur (p. 94) et se placent à l'intérieur de la culture évoquée pour en offrir une image cohérente et vraisemblable.

Pour guider les échanges réciproques et faciliter le développement des compétences socioculturelles à travers le tandem linguistique, une création de matériels pédagogiques était requise (p. 97). L'étude « Creating and developing a student worksheet for in-tandem activity » d'Alina Andreica, Ana Askar et Marius Uzoni fait une analyse comparative de la version initiale et de celle publiée dans le recueil « Tandem linguistique et immersion réciproque » de la fiche pédagogique « Éducation », dans le but de retracer les étapes essentielles de l'élaboration d'un matériel pédagogique (p. 98), visant donc à la fois l'aspect méthodologique et culturel. Censées solliciter les ressources linguistiques, cognitives et volitives des étudiants, les tâches incluses dans la fiche favorisent l'échange interculturel, stimulent l'altérité et favorisent l'intégration dans le milieu académique, à travers deux types d'activités : l'un renvoyant à la synthèse, le résumé et la présentation de manière précise, l'autre demandant la narration d'une expérience personnelle, utile pour la quantification des similitudes et des différences des systèmes scolaires et culturels mis en présence (p. 102). Lors du passage de la version initiale (V1) à la version publiée (V2), l'équipe du projet a procédé à une homogénéisation des niveaux linguistiques, à un déplacement d'accent de la culture source vers la culture cible, à une focalisation sur les compétences de réception (orale et écrite), tout en restructurant et en améliorant successivement la structure et le contenu des

activités, selon le feedback offert par les étudiants et a jugé utile d'accompagner la fiche pédagogique d'un questionnaire d'autoévaluation.

L'étude qui clôt le recueil, intitulé « Perceived Effectiveness of Romanian-French Tandems within the Tandems Linguistiques Project » mesure l'efficacité des interactions en tandem franco-roumain, selon la perception d'un groupe de 40 étudiants y ayant participé. Le questionnaire visait à recueillir des informations sur l'impact général du projet, sur les avantages et les obstacles auxquels les partenaires de tandem se sont heurtés, tout comme sur les stratégies d'apprentissage et de feedback correctif employés par les étudiants, dans le but de développer leurs connaissances langagières, leur compétence communicationnelle et la prise de conscience interculturelle (p. 108). Tout en appréciant les gains au niveau des échanges interhumains, les étudiants ont mentionné le développement des compétences linguistique (et notamment lexicale) et culturelles parmi les principaux avantages et ont précisé que les inconvénients ont surtout été liés à la gestion du temps, à l'hétérogénéité des niveaux linguistiques des partenaires, à l'emploi inégal des deux langues ou aux blocages communicationnels. Finalement, si la composante socioculturelle du feedback correctif n'a pas pu être déterminée par l'intermédiaire du questionnaire, la diversité des stratégies d'évaluation employées pour aider le partenaire à se perfectionner, l'implication des étudiants dans la création de contextes additionnels d'apprentissage représentent autant d'indices d'efficacité de cette méthode collaborative développant l'estime de soi, la motivation et la confiance.

Tout en mettant en évidence le caractère unique du projet mis en œuvre à l'Université de Médecine et de Pharmacie « Iuliu Hațieganu » de Cluj-Napoca en ce qui concerne l'apprentissage du roumain en tandem, les études du recueil constituent un riche dossier pédagogique à la portée de tous ceux qui se proposent d'élaborer et réaliser des projets d'apprentissage des langues étrangères à travers des interactions en binôme.

Anca Murar

En vitrine

Adriana Neagu, *Continental Perceptions of Englishness, 'Foreignness', and the Global Turn*, Cambridge Scholars Publishing, 2017, 120 p.

This collection of essays explores the uneasy and at times uncomfortable relationship between English identity and the discipline of English Studies viewed from a broad, critical-creative perspective. The volume draws together literary and cross-cultural studies material in order to shed light on internal visions and external projections of Englishness, the interplay between Englishness and foreignness, and the degree in which they inform each other in the age of globality. Unlike conventional approaches, it sets the scene for a productive and inspiring dialogue between inside and outside perspectives of the subjects, between homegrown and European perceptions of it and its pedagogy.

Frédéric Spagnoli, *Ladini, Mòcheni, Cimbri al crocevia tra esistenza e coscienza, Trento (Italia) par la Regione Autonoma Trentino-Alto Adige/Südtirol*, 2017, 213 p.

Questa ricerca sulle tre minoranze linguistiche ufficialmente riconosciute della Provincia Autonoma di Trento (Italia) – i Ladini, i Mòcheni e i Cimbri– si propone di delineare un quadro dei loro processi di trasmissione dell'identità dal 2009 – primo anno di applicazione della Legge Provinciale n.6 del 2008 – al 2016 attraverso un'analisi accurata della letteratura esistente, completata dall'osservazione partecipativa ai principali momenti culturali delle comunità e dalle interviste di oltre 100 persone rappresentative dei tre gruppi.

Oana-Dana Balaş, *La interpretación de conferencias (español – rumano) (cu CD-ROM)*, Bucureşti, Editura Ars Docendi, 2017,.

El volumen *La interpretación de conferencias (español – rumano)* representa una introducción teórico-práctica a la interpretación de conferencias (rumano lengua A y español lengua B o C, dirección de trabajo lengua B o C → lengua A) y se dirige a estudiantes de interpretación o a intérpretes autónomos sin formación académica que persiguen mejorar su nivel a través de la práctica individual y de la autoevaluación, así como a todo lector interesado por la interpretación que se plantea optar por una carrera en este ámbito.

Andrew Gillies (2017). *Note-Taking for Consecutive Interpreting. A Short Course*. 2nd edition. London & New York: Routledge.

The second edition of this already classical book on consecutive interpretation is a great tool for both students and teachers. On the one hand, it can be used by students during their individual or group training sessions, as the author

explains the principles of consecutive interpretation: speech analysis, recognizing and splitting ideas, links, diagonal notes etc, offering also a set of speeches for practice. On the other hand, it can be used by teachers or interpreting trainers, as Andrew Gillies offers a lot of examples which can be practiced or analysed during classroom sessions.

Georgiana Lungu Badea, Nadia Obrocea (ed.), *Studii de traductologie românească I. Discurs traductiv, dicurs metatraductiv*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2017, 297 p.

Georgiana Lungu Badea (ed.), *Studii de traductologie românească II. Încercare de cartografiere a cercetării în domeniu*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2017, 170 p.

La traductologie roumaine est de nouveau mise à l'honneur par l'Université de l'Ouest de Timișoara et son centre de recherche ISSTRAROM à travers deux volumes qui explorent, à travers des contributions de traductologues chevronnés, l'histoire de la réflexion roumaine sur la traduction. Il s'agit d'un prolongement naturel du volume de Georgiana Lungu Badea *Ideii și metaideii traductive românești (secolele XVI-XXI)* (Eurostampa, 2013) et, en général, du travail de l'École de Timișoara sur l'histoire de la traduction.

Astrid Guillaume (dir.), *Idéologie et traduction. Préfaces de Marianne Lederer et François Rastier*, Paris, L'Harmattan, coll. « Traductologie », 2016, 234p.

Fort intéressant ce recueil d'études sur le rapport traduction-idéologie. Eclairé au départ par les deux prises de parole, celle de François Rastier et de Marianne Lederer, il présente des points de vue croisés sur l'interaction de l'idéologie et de la traduction, essayant de tirer au clair la question de la *neutralité* (?) du traducteur et des pratiques contextuelles venues d'horizons différents.

Alexis Nouss, Crystel Pinçonnet et Fridrun Rinner (dir.), *Littératures migrantes et traduction*, Aix-Marseille Université, Presses Universitaires de Provence, coll. « Textuelles. Univers littéraires », 2017, 266 p.

Les trois chapitres du volume, « Constructions identitaires », « Stratégies d'écriture », « Circulation des textes », touchent à un phénomène caractéristique de notre époque. Face à la traduction, à l'autotraduction et à la réécriture, les littératures migrantes – littératures de l'exil – font surgir des questionnements spécifiques concernant leur propre statut et « la translation culturelle d'un champ à l'autre ».